3 1761 06353972 0

LA NOUVELLE MARIANNE,

OU LES

MÉMOIRES

DE LA

BARONNE DE****,

ECRITS PAR ELLE-MÊME.

TOME SECOND.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. LIX.

PQ
1993
L43A73
1769
t 2

LA NOUVELLE MARIANNE,

OU LES *MÉMOIRES* DE LA BARONNE DE****.

SIXIEME PARTIE.

QUELLE situation plus triſte & plus affreuſe que la mienne ! Il étoit deux heures après minuit ! Je me trouvois ſeule dans une rue peu fréquentée ; pouvois-je eſpérer que, dans un tems où tout le monde goûte les douceurs d'un tranquile ſommeil, le hazard m'offriroit quelqu'un dont je puſſe implorer le ſecours ! Je m'étois aſſiſe ſur un banc,

où saisie de froid & toute tremblante, j'attendois avec impatience les premiers rayons de l'aurore ; mais le jour qui reviendra, me disois-je en moi-même, me sauvera-t-il de mes cruelles infortunes ! Que je suis malheureuse ! Etrangere à toute la terre, qui voudra me tendre une main secourable ; qui s'intéressera à mes disgraces ! Mais supposé que quelqu'un s'empresse à me soulager dans ma misere, la funeste expérience que je viens de faire de la perfidie des hommes, ne doit-elle pas me rendre suspects tous les secours que l'on voudra m'offrir ! Fatale beauté ! A combien de nouveaux périls ne vas-tu pas exposer mon innocence ! Ce sont ces périls qui m'effrayent, bien plus que toutes les horreurs de ma misere !

Ces tristes réflexions m'arrachoient des larmes ; mon visage en étoit baigné. Je poussois les plus tristes soupirs ; mais, & mes sanglots, & mes pleurs, n'aportoient aucun remède à mes maux. Il faloit me déterminer sur le parti que je prendrois ; mais le moyen de prendre une résolution ! La Riou à la vérité me revenoit dans l'esprit ; mais outre que cette femme ne pouvoit guére prêter à mes maux qu'une stérile pitié, si je me retirois chez elle, ne devois-je pas craindre que le perfide Marquis vint m'y chercher, & me rendît tôt ou tard l'infortunée victime de sa violence, ou de ses artifices ?

J'étois dans ces cruelles agitations, lorſque je crus entendre de loin le bruit d'un caroſſe. Je ne pus d'abord démêler s'il venoit de mon côté. Mais devois-je l'éviter, ou bien m'en aprocher ? Mille ſujets de frayeur ſe préſentoient à mon eſprit allarmé. Peut-être, m'écriai-je, ſont-ce ici de nouveaux périls qui me menacent ! Je prêtois cependant une oreille attentive au bruit qui commençoit à ſe faire entendre de plus près. Si du moins l'obſcurité de la nuit m'eût permis de diſtinguer les objets, j'aurois ſçu à quoi m'en tenir. J'aurois pu examiner, ſi les perſonnes que je ſupoſois être dans le caroſſe, qui approchoit de plus en plus, avoient un air qui pût me raſſurer, & ſi je pouvois en ſûreté reclamer leur aſſiſtance. Mais j'eus bientôt des craintes plus preſſantes. La rue étoit étroite ; le caroſſe, dont le bruit avoit frapé mes oreilles, n'étoit plus qu'à quelques pas de moi. J'eus beau me tenir collée contre le mur, j'allois en être écraſée ; les cris que je pouſſai m'arrachérent au danger. Le Fiacre (car c'en étoit un) arrêta ſa voiture. Ah ! qui que vous ſoyez, m'écriai-je, ſi vous avez un cœur ſenſible à la pitié, prenez compaſſion d'une miſérable infortunée ; ſauvez-la, ſauvez ſon innocence ! Et qui, s'il vous plaît, vous a plantée-là, ma belle Demoiſelle, me répondit le Fiacre qui étoit deſcendu de ſon

ſiége, & qui s'étoit aproché de moi : ce n'eſt guéres ici le tems, je crois, de coucher à la belle étoile ! & encore une jeune Poulette comme vous ! Eh fi, c'eſt un meurtre que cela ! Mais patience, vous n'en mourrez pas pour cette fois ; il n'y a heureuſement perſonne dans ma voiture : Eh bien vous n'avez qu'à y monter ; dites-moi ſeulement où vous voulez que je vous conduiſe. Hélas ! je ne ſçais lui répondis-je, car je ne tiens à perſonne ſur la terre. Oh ! pardi, en voici bien d'un autre, reprit le Fiacre, il faut bien cependant que vous ſoyez l'enfant à quelqu'un, à moins que vous ne ſoyez tombée des nues ; mais dites-moi, ſi vous n'avez point de Parens, n'avez-vous pas du moins quelque Amie ? Car vous voulez aparemment que je vous méne quelque part. Je ne connois, lui répondis-je, qu'une Femme chez qui j'ai logé ; mais je crains, ſi je retourne chez elle, qu'un jeune Seigneur, dont j'évite les violences, ne vienne m'y enlever. Eh bien, ma belle Demoiſelle, il y a reméde à cela : on ne chomme peut-être pas d'Auberges ici. Tenez il y en a une bonne dans notre quartier ; voulez-vous que je vous y conduiſe ? Mais bien entendu que je ne dirai pas que je vous ai ramaſſée dans la rue ; car tout franc, cela ſentiroit un peu la contrebande. Eh bien, pour vous tirer d'em-

barras, je veux bien qu'il m'en coûte la façon de quelques petits menſonges : vous verrez ſi je ne ſuis pas le premier homme du monde pour fabriquer ſur le champ une hiſtoire. Mais vîte & tôt, dépêchons, s'il vous plaît ; car je crois que l'un & l'autre, ſi nous tremblons, ce n'eſt pardi pas de chaud : plantez-vous ſans façon dans ma voiture, & je vais vous mener bon train.

Je n'avois pas à héſiter. Car quel autre parti me reſtoit-il à prendre ? Je m'abandonnai donc à la conduite de celui qui me parloit ; mais un point m'inquiétoit. Quel accueil, me diſois-je en moi-même, me fera-t-on dans cette nouvelle Auberge où je vais deſcendre ? Voudra-t-on même m'y recevoir ? Ferai-je d'abord un ſincére aveu de ma miſére ? Dirai-je que je n'ai pas de quoi fournir à la dépenſe d'un ſeul jour ? car c'étoit-là la triſte ſituation où je me trouvois. Je me rapellois bien que la Riou n'avoit rien employé pour mon uſage de ce peu d'argent que je lui avois remis ; mais le caractère de cette Femme me faiſoit craindre qu'elle ne fût pas d'humeur de s'en deſſaiſir : & dans cette triſte ſupoſition, je me voyois comdamnée à n'avoir d'autres eſpérances que dans les humilians ſecours que la charité voudroit bien me prêter. Ah ! mon Dieu, m'écriois-je, ne m'abandonnez pas ; c'eſt dans vos pater-

nelles bontés que je mets ma confiance ; ſauvez ma vertu des périls qui la menacent ; inſpirez à quelque ame pieuſe des ſentimens compâtiſſans en ma faveur.

C'étoit avec la plus vive ardeur que je réclamois le ſecours du Ciel, lorſque le Fiacre qui me conduiſoit, fut arrêté par un jeune Inconnu, qui vint ſe préſenter à une des portiéres. Eh ! Madame, ou Monſieur, dit-il, car je ne ſçais pas à qui j'ai l'honneur de parler ; ne me refuſez pas la grace que j'ai à vous demander. Un de mes Amis ſe meurt à quelques pas d'ici ; il eſt dangereuſement bleſſé ; peut-être lui conſervera-t-on la vie, ſi l'on peut lui prêter un prompt ſecours : ſouffrez que je monte avec lui dans cette voiture, qui nous deſcendra chez un Chirurgien pas loin d'ici.

Nouveau ſujet de frayeur pour moi, & qui me troubla au point, que je n'eus pas la force de répondre une ſeule parole. N'avois-je pas en effet lieu de craindre que ce ne fût-là quelque aventure dont j'aurois peine à me tirer ?

Le Fiacre cependant, jugeant par ce qu'on venoit de me dire, que c'étoit-là une bonne aubeine qui lui revenoit, ſe garda bien de la laiſſer échaper ; & ſans me conſulter, il conſentit volontiers à recevoir dans ſa voiture les deux perſonnes qui ſe préſentoient. Ce ne fut pas ſans bien

des efforts que l'ont vint à bout d'y faire monter celui qui étoit bleſſé. L'Inconnu qui m'avoit parlé, me fit des excuſes ſur l'incommodité que cette fâcheuſe rencontre me cauſoit : il adreſſa enſuite la parole à ſon Ami, & lui demanda comment il ſe trouvoit. Je ne vis plus, lui répondit-il d'une voix foible ; je répans tout mon ſang ; je ſerai mort avant que d'arriver chez le Chirurgien où tu me conduis. Cher Ami, je te pardonne ma mort ; mais ordonne, je t'en prie, que l'on me deſcende ; ce ſera me prolonger la vie de quelques momens ; car je ne puis plus tenir contre la violence des cruels cahots qui me tuent.

Nous nous trouvions alors heureuſement devant la porte d'une Auberge. L'Inconnu commanda au Fiacre d'arrêter & de fraper pour faire ouvrir. Plus d'un quart d'heure ſe paſſa avant que perſonne répondit. Une jeune ſervante enfin, encore à moitié endormie, ſe préſenta, une lanterne à la main. Pourra-t-on jamais s'imaginer quelle dût être ma ſurpriſe ? C'eſt chez mon ancienne Hôteſſe, chez la Riou, que l'on me fait deſcendre ! C'eſt une de ſes ſervantes qui s'offre à mes yeux ! Ma vue l'étonna au point, qu'elle recula pluſieurs pas en pouſſant de hauts cris. Mais moi-même, que devins-je ! De quelle frayeur ne fus-je pas ſaiſie, lorſque j'eus jetté mes regards ſur l'Inconnu qui

m'offrit la main pour m'aider à descendre ! Ce fut un tremblement universel de tout mon corps. Jamais aussi n'eus-je un plus juste sujet de frémir ! J'ai parlé du Chevalier, de cet Ami du perfide Marquis qui devoit se prêter à ses infâmes desseins ; c'est lui qui s'offre à mes regards ; c'est lui qui me présente la main ! Je fus à peine descendue, que je tombai en foiblesse. L'on fut obligé de me porter sur un lit, où je demeurai durant plusieurs heures, sans que tous les secours que l'on me prêta, pussent me rapeller à la vie. Heureusement le Chirurgien qui avoit été mandé pour visiter les plaies de l'ami du Chevalier, me fit reprendre l'usage des sens, au moyen de quelques goutes d'un élixir que l'on eut bien de la peine à me faire avaler.

Mais chaque moment de cette journée devoit-il donc être marqué par quelque nouveau sujet d'étonnement ? C'en fut un bien grand pour moi, que la posture dans laquelle j'aperçus le Chevalier : Je le vis à mes genoux, lorsque mes yeux recommencérent à s'ouvrir à la lumiére. Que ma vue, ma charmante Demoiselle, me dit-il, ne vous soit plus odieuse ; & faites-moi la grace de me regarder comme un homme entiérement dévoué à vos intérêts. Je n'ignore pas que vous devez me haïr, à cause du zéle que j'ai montré à seconder les intentions du Mar-

quis ; mais que la vivacité de mon repentir vous désarme. Je devine aisément le sujet des allarmes que ma présence vous à causées. Vous avez craint que je n'instruisisse le Marquis du lieu de votre retraite ; mais loin d'avoir cette pensée, croyez, Mademoiselle, que ma vie, je la sacrifierois plutôt mille fois, que de souffrir que votre innocence soit exposée au moindre danger. C'est-là, Monsieur, un changement, lui répondis-je, qui a droit de me surprendre, & qui ne s'accorde guére avec l'entretien que vous eûtes hier avec le Scélérat que vous venez de nommer. Car c'est par votre secours & par vos intrigues, que je devois tomber dans les piéges honteux qu'il tendoit à ma vertu. Ne sçais-je pas aussi, que c'est dans votre château que je devois être conduite aujourd'hui, & que vos Domestiques y devoient jouer les principaux rôles dans la scéne sacrilége que l'on préparoit? Non, Mademoiselle, me répondit le Chevalier ; je ne désavouerai aucun de tous ces crimes ; & c'est avec la plus vive douleur que je me les reproche : mais épargnez-moi, de grace, la confusion de me les rapeller, & croyez que tous mes efforts vont se réunir pour vous en faire perdre la mémoire. Les effets suivront de près mes promesses ; je suis heureusement au fait de vos affaires ; & je sçais combien vous avez à vous plain-

dre de la rigueur du ſort. Eh bien, Mademoiſelle, ce ſeront mes propres Parens qui vous vengeront de ſes caprices. Je vais de ce pas les intéreſſer en votre faveur ; & j'eſpére que vous ne tarderez pas à recevoir des aſſurances de leur amitié. Eh ! comment, Monſieur, lui répondis-je, cela ſe pourra-t-il ? Ne leur ſuis-je pas étrangére ? Quel motif les engageroit donc à prendre pour moi de favorables intentions ? Le même motif, Mademoiſelle, reprit le Chevalier, qui influe dans toutes leurs actions : ils font profeſſion de piété ; pourront-ils ſçavoir les périls que peut à chaque inſtant courir votre innocence, ſans chercher à vous en mettre à couvert ? Oui, Mademoiſelle, n'en doutez pas : vous trouverez dans ma vertueuſe Mere, une perſonne zélée à protéger votre ſageſſe. Peut-être me répéterez-vous encore, que ce ſont-là des diſcours qui me s'accordent guéres avec ceux que j'ai tenus au Marquis, & que vous avez peut-être entendus ; mais ce ſont, Mademoiſelle, les efforts que vous avez faits, les périls que vous avez affrontés pour vous arracher à ceux qui menaçoient votre vertu, qui ont opéré en moi ce changement ſubit qui vous ſurprend. Oui, c'eſt moins à vos charmes qu'à votre ſageſſe, digne de tous les reſpects, que je rends mes hommages.

Le Chevalier me pria enſuite, qu'en at-

tendant qu'il pût me donner des nouvelles de ſes Parens, je demeuraſſe tranquile, ſans rien craindre du côté du Marquis ; diſant qu'il ſçauroit lui parler, & l'intimider de façon à me délivrer aiſément de ſes pourſuites. Ce fut après m'avoir parlé ainſi, qu'il me quitta pour retourner auprès de ſon Ami, dont les bleſſures avoient été viſitées, & qui heureuſement ne ſe trouvérent pas ſi dangereuſes qu'on l'avoit cru. Pour moi, je reſtai dans une perpléxité inconcevable, cauſée par la rapidité avec laquelle j'avois paſſé par tant de changemens en ſi peu de tems.

En effet, que d'événemens différens dans moins de trois heures ! Que de ſurprenantes rencontres ! Ce Fiacre ; cet Ami du perfide Marquis ; cette Riou, chez qui le hazard me fait deſcendre, cette foibleſſe dans laquelle je tombe, & qui fait comprendre au Chevalier combien les périls qui menaçoient mon innocence, étoient capables de m'effrayer ! Frayeur dont il me voit ſaiſie, & qui lui inſpire pour moi les ſentimens de la plus reſpectueuſe eſtime. Je ne ſçavois pas cependant encore, ſi je devois trop me fier aux marques qu'il m'en donnoit. Mais il devoit bientôt m'ôter tous les doutes qui m'inquiétoient. Avant que de me quitter, il recommenda à la Riou d'avoir de moi un ſoin extrême ; & il me dit qu'il ne tar-

deroit pas à venir ſçavoir de mes nouvelles, dès qu'il auroit pris les arrangemens qu'il méditoit. Nous verrons bientôt quels ils étoient, & les heureux effets dont ils furent ſuivis.

Voilà donc le Chevalier parti, & me voilà ſeule avec mon ancienne Hôteſſe. Que de queſtions n'avoit-elle pas à me faire ? Avec quel empreſſement auſſi ne ſaiſit-elle pas le moment où elle pouvoit m'entretenir à ſon aiſe ? Eh ! qu'eſt-ce donc que tout ceci, me dit-elle, ma belle Enfant ? Vous n'êtes donc pas Marquiſe, puiſque vous voilà encore Marianne ? Mais dites-moi, votre Monſieur le Marquis vous auroit-il joué le même tour que le Baron joua à la pauvre Agathe ? Vous auroit-il plantée-là ? Et cette Dame la Marquiſe ſa Mere, que dit-elle, s'il vous plaît, de tout ce beau tripotage ? Hélas ! ma chére Dame, lui répondis-je, tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je ſuis la perſonne du monde la plus infortunée ; que le barbare ſort ne ſe laſſe point de me perſécuter ; & que je parois deſtinée à avoir chaque moment de ma vie marqué par quelque nouvelle diſgrace ; mais en eſt-il de plus cruelles que celles que je viens d'eſſuyer ! Le traître, m'écriai-je, avoir eu recours aux artifices les plus noirs & les plus honteux, pour triompher de mon innocence ! S'être ſupoſé une Mere, qui, ga-

gnée par l'espoir d'un gain sordide, se prête à ses lâches desseins ? Et là-dessus pour prévenir toutes les interrogations que mon Hôtesse n'auroit pas manqué de me faire, je lui fis de mes aventures un recit circonstancié, qui ne laissa rien à désirer à sa curiosité. Je lui apris par quel heureux hazard j'avois été instruite des projets du Marquis, les mesures qu'il devoit prendre le lendemain pour l'exécution, & comment enfin j'allois en être la misérable victime, si je n'avois trouvé moyen de me dérober, par une prompte fuite, au désastre qui me menaçoit. Oh ! pour cela, dit la Riou, après avoir entendu, sans m'interrompre, tout mon recit, dont chaque circonstance sembloit redoubler son étonnement, il faut convenir que les hommes sont bien traîtres ! Voyez un peu les tours que ces fourbes-là jouent à la jeunesse ! Mais j'en reviens à votre Marquis, moi qui le croyois une si bonne ame, qui me fiois tant à lui, que je lui aurois, pardi, donné de bon cœur mon Angélique, s'il m'avoit dit qu'il en vouloit faire une Marquise ! N'aurois-je pas fait là un bon marché ? La pauvre Enfant ! il en auroit fait une Marquise d'une jolie façon. Mais n'en parlons plus ; aussi bien ne crois-je pas qu'il soit tenté de venir encore ici montrer son nez ; qu'il y retourne seulement, il verra que Madame Riou n'est ni sotte ni bête, &

qu'elle n'eſt pas femme à être deux fois la dupe des gens. Mais, tenez, Marianne, voulez-vous que je vous diſe mon petit avis ? Vous avez ici, comme vous ſavez, bien des nipes qui vous reviennent ; dites-moi qu'en voulez-vous faire ? Je n'en profiterai aſſurément pas, répondis-je. Et aſſurément, reprit-elle, vous feriez-là, ce qui s'apelle en bon Français, une véritable ſottiſe, s'il faut vous parler net. Eh quoi ! Madame, lui répliquai-je, me croyez-vous donc aſſez peu de délicateſſe pour que je veuille garder des preſens qui m'auroient été fais dans des vues ſi injurieuſes à mon honneur ! Non, non, il n'en ſera rien, & je ne ſortirai point d'ici que je n'aye fait de toutes ſes hardes un paquet, que vous aurez la bonté de faire rendre à ſon adreſſe. Ah ! oui, oui, attendez-vous-y, répliqua la Riou, que je les faſſe rendre : moi ! Oh ! je ne ſerai pas ſi bête : ce que l'on rend on ne l'a plus ; & il eſt bon cependant d'avoir dans ce ſiécle-ci. Ainſi, Marianne, croyez-moi, ſans aller vous alambiquer la tête, pour ſçavoir ſi celui qui vous donne a eu de bonnes intentions, ou s'il en a eu de mauvaiſes, gardez toujours à bon compte ce que vous avez reçu. Car n'eſt-il pas vrai qu'un pécheur qui donne, tout bien conſidéré, vaut mieux pour celui qui reçoit, qu'un Saint qui ne donne rien : eh ! pardi, ce n'eſt pas à la main

qui donne, c'eſt à ce qui eſt donné qu'on prend garde.

Mais mon Hôteſſe eut beau me prêcher, le réſultat fut, que les hardes ſeroient renvoyées au Marquis : & elles le furent, après quelques heures données au repos. J'étois occupée à en faire un paquet, lorſque le Baron entra dans ma chambre. Eh ! qu'eſt-ce donc, Mademoiſelle, me dit-il en entrant ; vous diſpoſeriez-vous à faire quelque voyage ? En voilà, je crois, les préparatifs. Vous vous trompez, Monſieur, lui répondis-je ; je n'y ſonge pas. Mais ces paquets, me répliqua-t-il, ſignifient ſans doute quelque choſe ? Rien, Monſieur, repris-je, ſi-non que ne m'apartenant point, je ne crois pas qu'il me convienne de les garder : ce ſont, en un mot, ajoutai-je, pour vous mettre au fait, des nipes que je renvoye au Scélérat de qui je les ai reçues ; car mon honneur ſouffriroit trop à conſerver des choſes qui me viennent d'une main ſi odieuſe. Ah ! je vous entens, Mademoiſelle, reprit le Baron ; voilà un trait bien digne de vous, & je ſerai charmé de l'aprendre à ma Mere, car je ſuis aſſuré que cela ne ſervira pas peu à accroître la haute idée que je lui ai donnée de votre vertu. Et comment donc, Monſieur, repris-je d'un ton étonné, auriez-vous déjà parlé de moi à vos Parens ? mais à qu'elle occaſion, s'il

vous plaît ? Avez-vous donc cru, Mademoiſelle, me repliqua le Baron, que je ne vous donnois que de trompeuſes paroles, lorſque je vous ai promis de travailler à intéreſſer ma Mere en votre faveur ? C'eſt-là un ſoin dont je viens de m'acquitter avec zéle, & j'oſe me flater que vous ne tarderez pas à en reſſentir les effets. Souffrez que je ne m'explique pas davantage ; peut-être que dans peu d'heures je pourrai vous en donner des nouvelles plus poſitives.

Je vous avois auſſi promis, Mademoiſelle, continua-t-il, de prendre des meſures néceſſaires pour vous défendre contre les artifices ou la violence du Marquis, & je penſe y avoir réuſſi. Peut-être croyez-vous que je lui ai déguiſé la vérité ? Non, Mademoiſelle, mon caractére franc & ſincére ne me permit jamais de diſſimuler. J'ai donc fait au Marquis un aveu de tout ce qui vous eſt arrivé depuis le moment de votre fuite : je ne lui ai pas caché, que ravi d'admiration pour les périls où vous aviez expoſé votre vie pour ſauver votre innocence, je n'avois pu vous refuſer toute mon eſtime. Je lui ai dit auſſi par quel hazard j'avois eu le bonheur de vous rencontrer. Il ſçait même la frayeur & le funeſte accident que vous a cauſé ma préſence. En un mot, je n'ai rien oublié pour vous repréſenter à ſes yeux avec tous les traits d'une perſonne vertueu-

ſe, digne de tous ſes reſpects. Mais rien de tout ce que je lui ai dit, n'a pu le ramener à des ſentimens d'honneur & de probité. Le Scélérat (car de quel autre nom puis-je l'apeller?) loin de renoncer à ſes criminels deſſeins, m'a parlé des nouveaux artifices qu'il méditoit pour n'être pas fruſtré de toutes ſes eſpérances. C'eſt alors que je n'ai plus héſité de lui déclarer, que votre honneur m'étoit devenu plus cher que ma vie; & que, faut-il répandre tout mon ſang, je ne balancerois pas de le verſer pour vous épargner juſqu'au moindre danger. Je ne ſçais ce qu'il y avoit de menaçant dans mon ton; mais le Marquis, qui n'eſt rien moins que brave, s'en eſt laiſſé intimider; ainſi je ne crains pas qu'il veuille former encore quelque projet qui doive vous allarmer. Ce ſont-là, Monſieur, lui répondis-je, des ſoins pour leſquels je vous rends mille actions de graces, & dont je vous promets de conſerver éternellement le ſouvenir. Eh! non, Mademoiſelle, me répartit le Baron, ne me parlez pas de reconnoiſſance, je n'en mérite aucun. Car qu'ai-je fait pour vous, que ce que tout homme d'honneur auroit fait en ma place? Mais ſi vous avez quelque grace à m'accorder, ne me refuſez pas celle d'oublier à jamais bien des ſujets de plainte qui doivent avoir excité à juſte titre votre reſſentiment contre moi.

Mais, Monſieur, repris-je, ſouffrez que je vous diſe que j'en ai peut-être encore de nouvelles à vous faire. Vous connoiſſez le caractere du Marquis: vous lui avez parlé de façon à lui laiſſer voir toute l'ardeur du zéle que vous aviez pour mes intérêts: & ce zéle, ne lui paroîtra-t-il pas ſuſpect? Ne jugera-t-il pas de vos intentions par les ſiennes? Ne croira-t-il pas? ... Eh! quoi donc, Mademoiſelle, me répondit le Baron: penſez-vous que j'aye été aſſez indiſcret pour faire naître par mes paroles quelque ſoupçon injurieux à votre gloire? Non, non, raſſurez-vous; je n'ai dit au Marquis que ce qui arrivera peut-être bientôt. Je lui ai apris que ma Mere, dont la vertu eſt connue, alloit vous donner retraite chez elle, ou vous en aſſureroit une dans un Couvent; car ce ſont-là, je crois, les deux partis qu'elle aura l'honneur de vous propoſer; ce ſera à vous à décider lequel vous convient davantage. Ce ſera-là, Monſieur, lui répondis-je, un choix qui ne m'embaraſſera pas; & je ne vous cacherai pas même que le Cloître l'emportera, ſi la choſe dépend de moi, car je vous avoue que les périls auxquels je viens d'échaper, m'ont ſi fort effrayée, qu'une obſcure retraite, où mon innocence ſoit à couvert de tout danger, eſt devenue l'objet de tous mes vœux.

Je jugeai par l'air de triſteſſe dont le vi-

ſage du Baron ſe couvrit, que ce parti n'étoit guére de ſon goût. Il n'oſa cependant rien témoigner; mais il ſe contenta de me dire, qu'il auroit cru que le penchant que j'avois pour la vertu, m'auroit fait ſouhaiter d'avoir ſans ceſſe devant les yeux une perſonne qui m'en donnât de continuels exemples; & que je pouvois eſpérer de trouver cet avantage dans la compagnie de ſa Mere, autant attentive à pratiquer tous les devoirs d'une exacte piété, qu'à ne rien négliger des bienſéances de la vie civile.

Quoique le Baron eût pris une forte paſſion pour moi, dès qu'il m'eut vue, il ne dit pas un ſeul mot de ſon amour; il ſembloit même craindre que ces yeux ne trahîſſent les ſentimens de ſon cœur. Mais il me fut aiſé de démêler ce qu'il lui en coûtoit pour leur impoſer ſilence. Sans doute comprit-il, qu'effrayée, comme je le devois être, de tout ce que je venois d'eſſuyer de la perfidie & de la ſéduction des hommes, l'intérêt de ſon amour demandoit qu'il ne précipitât pas des déclarations, qui probablement n'auroient pu que retarder le ſuccès de ſes vœux. Pouvois-je ne lui pas ſçavoir bon gré de la reſpectueuſe contrainte dans laquelle la crainte de me déplaire le retenoit?

Il ne m'eut pas plutôt quittée, que ſans me donner le tems de faire réflexion ſur

ma pauvreté, qui me laiſſoit ſans aucune nipe, j'achevai le paquet des hardes que j'avois à renvoyer au Marquis. Je voulus que dans le moment même la Riou prît ſoin de le lui faire remettre. Peut-être auroit-il fallu y joindre une lettre : mais, où aurois-je trouvé des termes qui euſſent pu exprimer la colére & le dépit dont j'étois animée contre le Scélérat qui avoit attenté ſur ma vertu ?

J'avois dit à une Servante qui étoit dans ma chambre, d'avertir ſa Maîtreſſe de venir me parler : mais que l'on juge de mon trouble, lorſque la même fille revint pour me dire, que la Riou avoit été mandée par Madame la Comteſſe de Mezin, qui venoit de lui envoyer ſon caroſſe : La Comteſſe de Mezin ! m'écriai-je avec une ſurpriſe que je ne pus déguiſer : Juſte Ciel ! que deviendrai-je ! Ah ! c'eſt pour le coup que ma perte eſt aſſurée ! Je vais être livrée entre ſes mains : elle ſe vengera ſur moi de la mort du barbare Comte, immolé à la juſte fureur de l'infortuné Chevalier ! Car je ne doutois pas que cette Comteſſe ne fût la Mere du Comte de ce nom, qui avoit payé de ſa vie l'entrepriſe qu'il avoit formée contre mon honneur. Mais comment, me diſois-je en moi-même, a-t'elle pu découvrir le lieu de ma retraite ? Seroit-ce la Riou qui m'auroit trahie ? Elle ſeule ſçait mes ſecrets ;

l'eſpoir d'un gain ſordide peut tout ſur une ame auſſi intéreſſée que la ſienne. Oui, je n'en puis douter, c'eſt elle qui aura parlé, & qui par-là me perd ſans reſſource ! Car comment échaper à cette nouvelle perſécution ! Infortunée que je ſuis ! Sans protection, ſans apui, je n'ai que mon innocence & mes larmes à opoſer à toutes les armes dont on ſe ſervira pour m'accabler & pour me perdre.

Je m'étois laiſſé tomber dans un fauteuil, & la tête triſtement apuyée ſur une table, je pouſſois de profonds ſoupirs ; mes yeux attachés contre terre ſe baignoient de pleurs, & je me livrois aux plus déſeſpérantes réflexions. Une foule d'idées plus accablantes les unes que les autres, & qui ſe préſentoient tumultueuſement à mon eſprit, m'empêchoient de me décider ſur le parti que j'avois à prendre. En vain m'occupois-je à chercher des moyens qui pûſſent me ſauver des périls auxquels je me figurai d'être expoſée : aucun qui ne parût devoir me livrer à des dangers encore plus redoutables que ceux que je voulois éviter. J'étois dans ces cruelles agitations, lorſque la Riou, qui revenoit de chez la Comteſſe, monta dans ma chambre. Prévenue de la penſée, que c'étoit elle qui m'avoit trahie, je lui jettai des regards menaçans qu'elle ne méritoit aſſurément pas. Oh ! oh ! quelle

mouche vous pique, s'il vous plaît, Mademoiſelle, me dit mon Hôteſſe, ſurpriſe de l'accueil un peu nouveau que je lui faiſois ? Que ſignifient ces yeux hagards avec leſquels vous regardez votre monde ? Ne voilà-t-il pas de jolis remerciemens pour tout le bien qu'on tâche de vous faire : témoin encore, ſoit dit ſans reproche, le petit ſervice que je viens de vous rendre ; mais puiſque vous avez l'eſprit ſi mal tourné, je veux, pour vous punir, ne vous rien dire de ce que j'ai fait pour vous. J'ai cependant de bonnes nouvelles à vous donner ; mais afin de vous aprendre à faire une autrefois la moue aux gens, je ne vous en ſoufflerai pas un mot. Si vous ſçaviez, par exemple, quel bon cœur c'eſt que cette Comteſſe de Mezin ? Connoiſſez-vous donc cette Dame-là, repris-je ? Eh ! pardi, me répondit la Riou, il faut bien que je la connoiſſe, & qu'elle me connoiſſe auſſi, & que nous nous connoiſſions toutes deux, puiſque nous venons de nous parler ; & c'eſt de vous, s'il vous plaît, Mademoiſelle : Eh ! dame, il faut voir ſi j'en ai bien dit. Tenez, Marianne, ſi vous étiez ma fille, comme vous ne l'êtes pas, je crois en bonne vérité, que je n'aurois pas pu dire plus de bien que j'en ai dit à votre honneur & gloire ; peut-être ai-je bien un peu, par-ci par-là, écorché la vérité : mais bon, quand il faut faire

plaiſir au gens, on n'y regarde pas de ſi près.

Il y avoit dans ce diſcours, comme l'on voit, de mortifiantes groſſiéretés que je ne pouvois manquer de reſſentir vivement, mais que je négligeai de relever. Ma curioſité étoit piquée, & je voulois faire parler ma babillarde Hôteſſe, qui, malgré le ſerment qu'elle avoit fait de ne me rien dire, ne manqueroit pas, pour peu que je m'y prêtaſſe, de m'aprendre tout ce que je déſirois de ſçavoir. Afin de l'engager même à ne me rien cacher, j'affectai de me louer beaucoup de ſes bontés. Il eſt vrai, Marianne, me répondit-elle, que vous avez bien des remercimens à me faire, & il faut aſſurément que ce ſoit votre bon Ange qui vous ait conduite ici. Mais il n'y a pas aparence que vous y demeuriez long-tems; car je ne crois pas que cette Dame la Comteſſe, à qui je viens de dire vos petites affaires, veuille, en vous laiſſant ici, vous expoſer une ſeconde fois à devenir Marquiſe. Me voilà replongée dans de nouvelles allarmes. La Riou vient de raconter mes Aventures à la Comteſſe! Pouvois-je croire qu'elle auroit eu la diſcrétion de ne pas parler de la mort du Comte & de celle du Chevalier, dont on voudroit peut-être me rendre reſponſable? C'étoient-là des doutes inquiétans

que je voulois éclaircir. Je priai donc mon Hôteſſe, de me raporter fidèlement ce qu'elle avoit dit à mon occaſion. Rien que du bien, me répondit-elle : d'abord, comme vous pouvez croire, je n'ai pas apuyé bien fort ſur votre naiſſance ; car que voulez-vous qu'on en diſe ? Que vous êtes l'enfant à quelqu'un que vous ne connoiſſez pas ? Vraiment cela ſeroit joli, & autant vaudroit-il dire d'une perſonne qu'elle eſt bâtarde. Mais pour votre vertu, votre ſageſſe, votre beauté ; oh, ce ſont-là des points ſur leſquels on peut s'étendre un peu plus : auſſi en ai-je bien dit. J'ai raconté auſſi, comment une belle nuit vous vous étiez échappée de votre Couvent, & comment vous étiez venue débarquer ici ; mais j'ai eu, Dieu merci, bouche cloſe ſur la mort de vos deux Amans ; je n'en ai pas voulu lâcher le moindre petit mot, car je crois qu'à mon âge, on ſçait peut-être bien ce qu'il faut dire & ce qu'il faut taire. J'en ſuis par après venue à l'aventure de votre Marquis : Oh ! pour celle-là, elle vous fait le plus d'honneur dans l'eſprit de la Comteſſe ; cette Dame vous ſçait un gré infini de ce que vous avez eu aſſez de courage & aſſez d'eſprit pour ne pas vouloir être Marquiſe. Il faloit y avoir été comme moi, pour entendre les louanges qu'elle donne à votre vertu : Ah ! qu'avec cela

elle

elle parle bien de Dieu, cette bonne Dame-là ! Elle vous donneroit en vérité envie de devenir Sainte, ſi on n'avoit autre choſe à faire que de l'entendre : enfin, que vous dirai-je ? c'eſt que cette dévote Dame eſt charmée de votre ſageſſe, & qu'elle viendra vous voir bientôt. Mais pour achever, ſçavez-vous que cette Madame de Mezin eſt la Mere de ce jeune Monſieur qui vous a ramenée cette nuit dans un fiacre, & qu'il a bien plaidé votre cauſe, auſſi-bien que moi ?

Quoi ! toujours quelque nouveau ſujet de ſurpriſe ! Ne ſortirai-je donc jamais d'un embarras que pour rentrer dans un autre ? A quoi ſe termineront enfin tant de divers événemens ? Et la Mere, & le Fils, me diſois-je en moi-même, au lieu de compatir à mes malheurs, ne s'armeront-ils pas de vengeance contre moi, & ne deviendrai-je pas à leurs yeux un objet de haine & d'horreur, lorſqu'ils aprendront que c'eſt moi qui ai occaſionné, quoiqu'innocemment, la mort du Comte ? Ah c'eſt par une prompte retraite que je dois chercher à me ſouſtraire à leurs pourſuites. Mais où fuir ? Ne dois-je pas craindre de retomber entre les mains du Marquis ? Ah ! pour éviter les périls qui menacent mon innocence, n'apréhendons pas de braver ceux qui peut-être menacent mes jours ! Ce ſera le juſte Ciel, dont je re-

clame l'assistance, qui deviendra mon protecteur. Ce sera lui qui, en garantissant ma vertu de toute sorte de dangers, écartera en même-tems ceux que je pourrois avoir à craindre d'ailleurs.

Comme je faisois toutes ces réflexions sans dire un seul mot, la Riou commençoit à s'ennuyer de mon silence, dont elle ne pouvoit deviner la cause. Une morne tristesse paroissoit sur mon visage. Je poussois des soupirs; je ne pouvois même retenir mes larmes: autant de sujets de surprise pour mon Hôtesse. En vain s'obstina-t'elle pendant un tems à vouloir me faire parler; je ne pus lui répondre que par mes sanglots: & comme je voyois qu'elle ne se disposoit pas à me quitter, je la priai avec tant d'instances de me laisser un moment seule, qu'elle céda enfin à mes désirs.

Peut-être aurois-je dû la prier de m'épargner la visite qu'elle m'avoit annoncée; mais le trouble qui m'agitoit, m'empêcha de songer à cette précaution; & peut-être aussi l'aurois-je prise inutilement.

Sans doute s'imaginera-t'on que je profitai du tems où je demeurai seule, pour m'arranger sur les mesures à prendre. Mais l'esprit se trouve quelquefois dans une assiéte, où, pour avoir trop de réflexions à faire, il n'en fait aucune; ou bien il les fait toutes si confusément, qu'il ne se dé-

cide sur rien. Telle fut la situation dans laquelle je demeurai tout le tems que je restois ainsi livrée à moi-même.

On vint m'annoncer enfin que la Comtesse de Mezin étoit-là pour me parler ; prévenue, comme je l'étois, que c'étoit une ennemie que j'allois recevoir, de quel trouble ne dûs-je pas être saisie ? Le cœur me battoit si fort, que j'aurois eu peine en ce moment de prononcer une seule parole.

La Comtesse cependant, accompagnée de la Riou, étoit entrée dans ma chambre. Je ne sçais si je mis bien des graces & bien du respect dans les révérences que je lui fis ; mais j'avois l'esprit tellement déconcerté, que mes révérences ne purent manquer de s'en ressentir. Le rouge qui m'étoit monté au visage, mon silence, mes regards, que je n'osois lever sur la Comtesse ; tout servoit à découvrir mon embarras. Mais il ne dura pas long-tems. Jamais personne dont la physionomie fut plus propre à inspirer de la confiance, que celle devant qui je paroissois. Oui, la vertu elle-même n'auroit pu prendre un autre visage que celui de la Comtesse, si elle avoit voulu charmer les yeux des mortels. Il y avoit dans le ton de sa voix une douceur qui passoit jusqu'au cœur ; dans ses maniéres & dans ses façons, un air de bonté & de franchise, qui non-seulement vous ôtoit toute crainte

& toute défiance, mais qui sembloit même vous inviter à agir & à parler sans gêne & sans contrainte. Mais ce n'est-là encore qu'une légere ébauche de l'incomparable Dame à qui j'allois parler : je remets à achever ce portrait, & je vois déjà l'endroit où je le placerai.

Je viens ici, ma chére Demoiselle, me dit-elle en m'embrassant de la maniére du monde la plus affectueuse, avec des préjugés bien favorables pour vous ; aussi méritez-vous de grands éloges pour sçavoir accorder tant de courage & tant de vertu avec une si grande jeunesse. Mais je vous avoue que ce dernier trait de sagesse dont mon fils m'a parlé, m'a enchantée au point, que sans vous connoître, je n'ai pu vous refuser & mon estime & ma tendresse. C'est-là, Madame, lui répondis-je, trop relever & trop récompenser un foible acte de vertu qui n'a rien d'extraordinaire. Oh ! pour cela, Mademoiselle, reprit la Comtesse, je ne serai point de votre avis ; car je trouve, dans ce que vous avez fait pour vous enfuir de chez le Marquis, une sagesse & un courage dignes de toute mon admiration. Comment donc ! braver les plus grands périls ! Se précipiter du haut d'un mur dans l'obscurité de la nuit ! S'exposer à mourir de froid dans une rue ! Et tout cela par des motifs aussi vertueux ! Assurément

il y a dans tout cela un héroïſme admirable ! Mais eſpérez, ma charmante Demoiſelle, ajouta la Comteſſe, que tant de vertus ne demeureront pas ſans récompenſe : ſoyez du moins aſſurée, que tandis que je vivrai, votre innocence ne courra plus de dangers pareils à ceux dont vous vous êtes ſi heureuſement tirée : comptez enfin que vous allez trouver dans moi, non-ſeulement une amie ſincere, mais même une Mere tendre, qui tâchera de remplacer celle que les arrêts impénétrables de la Providence vous tiennent cachée depuis votre naiſſance. Ne ſoyez pas au reſte ſurpriſe, ma belle Enfant, continua-t'elle, de me voir au fait de vos affaires : je ne vous cacherai pas que j'ai cru devoir connoître la perſonne en faveur de qui on vouloit m'intéreſſer ; & pour avoir là-deſſus les éclairciſſemens que je ſouhaitois, j'ai mandé votre Hôteſſe chez moi ; au reſte, c'eſt avec un extrême plaiſir que j'ai apris tout le bien qu'elle m'a dit de vous. Ma foi, auſſi, Madame, reprit la Riou, il n'y a que du bien à dire de Mademoiſelle Marianne ; je vivrois cent ans, que d'ici à ce tems-là je dirois toujours que c'eſt une Demoiſelle bien ſage, qui pour une Couronne ſe garderoit bien de broncher dans le chemin de l'honneur. Voilà qui eſt bien, ma Bonne, répondit la Comteſſe en parlant à la Riou ;

m'adreſſant enſuite la parole : Ah çà, Mademoiſelle, me dit-elle, il s'agit de prendre un parti. J'en ai deux à vous propoſer : je vous en laiſſe le choix ; mais à condition que vous ne conſulterez purement que votre goût. Voyez ; voulez-vous que je vous place dans un Couvent ? Ou aimeriez-vous mieux me donner le plaiſir de vous avoir chez moi ? Je ne m'en défends pas ; ce ſeroit pour moi une conſolation bien douce de jouir de votre aimable compagnie. J'ai une fille, qui ne pourra que gagner infiniment à vos bons exemples ; elle vous aimera, j'en ſuis aſſurée ; & comptez que ma tendreſſe ne mettra aucune diſtinction entre vous & elle.

Ah ! Madame, m'écriai-je, tranſportée de reconnoiſſance, & me jettant aux genoux de ma généreuſe Bienfaitrice, quelles actions de graces n'ai-je pas à rendre à vos bontés ? Eſt-il dans le monde entier un cœur plus compatiſſant & plus magnanime que le vôtre ; & le mien pourra-t'il ſuffire à ſoutenir tous les ſentimens dont je ſuis pénétrée ? Qu'ai-je fait qui ait pu vous intéreſſer ſi vivement en faveur d'une miſérable Infortunée, qui ne tient à perſonne ſur la terre ? Eh bien, ma chére & aimable Enfant, reprit la Comteſſe en me relevant & en m'embraſſant tendrement, ce ſera moi qui vous tiendra lieu, ſi vous voulez, des

Parens que vous regrettez : vous m'apellerez votre Mere, & ce ſera par inclination que j'en remplirai tous les devoirs. Mais voyons, ma chére Fille (car ce n'eſt plus que de ce nom-là que je veux vous apeler) conſultez votre penchant ; eſt-ce pour le Couvent que vous vous déterminez ? Je vous ai déclaré mon goût ; mais je veux que vous ne ſuiviez que le vôtre. Vous n'ignorez pas, ajouta-t'elle, ce que c'eſt que le ſéjour dans un Couvent ? Eſt-ce ici, ou en Province, que vous y avez demeuré ? C'eſt en Province, Madame, répondis-je. En Province, reprit la Comteſſe ; & dans quelle Ville ? A Meaux, Madame, répondis-je un peu embarraſſée & en baiſſant les yeux, parce que c'étoit-là un commencement de queſtions fâcheuſes qui m'en faiſoit aprehender la ſuite. A ce mot de Meaux, je vis le viſage de la Comteſſe changer de couleur ; elle ne put même retenir quelques ſoupirs qui lui échapérent. Ses yeux cependant étoient fixés ſur moi, & peut-être commençoient-ils déjà à démêler mon embarras. Ce ne fut qu'après un ſilence de quelques minutes, que reprenant la parole, elle me dit : Eſt-ce dans l'Abbaye de Notre-Dame que vous étiez ? Oui, Madame, répondis-je. Y avez-vous demeuré longtems, & combien y a-t'il que vous en êtes ſortie ? Nouvelles queſtions toujours plus

embarrassantes ! Répondrai-je nettement ; me disois-je en moi-même, ou déguiserai-je la vérité ? Si je parle, me voilà découverte : Mais outre que je ne connoissois guére l'art de feindre, n'avois-je pas lieu de craindre qu'il ne fût facile de me convaincre de mensonge ? Je me déterminai donc à courir tous les risques où pouvoit m'exposer ma franchise. J'ai été mise dans ce Couvent, Madame, répondis-je, depuis ma plus tendre enfance, & il n'y a pas encore quatre mois que j'en ai été tirée. O Ciel ! s'écria alors la Comtesse, en y élevant les yeux, ce que je soupçonne seroit-il véritable ? Ne vous offensez pas, ma chére Demoiselle, me dit-elle, des nouvelles questions que j'ai à vous faire : elles sont intéressantes pour moi ; & croyez que vous ne perdrez rien avec moi pour être sincére. Je ne vous cacherai pas, que ce que vous venez de m'aprendre me fait naître de terribles doutes ; ne refusez pas de les éclaircir. Vous me dites que vous avez été mise bien jeune dans le Couvent dont vous me parlez, & que vous n'en êtes sortie que depuis quatre mois : voilà une époque remarquable pour moi. Dites-moi ; n'auriez-vous pas connu le Chevalier de Rozay ? N'étiez-vous pas l'intime amie de Mademoiselle Delanoy ? Ah ! Madame, m'écriai-je en me jettant à ses genoux, ne

m'en demandez pas davantage ; je ne prévois que trop toutes les questions que vous pouvez avoir à me faire : mais dussai-je m'exposer à toute votre colére, je vais vous satisfaire sans rien déguiser. Oui, Madame, continuai-je, vous voyez à vos pieds une misérable, qui a été la cause innocente des larmes que vous avez données à la mort d'un fils qui vous étoit cher ; mais les intentions de ce fils m'ont allarmée ; & c'a été pour me dérober à ses dangereuses poursuites, que je priai le Chevalier de Rozay, qui avoit pour moi des sentimens réglés par la probité & par l'honneur, de m'assurer un asyle dans un Couvent à Paris. Je ne vous dirai point comment Monsieur le Comte fut instruit de mon dessein ; mais la même nuit que je m'échapai du Couvent où j'étois, pour venir ici, conduite par le Chevalier, nous fûmes malheureusement attaqués dans un bois par le Comte, qui, suivi de deux Valets, tua d'abord notre Postillon & deux Domestiques, & blessa ensuite mortellement le Chevalier, plus effrayée des périls que j'allois courrir, que de ceux qui menaçoient ses jours. Vous sçavez, Madame, le reste de cette tragique Aventure, que j'aurois voulu empêcher, aux prix de tout mon sang, pour vous conserver celui qui vous étoit cher. Mais, Madame, croyez, & je puis en prendre à

témoin le Ciel qui connoit la pureté de mes ſentimens, que le déſir ſeul de conſerver mon honneur, qui me ſera toujours plus cher que la vie, a pu me déterminer à ſortir d'un endroit, où je ne le croyois pas en ſûreté. Je dois vous dire auſſi que l'Abbeſſe, peu ſenſible à ma miſére, m'avoit déjà avertie de chercher une retraite ailleurs, ne voulant pas que je fuſſe à charge à ſa Communauté; & qu'elle ne conſentit à me garder, que lorſque Monſieur le Comte ſe fût engagé à payer ma penſion, à condition que je ne refuſerois pas les viſites qu'il voudroit me faire, & que je n'en recevrois pas d'autres. Je ne conjecturois cependant que trop, par les déclarations ſuſpectes qu'il m'avoit déjà faites, par les lettres peu meſurées même qu'il m'avoit écrites, ce que ces viſites ſignifioient. L'avouerai-je, enfin! & ne vous offenſerez-vous pas, Madame, de ce qui me reſte à vous dire? On m'avoit fait entendre que le caractére emporté & entreprenant du Comte (pardonnez-moi, je vous prie, Madame, ces termes) le rendoit dangereux, & qu'il ne craignoit pas d'employer les moyens les plus violens, lorſqu'il s'agiſſoit de ſatisfaire ſes paſſions. Prévenue de ces idées, je me déterminai à venir chercher ici dans un Cloître une retraite qui mît mon innocence à couvert

de tout danger : j'ajouterai, qu'un ſecond motif m'engagea à prendre ce parti. Je croyois trouver ici une Amie fidelle, c'eſt Mademoiſelle Delanoy, qui m'avoit fait eſpérer qu'elle intéreſſeroit ſes Parens en ma faveur ; & c'eſt ſur le ſecours de leurs bontés que, dans le triſte état d'abandon où j'étois, je fondois toutes mes eſpérances, que ſon départ de Paris a fait entiérement évanouir. Voilà, Madame, ce que j'avois à dire pour ma juſtification ; c'eſt à préſent à vous à décider de mon ſort. Ne conſultez que cette généreuſe pitié qui anime toutes vos actions ; vous êtes inſtruite de mes infortunes ; vous voyez les périls qui allarment ma timide vertu : hélas! que vais-je devenir ! Que deviendra mon innocence, ſi vous ne la ſauvez des dangers où ſans vous elle va être livrée ?

Ce ne fut pas ſans répandre bien des larmes, que d'une voix entrecoupée je prononçai ces paroles. La Comteſſe cependant avoit les yeux baignés de pleurs, & ſembloit me regarder avec quelque peine. Partagée entre la tendreſſe qu'elle conſervoit pour la mémoire d'un fils qu'elle avoit infiniment chéri, & entre la pitié qui la ſollicitoit pour moi, elle paroiſſoit méditer la réponſe qu'elle devoit me faire. Je continuois cependant à ſerrer étroitement ſes genoux d'une main, & de l'autre, m'étant

saisie d'une des siennes, je l'arrosois de mes larmes : enfin elle ne put tenir contre ces marques de mon excessive tristesse, & ne tarda pas, par ces consolantes paroles, à dissiper mes inquiétudes.

Ne craignez rien, ma chére Marianne, me dit-elle ; je vous ai promis que je vous tiendrois compte de votre sincérité, & mes bontés vont vous faire éprouver combien vous m'êtes chere. Oui, vous serez toujours ma fille. Ce sont, à la vérité, d'étranges malheurs que vos charmes innocens ont occasionnés : mais ne seroit-ce pas une extrême injustice de vouloir vous en faire un crime ? Ainsi, ne craignez pas que ce que vous venez de m'apprendre, nuise à l'accomplissement de mes promesses. Déclarez-moi seulement votre goût : Voulez-vous que je vous conduise chez moi ; ou aimeriez-vous mieux d'être placée dans un Couvent ? Car je ne veux point absolument que vous passiez la journée ici ; peut-être n'y seriez-vous pas en sûreté contre les artifices ou la violence de l'indigne Marquis. Ah ! Madame, lui répondis-je, puisque vous voulez bien me permettre de vous ouvrir librement mon cœur, je ne vous cacherai pas que rien ne me paroît préférable à l'avantage d'être continuellement animée à la vertu par votre exemple : vous ne voudrez pas me refuser

le ſecours de vos lumiéres pour régler ma conduite ; & je tâcherai, par ma docilité, de répondre aux ſages inſtructions que vous me ferez la grace de me donner. Allons donc, ma fille, reprit la Comteſſe, partons. Je ſouhaite qu'il n'y entre point de complaiſance dans le parti que vous prenez ; mais vous n'en pouviez aſſurément prendre qui fût plus de mon goût. Mais, ajouta-t-elle, qu'eſt-ce que je vois là ? Sont-ce vos hardes ? Il n'y a qu'à dire à un de mes gens de les mettre dans le caroſſe. Eh ! pardi, oui, Madame, reprit la Riou, ce paquet rempli de belles & de bonnes nipes apartient à Mademoiſelle ; car ce qui eſt donné, n'eſt pas pris, je penſe ; & ce qu'on a reçu, on n'eſt pas ſi ſotte de le rendre ; & cependant Mademoiſelle, par je ne ſçais quelle fantaiſie qu'elle s'eſt miſe en tête, ne veut pas de tout cela : qu'elle me les donne ſeulement à moi, elle verra ſi je ferai tant de façons pour les garder. Eh ! parlez donc, ma Fille, répartit la Comteſſe, expliquez-moi ce que tout cela ſignifie. Ce ſont-là, Madame, des préſens, repliquai-je, qui me viennent du Marquis, & je les lui renvoye, parce que j'ai horreur des vues honteuſes dans leſquelles ils m'ont été faits. On ne peut rien de mieux, reprit la Comteſſe, en me prenant une de mes mains qu'elle ſerra tendrement ; c'eſt-là une façon de pen-

ſer bien digne de votre ſageſſe. Vous, Madame, ajouta-t-elle en ſe tournant vers la Riou, vous aurez ſoin, s'il vous plaît, de renvoyer aujourd'hui même ce paquet à ſon adreſſe ; & pour que vous n'y ayez pas regret, voici quelques louis que je vous laiſſe en dédommagement. Adieu, ma bonne Dame ; venez voir quelquefois ma fille ; je vous tiendrai compte des ſoins que vous avez pris d'elle. Adieu donc, ma pauvre Marianne, me dit la Riou, en ſe jettant familiérement à mon col ; ſoyez toujours bien ſage ; & comptez que tandis que Madame Riou ſera Madame Riou, elle vous aimera toujours autant que ſi vous étiez ſa parente.

Ce fut en me régalant de mille pareils complimens, tous aſſaiſonnés de la même politeſſe, que ma bonne Hôteſſe nous accompagna juſqu'au caroſſe, où nous montames, la Comteſſe & moi. Je penſe, ma fille, me dit-elle, que vous étiez-là avec une perſonne dont les groſſiéretés ont bien dû vous faire ſouffrir ; mais d'un autre côté je ſuis aſſurée qu'en faveur de ſon bon cœur, vous n'avez pas eu beaucoup de peine à l'excuſer : car par le bien qu'elle m'a dit de vous, j'ai jugé qu'elle vous étoit ſincérement attachée. Il eſt vrai, Madame repris-je, que j'ai bien des preuves de ſon amitié, mais j'en ai encore plus de ſon caractére in-

téreſſé ; & elle me paroît avoir une morale, dont une jeune perſonne, qui voudroit marcher dans le chemin de l'honneur, ne ſe trouveroit pas trop bien, ſi elle en ſuivoit les maximes. En êtes-vous ſurpriſe, ma chére Enfant, répartit la Comteſſe ; ne ſçavez-vous pas que nos ſentimens dépendent le plus ſouvent de l'éducation que nous recevons ? Et où voulez-vous que cette bonne femme ait pu aprendre beaucoup de délicateſſe en fait d'honneur ? Mais laiſſons-là votre Hôteſſe, & venons à ce qui vous regarde. Vous m'avez fait des aveux qui ont augmenté l'idée que j'avois de votre ſageſſe : laiſſez-moi prévenir le Comte, mon mari, ſur tout ce que vous m'avez apris ; je lui parlerai de façon à lui ôter tout le reſſentiment qu'il pourroit avoir, ſachant que vous avez occaſionné, quoiqu'innocemment, la mort de ſon Fils. Il ne me ſera pas moins facile de faire entendre raiſon au Baron & à ma fille ; je vous réponds de la bonté de leur cœur, & ils ne tarderont pas à vous en donner des preuves. Je puis même déjà vous aſſurer que le Baron rend à votre ſageſſe toute la juſtice qui lui eſt due ; & je n'ai rien entendu de plus touchant, & qui m'ait fait plus de plaiſir, que les louanges qu'il donne à votre vertu : louanges qui m'ont d'autant plus ſurpriſes dans ſa bouche, qu'il n'eſt aſſurément

rien moins que vertueux. Que d'actions de graces n'aurois-je pas à rendre au ciel, ſi de l'eſtime de la vertu il pouvoit paſſer à la pratique ! C'eſt-là peut-être un ouvrage qui vous étoit deſtiné.

La Comteſſe continuoit à me parler, lorſque je friſſonnai de tout mon corps ; ce fut un tremblement univerſel de tous mes membres : Ah ! Madame, m'écriai-je en me jettant entre ſes bras. Eh ! qu'eſt-ce donc, ma fille, me répondit-elle ? A ! voilà le perfide Marquis, ce ſéducteur qui a voulu m'immoler à ſa paſſion ! Eh bien, ma chére enfant, répartit-elle, ne vous croyez-vous donc pas en ſûreté avec moi ? Songez que ſi la vue de cet indigne vous épouvante, la vôtre le couvrira de honte & de confuſion : eſſayez ſeulement s'il pourra la ſoutenir. En effet, le Scélérat ne m'eut pas plutôt aperçue, qu'il baiſſa les yeux, & que, pour m'éviter, il prit un chemin différent de celui qu'il tenoit. Eh bien ! me dit la Comteſſe, reconnoiſſez-vous à préſent la force qu'a la vertu de faire rougir le vice le plus déterminé ? Si vous pouviez lire dans ce moment, ma chére Enfant, ce qui ſe paſſe dans le cœur du Marquis, quels ſentimens de reſpect & d'eſtime n'y verriez-vous pas pour votre ſageſſe ? N'oubliez donc jamais, que c'eſt par-là ſeul qu'une jeune perſonne peut ſe rendre reſpectable aux

yeux des hommes, qui, quoiqu'intéreſſés par leurs paſſions à ſéduire l'innocence, ne révérent cependant que celles qui opoſent une conſtante réſiſtance à leur ſéduction. C'eſt par ces diſcours & autres ſemblables que je ſentis naître dans mon ame une profonde vénération pour cette pieuſe Dame. Nous arrivâmes enfin chez elle, & ſon premier ſoin fut de me préſenter au Comte ſon mari.

Voilà, lui dit-elle, Monſieur, en me montrant, une aimable Enfant que je vous préſente; c'eſt ma Fille, & j'eſpére que vous ne dédaignerez pas de lui tenir lieu de Pere. Je vous ai raporté ce que le Baron m'a apris de ſes diſgraces; & la ſageſſe de Mademoiſelle mérite bien que nous prenions ſoin de la venger des injuſtices de la fortune. C'eſt un ſoin, Madame, reprit le Comte, en me regardant d'une maniere fort obligeante, que je partagerai bien volontiers avec vous; car voilà une Demoiſelle aſſurément trop aimable pour que l'on ne ſoit pas porté à lui procurer un ſort heureux. Quelques révérences que je fis d'un air aſſez déconcerté, me tinrent lieu de remercimens: un rouge modeſte m'étoit monté au viſage, & peut-être valoit-il bien la réponſe que j'aurois pu faire. Mais avant que d'aller plus loin, il faut que je diſe un mot du Comte, dont la phyſionomie étoit

revenante, on ne peut davantage. C'étoit un homme qui portoit environ cinquante ou cinquante-cinq ans sur son visage ; mais cet âge y avoit à peine tracé de légers sillons : c'étoit, en un mot, une fraîcheur de teint, dont un jeune Cavalier, plus occupé de sa figure que n'étoit le Comte, auroit pu se faire honneur. Dans ses yeux brilloit un feu, auquel le tems n'avoit rien ôté de sa vivacité ; & cette vivacité lui communiquoit tous les charmes & tout l'enjouement de la jeunesse. Sa taille, au-dessus de la médiocre, quoiqu'un peu remplie, lui donnoit un port majestueux. Ses cheveux même, qui par leur couleur argentée trahissoient son âge, sembloient prêter des graces à son visage ; longs & bouclés sans art, on auroit dit que la nature se seroit plû à les arranger, pour parer la plus belle tête du monde. Cet extérieur cependant étoit ce qui charmoit le moins dans le Comte. Les rares qualités de son cœur & de son esprit s'attiroient toute l'admiration de ceux qui avoient l'honneur de le connoître. Sagacité de jugement, étendue de lumieres, vivacité de pénétration, délicatesse de pensées, noblesse & droiture de sentimens, généreuse bonté d'ame, tendre sensibilité de cœur ; rien, en un mot, qui ne le rendît le Seigneur le plus accompli. Ce ne fut pas, comme l'on peut croire, la premiere entre-

vue qui me fit naître toutes ces idées. Il me falut un commerce de quelques mois pour pouvoir faire le portrait que je n'ai encore qu'ébauché.

Sortie enfin de chez le Comte, qui m'avoit dit mille jolies choſes ſur ma figure, en me badinant de la maniere la plus fine & la plus délicate ſur les périls dont je m'étois ſi heureuſement tirée, la Comteſſe, que j'apellerai dorénavant ma Mere, puiſqu'elle m'avoit défendu de me ſervir d'autre nom, me conduiſit dans ſon apartement. Allons, ma Fille, me dit-elle, je vous ai parlé d'une Sœur que je voulois vous donner; il eſt bon que vous faſſiez connoiſſance enſemble: Mademoiſelle Mourlin, dit-elle à une de ſes Femmes de chambre, avertiſſez ma Fille de deſcendre avec ſa Gouvernante. Vous voyez, ma chére Enfant, me dit ma bonne Mere, que vous ne ſerez bientôt plus étrangere dans cette maiſon: je ſuis au reſte, ajouta-t-elle, très-contente de l'accueil que le Comte vous a fait, mais je le ſuis encore plus de la maniere dont vous vous êtes préſentée devant lui; car rien ne ſied mieux à une jeune perſonne que la modeſtie. On ſe trompe, lorſque l'on s'imagine qu'elle n'eſt pas du goût du ſiécle: pour ſe défaire de ce préjugé, il n'y a qu'à faire attention à la conduite des hommes. Car qui ſont celles

pour qui ils ont un amour fondé sur l'estime & sur le respect ? Ne sont-ce pas celles dont la modestie régle les paroles & les actions ? Au lieu qu'ils n'ont pour les autres qu'un amour d'amusement & de passion, presque toujours mêlé, ou du moins suivi de mépris. On cajole une Beauté évaporée ; mais on accorde son estime & sa tendresse à une Beauté respectable par sa vertu. Qu'il seroit heureux pour les jeunes personnes de notre sexe, que d'écueils n'éviteroient-elles pas, que de chagrins & d'inquiétudes s'épargneroient-elles, si elles étoient bien convaincues de cette vérité, qu'une expérience journaliere peut leur rendre sensible. Je ne demanderai pas grace pour cette réflexion : on en voit l'utilité.

Voilà Mademoiselle de Mezin descendue avec sa Gouvernante. O Ciel ! quel air plus aimable ! quelle physionomie plus heureuse ! quelle douce vivacité dans les yeux ! quelle finesse de taille ! que de charmes ! en un mot, que de graces répandues sur toute sa personne ! C'étoit le visage de la Comtesse rendu trait pour trait. Telle étoit la charmante Demoiselle qui s'offroit à mes regards. Aprochez, ma Fille, lui dit ma Mere, & embrassez tendrement Mademoiselle ; car ce n'est pas une Amie, c'est une Sœur que je vous donne, & que je veux que vous aimiez de tout votre cœur. Je

penſe que le premier coup d'œil peut vous décider aiſément : Dites-moi, croyez-vous que vous aurez peine à m'obéir ? Non, en vérité, ma chére Mere, répondit Mademoiſelle de Mezin, & je ſens même déjà que je ſerai heureuſe ſi Mademoiſelle, par ſon amitié, veut bien répondre à celle que je lui voue dès-à-préſent pour toute ma vie. Voilà qui va bien, reprit la Comteſſe : mais il y a eu là un terme de Mademoiſelle que je ne trouve pas bien placé ; le titre de ma Sœur convient mieux, & vous n'apellerez plus, s'il vous plaît, ma Fille (c'eſt de moi qu'elle parloit) d'un autre nom. Pour vous, Mademoiſelle Dupré, ajouta ma Mere, en s'adreſſant à la Gouvernante, voici une aimable Enfant que je confie à vos ſoins : par la tendreſſe que vous voyez que jai pour elle, vous pouvez juger combien ſon éducation me tient à cœur ; n'oubliez pas que c'eſt ma Fille, & que c'eſt ſur ce pied-là que je veux que vous la regardiez. Mais dites-moi un peu, où la mettrons-nous ? Car je veux que les deux Sœurs ne ſe quittent point. Ah ! ma chére & aimable Mere, m'écriai-je toute tranſportée de ce que j'allois être unie à ma charmante Sœur, à qui, par un effet d'une ſympathie naturelle, mon cœur s'étoit déjà livré tout entier : que d'actions de graces n'ai-je pas à rendre à vos bontés ! Pouviez-

vous rien m'accorder qui s'accordât mieux avec mes vœux ! Je ne ſerai point ſéparée de ma chére Sœur ; j'aurai le doux plaiſir de lui parler & de la voir à chaque inſtant ! C'eſt moi, ma chére, me répondit la charmante de Mezin en m'embraſſant affectueuſement, qui gagnerai le plus dans les arrangemens que ma Mere veut prendre. Et moi, j'eſpére, dit la Comteſſe, que vous y gagnerez toutes deux également. Mais finiſſons. Il y a dans l'apartement de ma Fille un cabinet aſſez commode ; faiſons-y dreſſer un lit. Mais, Mademoiſelle, continua-t-elle en parlant à la Dupré, il y a un autre point dont vous vous chargerez : il faut des nipes à ma Fille ; je vous donne aujourd'hui & demain pour faire toutes les emplettes néceſſaires. Mais, ma Mere, ma chere Mere, m'écriai-je, où voulez-vous que je mette toute la reconnoiſſance dont vos généreuſes bontés me pénétrent ? Comment répondrai-je à tant de bienfaits ? Par la tendre amitié que vous aurez pour votre Mere, reprit-elle : mais montez dans votre apartement avec votre Sœur, & vous viendrez me dire s'il eſt de votre goût. Suivez mes Filles, Mademoiſelle Dupré, ajouta-t-elle, & donnez tous vos ſoins aux commiſſions dont je vous ai chargée.

Ce furent des careſſes infinies que nous nous fimes, la chere de Mezin & moi ; cette

premiere vue nous avoit rendu Amies intimes : ce titre semble renfermer quelque chose de plus vif, de plus animé & de plus tendre que celui de Sœur, & l'on voit tous les jours, que les liens d'une sincére amitié l'emportent sur ceux du sang.

Mais que l'on me permette quelques réflexions sur le merveilleux & rapide changement de ma fortune. Quoi de plus capable d'animer à la vertu, que les faveurs multipliées dont le Ciel récompense ma sagesse ! Que d'heureuses rencontres ménagées par sa bonté, pour me conduire au port de la félicité ! Car je crois devoir avertir d'avance, que je ne serai plus cette Marianne infortunée ; plus de périls à craindre pour mon innocence, plus de revers, plus de disgraces qui traversent ma vie, plus de larmes à répandre : c'est une longue suite de jours heureux qui m'est destinée. J'ai reclamé le secours de la Providence dans les dangers où j'exposois ma vie pour sauver ma vertu ; que de bienfaits sa main libérale ne me prodigue-t'elle pas pour récompenser mon courage ! C'est une Mere tendre qu'elle me suscite, pour supléer au défaut de celle qui m'a donné le jour, & qui sera bien-tôt rendue à mes vœux. C'est un rang, ce sont des honneurs, des richesses ; c'est enfin une fortune brillante, selon le

monde, qu'il me prépare. Si la vertu étoit moins capable qu'elle ne l'eſt de nous charmer par elle-même, notre ſeul intérêt ne devroit-il pas nous engager à en écouter toujours & à en reſpecter la voix ? Voilà mes réflexions finies. C'eſt mon cœur, pénétré des ſentimens de la plus vive reconnoiſſance pour ces inſignes faveurs du Ciel, qui vient de s'exprimer. Je continue.

Les ordres que ma généreuſe Mere avoit donnés à la Dupré, furent exécutés, & me voilà pourvue de nipes pour pluſieurs années ; toutes d'un goût, d'une propreté, d'une richeſſe même, bien capables de flater mon petit orgueil. Je ne rapporterai pas mille marques de politeſſe & de bonté dont j'étois accablée dans la maiſon. Il ſembloit que le Comte & la Comteſſe ſe diſputoient qui des deux me feroit le plus d'amitié & de careſſes, & c'étoit toujours avec une éfuſion de cœur qui me pénétroit. Mais ce qui mettoit le comble à ma félicité, c'eſt que l'aimable de Mezin, loin de voir d'un œil jaloux la tendreſſe de ſes Parens partagée entre elle & moi, ne paroiſſoit au contraire jamais plus contente, que lorſque j'en recevois quelque marque particuliére. Il n'y avoit pas juſqu'à la Dupré, ma nouvelle Gouvernante, qui ne ſe ſentît pour moi une ſincére amitié. Il eſt vrai qu'il

qu'il n'y avoit que ſon bon cœur qui pût me rendre ſuportable les marques qu'elle m'en donnoit ; car il y entroit dans les petits ſervices qu'elle me rendoit, une certaine mal-adreſſe, une groſſiéreté même, qui me retraçoit ſouvent le ſouvenir de la bonne Dame Riou. Peu de caractere plus reſſemblant que celui de ces deux femmes ; même humeur babillarde, même eſprit d'intérêt, même demangeaiſon curieuſe de tout ſçavoir : mais ce qu'il y avoit encore de ſingulier dans la Dupré, c'eſt que, quoique ſa figure ne fut rien moins que gracieuſe, elle ſe croyoit toute paîtrie de charmes ; il n'y avoit cependant qu'à interroger les traces que les années avoient imprimé ſur ſon viſage, pour découvrir au premier coup d'œil une Nymphe qui portoit un demi-ſiécle. Mais l'âge, ſelon elle, ne faiſoit rien, à qui ſçavoit, comme elle, ſe ſoutenir. Mais laiſſons-là la Dupré, enchantée de ſa figure ſurannée & de ſes charmes uſés. Tâchons ſeulement de tirer parti de ſes extravagances : il y en a d'amuſantes, qui n'ennuyeront pas ceux qui liront ces Mémoires.

Voilà bien des portraits preſque tout de ſuite. Il m'en reſte cependant encore un à faire, & c'eſt le plus intéreſſant. Je pourrois lui trouver ici ſa place ; mais atten-

dons que l'amour puiſſe lui-même le tracer : on n'y perdra point, puiſqu'il n'en ſera que plus achevé ; on peut s'en fier à l'habileté du Peintre. Mais revenons ; & ne laiſſons plus languir la curioſité du Lecteur.

Le Baron, qu'eſt-il devenu ? Depuis plus de quinze jours je ſuis dans la même maiſon avec lui, & je n'en ai pas encore dit un ſeul mot : que de choſes cependant n'avois-je pas à en dire ? Quoiqu'il dut être perſuadé que les généreux ſervices qu'il m'avoit rendus, en me procurant la protection de la Comteſſe ſa Mere, m'euſſent fait oublier l'indigne ſecours qu'il avoit voulu prêter aux deſſeins honteux du Marquis, il ne laiſſoit pas cependant de paroître devant moi avec un air de confuſion dont je ſouffrois dans le cœur. Ses timides regards avoient peine à ſoutenir les miens ; ce n'étoit que du coin de l'œil qu'il oſoit me regarder, & toujours à la dérobée : mais que cette timidité me diſoit des choſes bien touchantes & bien flateuſes pour mon amour propre ? J'y liſois de l'admiration, du reſpect & de l'amour ; mais un amour que le reſpect empêchoit de paroître. Violente contrainte, qui, pour l'être trop, ne put durer long-tems ! A cet air de confuſion avec lequel le Baron s'offroit toujours

à mes yeux, succéda peu-à-peu un enjouement qui le rendoit charmant. C'étoit des soins, des complaisances, des égards, des attentions, enfin une ardeur continuelle à prévenir mes désirs; petites façons qui avancent bien plus les affaires d'un Amant, que les plus touchantes & les plus tendres déclarations. Mais ce ne sont-là que de muets truchemens, auxquels l'on ne se tient pas toujours. Peut-être y avoit-il quelque tems que le Baron épioit l'occasion de me parler, pour m'ouvrir les sentimens de son cœur; mais c'étoit une occasion difficile à trouver. La Comtesse, qui vouloit ne se reposer que sur elle seule du soin de polir mon éducation, me retenoit souvent en sa compagnie; ajoutez que les Maîtres de Claveſſin, de Musique & de Danse, emportoient un bonne partie de mon tems: mais quand même j'aurois pu en disposer à mon gré, la surveillante Dupré n'étoit-elle pas sans cesse attachée à suivre mes pas? Tant de difficultés paroissoient ne laisser aucun espoir au passionné Baron: cependant il se présenta une occasion, dans le tems même qu'il s'y attendoit le moins.

Une Parente de ma Gouvernante étoit venue à Paris, & l'avoit fait avertir de son arrivée. Celle-ci, qui d'ailleurs ne sortoit presque jamais de la maison, ne put se dis-

penſer de l'aller voir, ſur un billet par lequel on lui marquoit, que l'on avoit des affaires importantes à lui communiquer. Tout parut favoriſer ce jour-là les deſirs du Baron. La Comteſſe, qui ſe plaignoit d'un violent mal de tête, me dit de me retirer, parce qu'elle avoit beſoin de prendre du repos. La chére de Mezin, ma bonne Amie, voulut profiter de l'abſence de la Dupré pour écrire quelques lettres. J'étois alors dans ſa chambre : La crainte de me rendre incommode m'engagea de la quitter, pour deſcendre au jardin. J'y étois ſeule depuis un quart-d'heure. Je m'étois retirée dans un cabinet de verdure, où je m'amuſois à la lucture d'une Hiſtoire très-divertiſſante. J'en étois juſtement à un endroit ſi plaiſamment écrit, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Le Baron, qui étoit dans un cabinet voiſin, & qui ne m'avoit point encore aperçue, accourut à cet éclat.

Me pardonnerez-vous, Mademoiſelle, me dit-il en entrant, ſi je trouble la joye à laquelle vous vous livrez ? Il y a longtems que j'ai des remercimens à vous faire, & ma reconnoiſſance ſouffre de n'en avoir pu encore trouver l'occaſion. Des remercimens à moi, Monſieur, répondis-je d'un air étonné ; voilà ce que je ne comprens pas ; car

je ne crois pas avoir été assez heureuse pour rien mériter de votre part : mais vous pouvez, Monsieur, vous plaindre à juste titre de ce que j'ai tardé si long tems à m'acquitter de ce je vous dois ; ainsi, Monsieur, recevez à present mes sincéres actions de graces, & croyez que je n'oublierai jamais, que c'est à vos bontés que je dois l'heureux sort dont je jouis. Eh ! de grace, ma charmante Demoiselle, me répondit le Baron, ne me couvrez pas de confusion, par des remercimens que je ne mérite point. Que je serois heureux, si vous pouviez seulement oublier que je ne me suis que trop rendu digne de votre mépris & de toute votre haine ! Eh ! Monsieur, repris-je, ne me rapellez pas des choses que je veux ensévelir dans un éternel oubli, pour ne me ressouvenir que des soins généreux que vous avez pris pour assurer mon bonheur. Mais quoi donc, Mademoiselle, me répartit-il, me croiriez-vous assez ingrat pour ne pas vous tenir compte de votre discrétion, qui m'a sauvé l'honneur ? Ne pouviez-vous pas me rendre un objet d'horreur à mes Parens, si vous aviez laissé transpirer quelque chose des perfides complots que ma lâche complaisance pour un Ami m'avoient fait tramer contre votre innocence ? Et si vous avez assez d'indul-

pour me les pardonner, pourrai-je
me les pardonner moi-même ? Ah !
cruels remords dont je ſuis agité,
engent bien des outrages que j'ai
faire à votre vertu ! Au nom de
Monſieur, repliquai-je, je vous le
le avec la plus vive inſtance, ſi vous
me laiſſer le plaiſir de vous enten-
ous dirai-je plus, ſi vous ne voulez
s brouiller irréconciliablement avec
e me parlez plus de choſes dont le
r ne peut ſervir qu'à nous affliger
l'autre : je vous ai rendu mon eſti-
la dois toute entiére à votre mérite.
s avouerai même que je ne ſuis rien
qu'inſenſible à vos politeſſes & à vos
iſances, également prévenantes &
ueuſes, parce que je vous crois vé-
nent métamorphoſé. Vous ne vous
z pas, Mademoiſelle, répartit-il, &
à eu l'honneur de vous le dire ; c'eſt
des périls où vous avez livré votre
ur ſauver votre innocence, qui a
ce changement que vous admirez
. Eh ! de grace, Monſieur, repris-je,
noi à oublier cette cruelle aventure.
propos d'aventure, il y en a une
e voudrois bien être inſtruite ; c'eſt
ui venoit de vous arriver, lorſque
le bonheur de vous rencontrer. Je

parle de ce combat singulier avec un de vos Amis : me feriez-vous la grace de me dire ce qui y a donné occasion ? Mais, dites-moi auparavant, cet Ami blessé, comment se porte-t-il ? A merveille, me répondit le Baron ; comme ses blessures n'étoient point dangereuses, peu de jours ont suffi pour rétablir ses forces : Mais je passe au récit que vous me demandez. Entre les meilleurs Amis du monde, voici quel a été le sujet de la brouillerie que j'ai eue avec Duteil, c'est le nom du Mousquetaire avec qui je me suis battu.

Il n'y a pas encore trois mois, que me promenant aux Thuilleries, j'aperçus une jeune Dame, dont la figure charmante fixa toute mon attention. Il sembloit que mes yeux ne pouvoient la quitter : autant de fois que je la regardois, je découvrois en elle de nouvelles graces. Un doux penchant enfin m'engageoit à suivre ses pas : je ne sçais si elle s'en aperçut ; mais après quelques tours d'allées, j'eus le plaisir de pouvoir la considérer plus à mon aise. La belle inconnue s'étant assise, je m'assis de mon côté sur un banc vis-à-vis d'elle. Pouvoit-elle me regarder sans lire dans mes yeux l'admiration que me causoit la vue de ses jeunes charmes ? Ses regards, qui quelquefois rencontrérent les miens, ne m'an-

noncérent pas une Beauté farouche ; j'y voyois quelque chose de plus que de la coquetterie ; il me sembloit que ses regards me disoient : Vous contenterez-vous de me trouver aimable ! Vous en tiendrez-vous-là ? Ne ferez-vous rien pour lier connoissance avec moi ? Ne serez-vous pas un peu entreprenant ? C'étoit bien mon dessein de profiter des conseils que ses yeux me donnoient ; mais il faloit en trouver l'occasion, & ce fut elle-même qui me la fournit : voici la petite ruse qu'elle imagina. Elle se leva ; & ayant tiré son mouchoir de sa poche : elle laissa tomber un papier écrit, dans l'intention sans doute que je le ramasserois, & que je le lui rendrois. En effet elle n'eut pas plutôt fait quelques pas, que je me levai pour ramasser le papier en question. C'étoit une lettre écrite en Vers, par laquelle cette Dame étoit invitée par son Amant à aller passer quelques jours à la campagne.

A ce mot de vers, mon goût pour la Poësie se déclara. Je demandai avec vivacité au Baron, s'il s'en souvenoit, & s'il vouloit bien me faire la grace de me les dire. Volontiers, reprit-il, car je suis assuré que vous aurez du plaisir à les entendre : les voici tels que les ai retenus.

Viens goûter, ma Liſette,
Dans ce charmant ſéjour
Les dons que nous aprête
Le tendre Dieu d'Amour:
Tu verras les allarmes
Reſpecter nos plaiſirs,
Et des biens pleins de charmes
Couronner nos déſirs.

Sous ces épais feuillages,
Les Oiſeaux de nos bois,
Dans leurs tendres ramages
Rediront mille fois:
Tircis ſeul & Liſette
Eprouvent le vrai prix
Des biens qu'Amour aprête
A deux Cœurs bien épris.

La belle & jeune Flore,
Pour embellir ces lieux,
Fera par tout éclore
Ses tréſors précieux:
Ris & jeux ſur nos traces
Voleront tour-à-tour.
Tu conduiras les graces,
Je conduirai l'Amour.

Beautés, dans ma retraite,
Venez pour vous former:
De ma tendre Liſette
Aprenez à charmer.
Déeſſe de Cythére,
(Ne t'en offenſe pas,)
Tu peux de ma Bergére
Emprunter des apas.

Sous l'amoureux Empire,
Bergers, qui soupirez,
Voulez-vous vous instruire ?
Vers Tircis accourez :
D'une tendresse extrême
Amour sçut l'enflammer ;
Et mieux que l'amour même
Mon Berger sçut aimer.

Ce ne fut, continua le Baron, qu'après avoir fait une lecture attentive de ces Vers, que je pus me déterminer à les rendre à la jeune Inconnue. Elle revenoit sur ses pas pour chercher le papier qu'elle avoit laissé tomber, lorsqu'elle me vit occupé à le lire. Je cherche un papier, Monsieur, me dit-elle en m'abordant ; ne seroit-ce pas par hazard celui qui est entre vos mains ? Votre curiosité, ajouta-t-elle, seroit-elle satisfaite ? Elle ne peut l'être davantage, Madame, lui répondis-je ; & si mes yeux me font connoître que les vers que je viens de lire, sont adressés à la plus aimable des Bergéres, elle peut s'aplaudir d'avoir captivé le cœur d'un Berger bien tendre. C'est, Monsieur, me répondit-elle, penser bien obligeamment de l'un & de l'autre. Mais vous parlez de cette Bergére comme si vous la connoissiez ? Croyez cependant qu'elle vous est aussi inconnue que le Berger. Je vous suis pourtant bien obligée, Monsieur continua-t-elle, de ce qu'il ne tient pas à

vous que je ne fois cette aimable Bergére. Oh ! vous la ferez, Madame, lui répartis-je, pour tous ceux qui auront l'honneur de vous voir. Eh ! comment donc, Monſieur, reprit-elle d'un ton badin, déjà des douceurs de votre part ! Ah ! vous me feriez craindre les ſuites d'une plus longue converſation : Allons, ma Chére, dit-elle à une eſpéce de Femme de chambre qui l'accompagnoit, retirons-nous. Quoi donc, Madame, ſerois-je cauſe d'une ſi prompte retraite ? Non, Monſieur, me dit-elle ; mais le tems de la promenade paſſe. Souffrez du moins, repris-je, que j'aye l'honneur de vous donner la main juſqu'à votre caroſſe ; (car nous n'avions plus alors que quelques pas à faire pour être à une des portes des Thuilleries.) Elle me répondit, que logeant au bout du Pont-Royal, elle ne ſe ſervoit point de ſon équipage pour venir à la promenade. J'inſiſtai pour avoir l'honneur de l'accompagner juſques chez elle, & ce fut d'un air gracieux que mon offre fut acceptée.

Vous pouvez bien vous imaginer, Mademoiſelle, me dit le Baron en continuant ſon recit, que ce trajet, quoique fort court, ne ſe fit pas cependant ſans quelques complimens bien tendres de ma part. Mais ce qui me ſurprit, c'eſt que tout fut

reçu de façon à ne pas me déſeſpérer. Ne ſeroit-ce point ici, me dis-je alors en moi-même, une de ces beautés intéreſſées, qui n'ont d'autre revenu que celui que leur rapporte une jolie figure? Vous allez voir ſi mes conjectures étoient fauſſes. Arrivés à la maiſon où la jeune Dame devoit entrer, je lui demande qu'il me ſoit permis de la venir voir : nouvelle faveur qui m'eſt accordée de la meilleure grace du monde, & dont je profitai avec empreſſement. Ce fut le lendemain que mon Inconnue reçut ma premiere viſite. Je trouvai chez elle une compagnie qui me parut fort bien choiſie. On me reçut avec quelque diſtinction. La Manneville (c'eſt le nom de cette Dame) me fit l'accueil du monde le plus obligeant. Elle trouva même le moyen de me ménager un entretien particulier de quelques momens : j'en tirai ſi bien parti, en donnant à mes cajoleries l'air de la paſſion la plus vive, que la Manneville, attendrie, m'invita à revenir le lendemain, en m'indiquant l'heure où je pouvois la trouver ſeule. Quel commencement plus flateur pour mon amour naiſſant! Que ne pouvois-je pas eſpérer de ce rendez-vous, qui ne m'avoit pas même coûté la peine de le demander! Je fus exact à m'y trouver : j'en devançai même les momens ; & je vis avec

plaisir que l'on étoit sensible à mon empressement. Me voilà donc à en conter sur nouveaux frais ; & il est bon de remarquer que mon cœur y alloit de bonne-foi, parce qu'il ne doutoit point que celle qu'il aimoit ne fût digne de sa tendresse. Il y avoit cependant plus d'une heure que je m'épuisois en sentimens, & je commençois à me déconcerter du ton badin dont la rusée Manneville me répondoit toujours, lorsque, changeant tout-à-coup de stile & de voix, elle me dit : Mais sçavez-vous, Monsieur, que vous commencez à me rendre rêveuse ? Si j'étois bien assurée qu'il y eût du sérieux dans ce que vous me dites, je vous promettrois d'y faire mes réflexions. Eh ! comment donc, ma belle Dame, lui repliquai-je, douteriez-vous de ma sincérité ? Je ne sçais guére, Monsieur, me répondit-elle, ce que j'en dois penser : mais je ne vous cacherai pas que je prendrois aisément mon parti, si je me croyois aussi certaine de la vôtre, que vous pouvez l'être de la mienne. Vous me voyez ici, ajouta-t-elle, pour obtenir la cassation de mon mariage : Je n'ai que de trop fortes raisons pour pouvoir me répondre de la réussite de mon procès ; mais je vois qu'en le gagnant, ma fortune va devenir bien médiocre ; car je serai obligée de me reti-

rer dans une petite Terre, où je traînerai mes jours dans une ennuyeuse obscurité. Ce n'est pas que depuis que je suis ici, il ne se soit déjà présenté bien des partis avantageux pour moi ; mais nul ne s'est encore trouvé de mon goût ; & je ne sçais, continua-t elle en me jettant un tendre regard, dont il me fut facile de comprendre la signification, pourquoi, depuis quelques jours, ces différens partis me déplairont toujours de plus en plus. Mais je me verrai bien-tôt forcée d'accepter les séduisantes propositions que l'on me fait ; car outre les dépenses nécessaires pour soutenir ici un équipage & un train convenables, que de frais immenses à faire pour la poursuite de mon procès ! Oh ! pour le coup, me dis-je en moi-même, me voilà au fait des petits sentimens de ma jeune Aventuriere ; il ne s'agit plus que d'entrer en marché. Peut-être alloit-il être conclu, si la Compagnie qui survint, n'eut terminé notre tête-à-tête. Voilà le commencement de cette intrigue ; & en voici les suites. Je fis malheureusement confidence à Duteil, mon Ami, de ma bonne fortune ; & il lui prit fantaisie de me la ravir, quoiqu'il m'eût promis de ne point aller sur mes brisées. Mais, devenu mon Rival, pouvois-je compter sur ses sermens ?

Je continuois cependant à voir ma jeune Maîtresse. Entraîné par la violence de ma passion, j'avois pris pour elle des intentions si favorables, que, dans la supposition de la cassation de son mariage, j'aurois peut-être fait la folie de l'épouser, si je ne m'étois aperçu qu'elle entretenoit commerce réglé avec mon Ami. J'en fis mes plaintes à l'un & à l'autre, mais tous deux me nièrent le fait avec tant d'assurance, que je faillis à être la dupe de ma crédulité. Les Mouches cependant que j'avois mises en campagne, vinrent me faire les mêmes raports, & ce fut sur leurs avis que j'eus un éclaircissement un peu vif avec Duteil, quoique jamais il ne voulut convenir d'avoir rendu aucune assiduité à la Manneville. Il eut beau me faire mille & mille sermens, je ne m'y fiai point. Je lui déclarai enfin, que mes idées étoient bien changées au sujet de cette jeune Dame; que ce n'étoit plus un amour d'amusement, mais un amour d'estime & de respect que j'avois pour elle; & qu'étant résolu d'unir mon sort au sien, si elle devenoit libre de ses premiers engagemens, je croyois mon honneur intéressé à ne pas souffrir qu'un autre la vît sur le pied de Maîtresse. Mon Ami feignit d'aplaudir à mon projet, & me dit, que n'ayant aucune prétention sur le cœur de cette Belle, il

n'opoſeroit jamais le moindre obſtacle à mes vœux ; qu'il conſentoit même que je me brouillaſſe irréconciliablement avec lui, ſi je découvrois qu'il lui rendît aucun ſoin. Nous verrons, lui dis-je en le quittant ; mais croi que tu es intéreſſé à ne pas me tromper.

Quinze jours ſe paſſérent, ſans que la Manneville me donnât aucun ſoupçon d'infidélité. Il eſt vrai que par mes aſſiduités auprès d'elle, je lui ôtois la liberté de me tromper : mais j'étois à la veille de découvrir que j'avois donné mon cœur à une traîtreſſe. J'étois allé la voir le matin, pour lui dire que je partirois le ſoir pour la campagne, où je ſerois deux jours. Sur cet avis elle écrivit à Duteil, pour l'inviter à profiter de mon abſence. Sa femme de chambre, que j'avois gagnée par mes libéralités, ne manqua pas, par un billet qui me fut rendu au ſortir de chez le Marquis, de m'inſtruire de la perfidie qu'on me préparoit. Je voulus en être temoin. Par le ſecours de cette même femme de chambre, je fus introduit la nuit dans la maiſon de ſa Maîtreſſe. Un petit réduit ſecret, joignant la chambre où elle devoit recevoir ſon Amant, fut l'endroit où j'attendis avec une extrême impatience l'heure du rendez-vous aſſigné à mon Rival. Mi-

nuit ſonnoit lorſqu'il entra. Que l'on juge de la fureur dont je fus tranſporté, lorſqu'après s'être donné mille marques d'une tendreſſe qui n'étoit rien moins qu'innocente, je les entendis plaiſanter ſur ma crédulité. Eh ! bien, mon Cher, diſoit ma perfide à Duteil, conviendrez-vous que le Baron eſt pour moi une véritable trouvaille ? Quelle jalouſie plus facile à tromper que la ſienne ! Il eſt vrai, reprit Duteil, que c'eſt un homme qui n'a pas ſon pareil pour être mené par le nez. Je ne raporterai pas mille autres propos auſſi outrageans qui furent tenus à mon occaſion. Pouſſé à bout pas un procédé ſi indigne & ſi peu mérité de ma part, tout hors de moi-même je ſortis enfin bruſquement de mon embuſcade. Ma préſence pétrifia mon Rival & ſa Maîtreſſe : je fus cependant encore aſſez le maître de mon reſſentiment, pour me contenter de faire à cette Femme tous les reproches qu'elle méritoit : mais pour Duteil, un ſigne que je lui fis, l'inſtruiſit de ce que j'avois à lui dire. Il s'arracha d'entre les bras de la Manneville, & me ſuivit avec précipitation. Nous ne voulûmes pas renvoyer au lendemain à vuider notre querelle. La premiere rue où nous nous trouvâmes, & où nous vous avons rencontrée, fut notre champ de bataille.

Le combat fut bientôt terminé. Duteil, par les coups furieux que je lui portai, fut mis hors d'état de défense. Ce fut alors qu'il m'avoua, que c'étoit plus par honneur, que par quelque véritable inclination qu'il eût pour la Manneville, qu'il avoit accepté mon défi; qu'il mépriſoit ſouverainement cette femme, qu'il me dit avoir été entretenue pendant quelque tems par le Duc de ***, qui, indigné de ſes fréquentes infidelités, l'avoit enfin abandonnée. C'eſt ainſi, Mademoiſelle, ajouta le Baron en finiſſant ſon recit, que les hommes, dont l'amour ne prend pas ſa ſource dans le reſpect & dans l'eſtime, ſont encore chaque jour les dupes d'une jolie figure.

Je remerciai le Baron de la complaiſance qu'il avoit eue de me faire le recit de cette Aventure, qui nous donna ſujet de faire bien des réflexions. Je remarquai avec plaiſir, que ce n'étoit plus en jeune homme, eſclave de ſes paſſions, qu'il penſoit. Il ſembloit n'être plus touché que des charmes de la ſageſſe; il s'en expliquoit avec éloge: & on voyoit bien que ce qu'il en diſoit, s'accordoit avec les ſentimens de ſon cœur; & c'eſt par-là qu'il avança plus rapidement le ſuccès de ſon amour. Il ne manqua pas de m'en entretenir; mais ce

fut dans des termes si respectueux & si tendres, que je ne pus m'offenser de ses déclarations. Il seroit inutile, Mademoiselle, me dit-il, de vouloir vous cacher plus long-tems, que mon bonheur dépend de vous rendre sensible à mes vœux : mais vous pouvez les rejetter, votre indifférence ne diminuera rien de ma constante ardeur; car croyez que mon amour, fondé sur la plus respectueuse estime, durera autant que ma vie. Je vous suis fort obligée, Monsieur, lui répondis-je, de ces sentimens qui me font honneur, mais que je ne mérite point. Car qui suis-je ? Puis-je, si vous l'oubliez, ne pas m'en ressouvenir continuellement ? Ne suis-je pas une pauvre Infortunée, que les généreux secours de vos Parens, & même les vôtres, ont soustraite à la derniére misére ? Eh ! Mademoiselle, me répondit avec vivacité le Baron en m'interrompant, cette misére vous rend-elle moins digne de respect ? Votre sagesse, votre vertu, ne sont-ce pas des trésors préférables à toutes les richesses de l'univers ? La noblesse de vos sentimens laisse-t-elle douter de celle de votre naissance ?

Nous en étions-là de notre entretien, lorsqu'on vint m'annoncer une visite à laquelle je n'avois aucun lieu de m'attendre. Aussi que l'on juge de quelle surprise je

dûs être saisie en l'aprenant ! Mais il y eut encore quelque chose de plus que la simple surprise. Je changeai de couleur ; mon air se détraqua ; le cœur me battit ; tout mon corps frisonna d'horreur ; en un mot, je fus tout hors de moi-même, & je ne me possedois plus. Le Marquis de Trivier ! m'écriai-je (car c'étoit lui dont on m'annonçoit la visite.) Comment le traître a-t-il l'audace de vouloir se présenter devant moi ? Non, je ne le verrai pas. C'est en présence de Madame la Comtesse, me dit le Domestique qui étoit venu m'avertir, que Monsieur le Marquis souhaite de vous entretenir ; & c'est elle qui vous prie de venir. Allons donc, repris-je, après m'être un peu remise du trouble qui m'agitoit, je ne désobéirai pas à ses ordres.

Fin de la sixieme Partie.

LA NOUVELLE MARIANNE,

OU LES *MÉMOIRES* DE LA BARONNE DE****.

SEPTIEME PARTIE.

LA confusion paroissoit peinte sur le visage du Marquis. J'étois entrée dans la chambre où il s'entretenoit avec ma Bienfaitrice, & il n'avoit encore osé lever ses regards sur moi. Mon arrivée le fit changer de couleur : il ouvroit la bouche, & n'avoit pas la force de parler : C'étoit enfin un homme dont la hardiesse ne pouvoit tenir contre les cruels remords & les humilians reproches que

ma vue lui causoit. C'est-là l'effet de la Vertu ; tôt ou tard elle déconcerte le vice, elle l'humilie, elle le confond.

Ce n'étoit pas à moi à entamer la conversation ; & elle ne l'eût pas été si-tôt, si la compâtissante Comtesse n'eût pris pitié de l'embarras du Marquis. Voici, ma fille, me dit-elle, un trioniphe auquel vous ne vous attendiez pas, & qui est cependant bien dû à votre sagesse. Elle a fait de Monsieur le Marquis un homme nouveau ; il vient de me déclarer la pureté de ses intentions : je ne sçais si vous les trouverez de votre goût : mais j'avoue qu'il ne pouvoit mieux s'y prendre pour vous faire oublier les justes sujets de plainte qui peuvent animer votre ressentiment contre lui.

Oui, Mademoiselle, interrompit le Marquis en se jettant à mes genoux, ce n'est plus un traître, un perfide, un scélérat digne de vos mépris & de toute votre haine, que vous voyez à vos pieds ; c'est un homme véritablement pénétré des sentimens du plus vif repentir, pour les outrages qu'il a médités contre votre gloire ; un homme qui, par l'effusion de tout son sang, voudroit vous faire perdre jusqu'au moindre souvenir de ses indignes attentats. Si ses crimes l'ont rendu un objet d'horreur à vos yeux, laissez-vous désarmer par les regrets & par les larmes que le souvenir de ces

mêmes crimes lui arrache. Je ſçais que rien ne peut m'excuſer ; auſſi m'avouerai-je le plus coupable de tous les hommes. Votre ſageſſe vous rendoit digne de mon eſtime ; je devois la reſpecter ; & ne pas chercher à la ſéduire. Auſſi je n'ai pu réfléchir ſur les périls où vous avez livré votre vie pour ſauver votre innocence, ſans me reprocher les mortelles frayeurs que j'ai cauſées à votre vertu. Mais pardonnez, Mademoiſelle, à la violence d'une paſſion qui ne me laiſſoit point à moi-même ; elle n'a pas changé d'objet ; mais c'eſt à préſent l'honneur & la probité, qui en réglent les mouvemens. J'ai eu l'honneur d'inſtuire Madame de mes deſſeins : Que je ſerois heureux s'ils pouvoient ne pas vous déplaire !

Oui, ma Fille, reprit la Comteſſe, je dois rendre cette juſtice à Monſieur ; ce qu'il vient de me propoſer, m'annonce le caractére d'un véritablement honnête homme. C'eſt ſous l'aparence du mariage qu'il a cherché à triompher de votre innocence ; & c'eſt une union réelle, ſincére & publique qui fait maintenant l'objet de tous ſes vœux : Voilà ce qui mérite vos réflexions. Vous aurez tout le tems pour les faire ; & ſi elles ſont favorables à Monſieur, je connois ſa famille, & je conſens bien volontiers de ſolliciter l'aveu de Meſſieurs ſes Parens, pour l'union qu'il vous propoſe.

C'eſt-là, il eſt vrai, repris-je alors, un choix glorieux dont je dois rendre graces à Monſieur, mais qui pourroit peut-être ne pas s'accorder avec le penchant de mon cœur. Ce n'eſt pas au reſte, Monſieur, ajoutai-je, que je doute de la ſincérité de vos ſentimens. Je veux croire que vous vous repentez véritablement du procédé indigne que j'ai à vous reprocher ; mais pour conſentir à l'union que vous me propoſez, il faudra de l'amour, & penſez-vous que je puiſſe en avoir pour un homme qui s'eſt attiré à trop juſte titre toute ma haine ? Je veux bien que votre changement, que je crois réel, m'engage à vous rendre mon eſtime, que je ceſſe de vous haïr ; mais je ne pourai jamais faire entendre raiſon à mon cœur : Jamais il ne pourra ſe réſoudre à vous aimer ? Et que ne ſouffrirois-je point, que ne ſouffririez-vous pas vous-même ſi je ne pouvois ſortir de l'indifférence pour un homme qui m'auroit donné toute ſa tendreſſe ? Eh bien, Mademoiſelle, me répondit le Marquis, cette indifférence ſeule me ſuffira ; elle ne ſera mêlée d'aucun reſſentiment, & c'eſt tout ce que j'eſpére de vos bontés ; vous ſouffrirez mon amour, vous vous y prêterez même en le ſouffrant, & je me croirai heureux de pouvoir vous en donner à chaque inſtant les plus tendres marques : peut-être viendra-

viendra-t-il un tems que vous y opoſerez moins d'inſenſibilité. Je vous le laiſſerois eſpérer, Monſieur, lui répondis-je, ſi je voulois vous tromper; mais excuſez la ſincérité de mes aveux : c'eſt mon cœur que je conſulte, & il me répond qu'il ne parlera jamais en votre faveur. Ah ! je ne le vois que trop, Mademoiſelle, reprit le Marquis en ſe jettant une ſeconde fois à mes genoux ; vous doutez encore de la pureté de mes vuës ; mes vifs & ſincéres regrets ne vous touchent point ; vous me laiſſez encore accablé de toute votre haine ; mon changement n'en peut faire aucun dans votre eſprit ; c'eſt toujours un ſcélérat & un perfide que vous croyez voir dans moi. Si vous ſçaviez cependant combien votre ſageſſe m'a rendu différent de moi-même ! Ah! que ne pouvez-vous lire dans le fond de mon cœur ! Encore une fois, Monſieur, repris-je, il ne me reſte aucun doute qui vous ſoit injurieux ; mais permettez que je me tienne à l'eſtime que je vous rends ; & ſi vous voulez ne pas me déſobliger, épargnez-moi la peine de vous mortifier par de nouveaux refus. Et ce ſont-là des refus, répartit-il, qui vont me rendre le plus malheureux de tous les hommes ; mais je ne l'ai que trop mérité. Ah ! Madame, de grace, ajouta-t-il en s'adreſſant à la Comteſſe, ſervez-vous du crédit que vous avez ſur l'eſprit de

Mademoiſelle, & ne me refuſez pas d'appuyer mes intérêts auprès d'elle. C'eſt, Monſieur, répondit la Comteſſe, une commiſſion dont je me chargerois, je crois, bien inutilement: vous connoiſſez les diſpoſitions de ma Fille, & je ne ſuis point d'avis de gêner ſon choix: je vous avoue, au reſte, que je ſuis très-charmée de voir que l'intérêt ni l'ambition ne peuvent rien ſur ſes réſolutions. Je trouve même dans cette fermeté une grandeur d'ame, qui doit rendre Mademoiſelle encore plus eſtimable à vos yeux. Contentez-vous donc de la grace qu'elle vous fait de ſacrifier le juſte reſſentiment qui l'animoit contre vous, & tâchez, Monſieur, de vaincre un amour qui ne peut ſe flater d'aucun ſuccès. Vaincre mon amour! reprit-il, ah! Madame, ordonnez-moi plutôt de renoncer à la vie! Mais il eut beau chercher à ébranler ma conſtance par de nouvelles ſoumiſſions & de nouvelles marques de repentir; c'étoit, comme je l'ai inſinué, la ſeule vuë de me ſouſtraire à la miſére qui m'avoit determinée à accepter ſa main, lorſque je croyois qu'il me l'offroit de bonne-foi. Aurois-je pu me réſoudre à la recevoir, dans un tems que je commençois à goûter les douceurs du ſort le plus heureux? Si, lors même que je ne le ſoupçonnois d'aucun crime, il n'avoit pu m'inſpirer de l'amour,

de quel œil pouvois-je le regarder après l'avoir connu capable des plus noires perfidies ? Quelle main odieuſe que celle qu'il m'offroit ! Quelle violence n'étois-je pas obligée de me faire pour lui déguiſer ma haine ſecréte ! Car plus mon innocence m'étoit chére, plus il devoit m'en coûter d'oublier les dangers qu'il lui avoit fait courir. Le Marquis partit enfin, au déſeſpoir, en apparence, de la réſiſtance que j'opoſois à ſes vœux, & en me diſant qu'il alloit traîner dans ſes Terres une vie languiſſante.

Mais mon cœur n'étoit pas fait pour demeurer long-tems dans l'indifférence. Il a déjà fait épreuve de ſa ſenſiblité, & il en fera bientôt une ſeconde. Et comment auroit-il pu ſe défendre contre une aſſiduité de ſoins & d'attentions également prévenans & reſpectueux ? C'étoit à chaque inſtant les ſentimens de l'ardeur la plus vive ; ſentimens fondés ſur l'eſtime la plus ſincére que l'on me témoignoit. C'étoit dans mon nouvel Amant, fait véritablement pour plaire, que je découvrois mille qualités charmantes : ajoutez, que tout ce qui m'environnoit me parloit de ſon amour. Gouvernante, Amie, paroiſſoient ſe faire une étude de ſervir ſes feux. Comment mon cœur auroit-il pu tenir contre tant d'aſſauts qui lui étoient livrés de toutes parts ? Mais

c'étoit la Dupré ſur-tout, qui, engagée par ſon intérêt, ſe montroit la plus zélée à apuyer auprès de moi ceux du Baron. Elle ne ſe contentoit pas d'en parler ſans ceſſe avec éloge, elle vouloit encore me faire avouer ma foibleſſe : & il eſt vrai qu'un air rêveur, qui ne m'étoit pas ordinaire, me trahiſſoit.

Ma foi, Mademoiſelle, me dit-elle un jour, vous avez beau vouloir faire la fine avec moi, je ſuis aſſurée que les choſes vont dans votre petit cœur le train que je penſe ; ce ſont ces petits yeux fripons que j'interroge : ah ! les jolies choſes qu'ils m'aprennent ! Que vous aprennent-ils donc, s'ils vous plaît, repris-je ? Sçavez-vous, Mademoiſelle, me répondit-elle, ce qu'une jeune fille a tant de plaiſir à ſentir, & ce qu'elle a tant de peine à avouer ? Voilà juſtement ce que je lis dans vos yeux : mais bon, voilà que vous les baiſſez en rougiſſant. Oh ! qu'ils ſe taiſent à préſent, à la bonne-heure, je n'ai plus rien à leur demander ; ils m'ont apris que vous aimez, & je vous avoue que je leur ſçais un gré infini de leur bonne-foi : & que pourriez-vous, auſſi ajouta-t'elle, faire de mieux ? Car où trouveriez-vous un Amant plus aimable que le Baron ? A ce nom, nouvelle rougeur dont ſe couvre mon viſage ; nouveau baiſſement d'yeux ; un ſoupir même qui m'échape.

Que d'aveux tout à la fois qui trahiſſent ma ſecréte flamme ! Eh ! mon Dieu ! ma Chére, repris-je, après m'être un peu remiſe de mon trouble, que vous êtes méchante ! Eh ! pourquoi auſſi, me répondit-elle, tant d'inutiles minauderies avec moi ? Ne ſçait-on peut-être pas bien que vous avez un petit cœur qui n'eſt pas plus de pierre que les autres ? Eh bien ! il lui a pris fantaiſie d'aimer ; voyez le grand mal qu'il y a à cela ! Eh pardi ! ſi nous donnons de l'amour, il eſt bien juſte que nous en prenions un petit brin à notre tour. Mais tenez, Mademoiſelle, voulez-vous que je vous donne un bon avis : Voici un amour dont vous pouvez tirer bon parti ; croyez-moi, ne le laiſſez pas évaporer en fumée ; c'eſt un Amant qui ſe préſente, qui eſt votre fait, on ne peut pas davantage : Eh bien ! ſongez à en faire promptement un Epoux : déjà Madame la Comteſſe ne dira pas que non, puiſque vous l'apellez votre Mere, & qu'elle vous apelle ſa Fille ; & pour Monſieur le Comte, Dieu ſçait s'il refuſera une Bru comme vous. Hélas ! ma Bonne, répondis-je, que l'eſpoir dont vous me flatez, s'accorderoit bien avec le penchant de mon cœur : Car je ne vous cacherai plus que le Baron m'eſt cher, & qu'il s'eſt rendu trop digne de mon eſtime, pour qu'à ces ſentimens il ne ſe mêle pas beau-

coup d'amour : mais, helas ! quel en ſera le ſuccès ? Oſerai-je eſpérer que jamais ſes Parens y conſentent ? J'allois continuer, lorſque le Baron s'offrit à mes regards ſurpris. Une tapiſſerie, derriére laquelle il s'étoit tenu caché, l'avoit dérobé à mes yeux, & il n'avoit pas perdu une ſeule de mes paroles. Tranſporté de l'aveu que je venois de faire, il vint ſe jetter à mes genoux, qu'il embraſſa tendrement : Me pardonnerez-vous, ma charmante Demoiſelle, me dit-il, cette petite ſupercherie qui vient de me rendre le plus heureux de tous les mortels ? Ne m'enviez pas, de grace, le raviſſant plaiſir dont mon ame s'enyvre. Ciel ! pouvois-je l'eſpérer ! Quels vœux me reſte-t-il à former ! Non, rien ne manque à mon bonheur ! Oui, Mademoiſelle, je ſuis aſſuré de l'aveu que mes Parens donneront à ma flamme ; l'eſtime qu'ils font de votre mérite me répond de leur conſentement : ſouffrez que je le ſollicite dès ce moment par mes priéres & par mes larmes, & ne vous opoſez pas à une démarche d'où dépend la félicité de mes jours.

C'étoit avec une ſi vive ardeur que le Baron me preſſoit de répondre ; ſon impatience étoit ſi grande d'entendre l'arrêt que j'allois prononcer, que je ne pus tenir contre l'attendriſſement qui me ſaiſit. Eh ! que voulez-vous, Mon-

ſieur, que je vous diſe encore, lui répliquai-je, après l'aveu qui m'eſt échapé, & que vous m'avez ſurpris ? Ne vous a-t-il pas ſuffiſamment inſtruit des diſpoſitions de mon cœur ? Voudriez-vous me couvrir d'une nouvelle confuſion en vous le répétant ? Eh ! pourquoi donc, Mademoiſelle, reprit mon Amant, rougiriez vous de la juſtice que vous rendez à la pureté de mes feux ? Vous le ſçavez, c'eſt votre ſageſſe & votre vertu, autant que vos charmes qui les ont allumés : pouvez-vous craindre qu'ils éclatent, ces feux auſſi purs que ceux du ſoleil qui nous éclaire ? Souffrez que je les montre aux yeux de mes Parens. Vertueux comme ils ſont, déſaprouveront-ils un choix inſpiré par la vertu même ? Je vois bien, Monſieur, lui répondis-je, que tout ce que je pourrois vous dire ne feroit ſur vous aucune impreſſion ; ainſi, faites comme vous l'entendrez, je vous en laiſſe le maître ; mais je prévois que vous trouverez plus d'obſtacles à ſurmonter que vous ne penſez. Car enfin, faites-moi la grace de m'entendre, vous êtes deſtiné à ſoutenir l'honneur d'une illuſtre famille ; par cette raiſon il vous faut une alliance diſtinguée, une alliance qui ajoute à la gloire de votre maiſon. Or, je vous le demande, trouveriez-vous ces avantages avec moi ? Peut-être n'en rougiriez-vous pas, ſi j'avois le bon-

heur de connoître mes Parens ; mais, hélas ! je n'ose plus me flater de l'espoir de les retrouver un jour, ils sont perdus pour moi à jamais. Je ne puis donc être regardée que comme une infortunée, qui ne tient à personne sur la terre : c'est cependant à cette malheureuse Orpheline, étrangére à tout le monde, à qui vous offrez de donner la main. Faites taire un moment votre amour, pour ne consulter que la raison ; pouvez-vous espérer que vos Parens donnent jamais les mains à une union si peu assortie ? Quelque estime qu'ils fassent de la vertu, n'ont-ils pas certains usages, certaines loix & bienséances du monde à suivre ? N'en doivent-ils pas craindre la redoutable censure ? & l'éviteroient-ils, s'ils consentoient à vos vues ? Leur indulgence ne seroit-elle pas taxée de folie ? Ce monde, qui veut que l'on se soumette aveuglément à ses maximes, uniquement fondées sur l'intérêt & sur l'ambition, leur pardonneroit-il, s'ils souffroient que vous vous avilissiez jusques à unir votre sort au mien ? Ce sont-là, Monsieur, des réflexions qui assurément vous ont échapé, mais qui n'échaperont pas à vos Parens. Eh ! non, non, Mademoiselle, me répondit le Baron, qui avoit eu beaucoup de peine à ne pas interrompre ce petit discours qui n'étoit guére de son goût ; ne croyez pas que

ces vains ſujets de frayeur ſoient capables de m'allarmer. Si, en général, il y a de la prudence a éviter la cenſure du monde, il y en a auſſi à la mépriſer en certaines occaſions ; & c'eſt-là une diſtinction que mes Parens ſçauront faire ; du moins ai-je tout lieu d'eſpérer que votre mérite les fera décider en votre faveur. Je vais dès ce pas, puiſque vous voulez bien me le permettre, ſonder leurs ſentimens.

Eh bien ! Mademoiſelle, me dit la Dupré, qui étoit demeurée préſente à notre entretien, je gage que vous voilà dans une épouvantable colére contre moi pour ces petits mots qui vous ſont échapés, & que Monſieur le Baron a entendus ; mais avouez que cette petite ruſe, qui m'a aſſez bien réuſſi, ne gâte rien à vos affaires, & que dans un quart d'heure je vous ai fait faire plus de chemin que vous n'en auriez fait peut-être dans un an, ſi je vous avois laiſſée aller ſeule : car il ſe paſſe des ſiécles avant qu'une jeune fille laiſſe lire tout ce qu'elle a dans l'ame ; & dans un moment j'ai trouvé le moyen de vous arracher une parole qui vous auroit coûté des années entiéres. Ce mot, j'aime, ah ! la jolie choſe à ſentir ! mais que de façons pour la dire ! N'en voit-on pas qui ſont quelquefois aſſez ſottes pour mourir avec leur ſecret ? Mais pour vous, Mademoiſelle, graces à

mes soins, vous ne vous trouverez pas dans ce cas. Et c'est précisément-là, Mademoiselle, repris-je d'un ton fâché, un tour que je ne vous pardonnerai de ma vie. Oh ! vraiment, me répliqua-t-elle, je vous le conseille encore de vous fâcher ; par mon moyen vous serez Baronne plutôt que vous ne l'auriez été sans moi ; n'est-ce pas-là un grand mal que je vous aurai fait ? Eh ! mon Dieu, laissez-là, je vous prie, repliquai-je, vos plaisanteries, qui me fatiguent ; & si vous voulez affoiblir le souvenir de la piéce que vous venez de me jouer, ne vous avisez jamais d'y retourner, puisqu'autrement le ressentiment que j'en ai contre vous, se changeroit en une rancune éternelle. Oh ! oh ! me répondit-elle, sur quel ton vous le prenez-là ; mais je ne veux plus rien vous dire, car vous voilà d'une humeur si étrange, que je ne vous reconnois plus. Eh ! fi, qu'il est vilain à une jeune Demoiselle bien née comme vous, de se fâcher ainsi contre les gens qui ne cherchent que votre bien ; mais je me le tiens pour dit, & je ne me mêlerai plus une autre fois de vos petites affaires : devenez tout ce qu'il vous plaira. Adieu. Aussi sont-ce-là des soins, repris-je, dont je vous tiens quitte bien volontiers. Mais laissez-moi, je vous prie, seule ; j'ai quelques momens à donner à des réflexions.

On peut aiſément deviner une partie de celles que je fis. J'avois feint d'être en colere contre la Dupré ; & je croyois devoir cela à ma gloire. Mais dans le fond, ſi j'étois fâchée du tour qu'elle m'avoit fait, en ſouffrant que le Baron ſe tint caché dans ma chambre, je me conſolois par la vue de l'avantage que j'en pourrois tirer : elle m'avoit donné occaſion d'ouvrir les ſentimens de mon cœur, que j'aurois peut-être cachés long-tems à celui qui les avoit fait naître. Il faloit cependant qu'il en fut inſtruit, avant que de pouvoir ſolliciter l'aveu de ſes Parens : mais cet aveu l'obtiendra-t-il ? Voilà ce que ma naiſſance ne me permettoit pas d'eſpérer. Ce n'eſt pas que je doutaſſe des bontés du Comte, & encore moins de celles de la Comteſſe ; mais je pouvois leur paroître digne de leur eſtime & de leur tendreſſe, ſans que pour cela ils vouluſſent m'accorder le rang que l'amour du Baron me deſtinoit. Non, non, ne nous flatons pas d'un eſpoir ſi glorieux, diſois-je en moi-même ; contentons-nous du ſort heureux dont nous jouiſſons. Mais devois-je permettre, ajoutai-je, que mon Amant s'ouvrît à ſes Parens ſur ſes deſſeins ? Quels reproches n'aurai-je pas à en eſſuyer, s'ils aprennent que j'ai oſé écouter ſes vœux ? Ne feront-ils pas en droit d'inſulter à mon crédule orgueil ? Mais ſi le Baron s'irrite

de leurs refus, s'il s'opiniâtre dans son choix; si, ne consultant que le tendre amour dont il me paroît épris, il refuse de se prêter aux vues d'agrandissement & d'élévation que sa famille a pour son établissement, ne voudra-t-on pas me rendre responsable de ses refus? Ne me fera-t-on pas un crime de sa désobéissance? Qui sçait, si pour me punir de ma vanité, on ne me laissera pas retomber dans la misere d'où j'ai été tirée? Ah! je n'en dois point douter, m'écriai-je; me voilà replongée dans mes premieres infortunes!

Mademoiselle de Mezin, qui entra alors dans ma chambre, me fit mettre fin à ses réflexions, qui commençoient à devenir affligeantes pour moi. Elles avoient donné à mon visage un air triste, qui inquiéta mon Amie. Eh! qu'est-ce donc, ma chére? comme vous voilà rêveuse! Me feriez vous la grace de m'en dire le sujet? Et là-dessus, sans me faire prier davantage, je lui fis une entiere confidence de mes réflexions & de mes sentimens. Et c'est-là, me dit-elle, après m'avoir entendue, le grand sujet de vos inquiétudes? En vérité, tout ce que vous venez de penser, fait voir que vous connoissez bien mal le caractere de mes Parens: car je veux, ce qui pourtant est très-incertain, qu'ils refusent de se prêter aux vœux du Baron; pouvez-vous les

soupçonner assez injustes pour qu'ils soient irrités contre vous de l'amour que vos charmes auront fait naître ? Seroit-ce donc un crime en vous d'être aimable & d'être aimée ? Mais cet amour que vous avez inspiré, avez-vous cherché à l'entretenir ? Que n'avez-vous pas fait au contraire pour l'éteindre ? Et si, à votre tour, vous êtes devenue sensible, de quel artifice n'a-t'il pas fallu se servir pour vous en arracher l'aveu ? Notre chére Mere (c'est de la Comtesse qu'elle parloit) pourra-t-elle apprendre toutes ces nouvelles preuves de votre sagesse, sans concevoir la plus haute estime pour celle qui en a été capable ? Car vous sçavez que c'est la sagesse qu'elle chérit & qu'elle révére. Ainsi croyez, mon aimable Amie, que la vôtre assure à mon Frere le succès de ses vœux. Oui, je n'en doute pas ; vous allez être heureuse, & vous devrez votre bonheur à votre vertu. Hélas ! ajouta en cet endroit Mademoiselle de Mezin, en poussant un soupir, que votre sort va être différent du mien ! Incomparable Sagesse, pourquoi n'ai-je pas toujours suivi tes saintes loix ! Ah ! si j'y avois été inviolablement attachée, je ne serois pas condamnée à présent à verser tant de larmes, ni à me sentir déchirer par les plus cruels remords ! Comment donc ! ma Chére, repris-je avec étonnement, vous seriez condamnée à verser

des pleurs ! Eh ! que me dites-vous là ? Ce que je voudrois, me répartit la triſte de Mezin, & ce que je devrois vous cacher à jamais, afin de me conſerver cette eſtime dont vous m'honorez, & que je ne mérite point. Je vous conjure donc, au nom de cette tendre amitié qui nous lie, ne vous attachez point à m'arracher des ſecrets que je voudrois ignorer moi-même, & que je ne pourrois vous déclarer ſans me couvrir de confuſion & de honte. Que devois-je penſer d'un diſcours ſi ſurprenant ? J'aurois bien ſouhaité que mon Amie eût contenté ma curioſité, irritée de tout ce qu'elle venoit de me dire ; mais je n'oſai lui demander cette ſatisfaction, que je prévoyois devoir lui coûter trop de pleurs. Que je voudrois bien, me dit-elle, décharger mon cœur dans le ſein d'une Amie telle que vous, à qui j'ai donné depuis long-tems toute ma confiance ! Mais il eſt des choſes que l'on voudroit pouvoir ſe cacher à ſoi-même ; & telles ſont préciſément celles qui ſeront pour moi le ſujet d'un éternel regret. Il n'y avoit donc pas aparence que je duſſe jamais ſçavoir les ſecrets de mon Amie : mais une terrible nouvelle qui acheva de l'accabler, la remplit de tant d'amertume, que dans les premiers tranſports, elle ne la laiſſa plus maîtreſſe de ſe taire. Reprenons, avant que de nous

engager dans ce détail, le fil de mon hiſtoire.

J'ai dit que le Baron, en me quittant, m'avoit fait connoître qu'il ne tarderoit pas de ſolliciter le conſentement de ſes Parens pour le ſuccès de ſes vœux. Il leur parla en effet, & leur fit de ſi preſſantes inſtances, que s'il n'obtint pas d'abord un aveu formel, du moins eut-il lieu de ſe conſoler par les eſpérances qu'on lui donna. La Comteſſe ſur-tout ne paroiſſoit nullement déſaprouver les deſſeins de ſon Fils; & c'eſt ce que je connus dans un entretien qu'elle eut avec moi à ce ſujet.

Elle m'avoit fait venir dans ſa chambre. Les ordres qu'elle donna, pour qu'on nous laiſſât ſeules, me firent conjecturer que c'étoit des choſes intéreſſantes dont elle avoit à m'entretenir; & je ne me trompai point. J'avoue que le ſerieux avec lequel elle commença à me parler, me déconcerta d'abord un peu: mais j'avois affaire à la meilleure Mere du monde, pouvoit-elle laiſſer durer long-tems mon embarras? Voyons quel fut le début de ſon diſcours.

Vous ne ſçavez pas peut-être, Mademoiſelle, me dit-elle d'un ton impoſant, pourquoi je vous ai fait apeller; c'eſt pour vous faire des reproches, & vous en méritez beaucoup. Bon, me dis-je en moi-même, plus pour moi de titre de Fille; je n'ai plus

de Mere ; me voilà redevenue Mademoiſelle, & peut-être bientôt je ne ſerai plus que Marianne. Mais de quels reproches vouloit-on me parler ? Je ne répondois pas, tant ce diſcours m'étonnoit : je voulois laiſſer continuer la Comteſſe, croyant que je n'avois rien de mieux à faire. Mais il me paroit, Mademoiſelle, ajouta-t'elle, voyant que je me taiſois en baiſſant les yeux, que voici un diſcours qui vous ſurprend : vous devriez cependant vous y attendre. Je ne ſçais point, Madame, lui répondis-je, quels reproches vous ayez à me faire ; mais je ſerois aſſurément très-mortifiée, ſi je croyois les avoir mérités. Eh ! vraiment, je vous conſeille encore, me répartit-elle, de vous croire innocente ; ce n'eſt point vous peut-être qui êtes cauſe de la colére où le Comte & moi ſommes contre le Baron ? Pourquoi, s'il vous plaît, écouter les vœux qu'il vous adreſſoit ? Pourquoi y paroître ſenſible ? Loin de l'engager à ſe défaire de ſon amour, n'avez-vous pas travaillé à l'augmenter, par l'aveu que vous lui avez fait du vôtre ? Hélas ! Madame, lui répondis-je en me jettant à ſes genoux, de grace ne me condamnez pas ſans m'entendre : cet aveu que vous me reprochez, on me l'a arraché par ſurpriſe. Ce n'eſt point à Monſieur le Baron que je l'ai fait : c'eſt à la Dupré. Je me croyois ſeule

avec elle. Intéreſſée par des raiſons que j'ignorois, elle me fit cent queſtions différentes, pour m'engager à lui ouvrir mon cœur ; je me défendis pendant quelque tems de lui faire la confidence qu'elle ſouhaitoit ; mais elle continua à me parler avec tant d'eloges du Baron, elle m'en faiſoit un portrait ſi charmant, que le rouge me montant au viſage, & un ſoupir qui m'échapa, trahirent mon ſecret. Ma bouche même avoua enfin, que j'admirois dans le Baron mille qualités charmantes, dignes de ma tendreſſe & de mon eſtime, & que j'étois touchée des ſentimens qu'il avoit pour moi, parce que je les croyois réglés par l'honneur & la probité. Mais lorſque je fis ces aveux, pouvois-je ſoupçonner que celui qui ſeul ne devoit pas les entendre, n'avoit perdu aucune de mes paroles ? Quelle fut ma ſurpriſe & ma confuſion, lorſque, ſortant de l'endroit où il s'étoit tenu caché, il vint s'offrir à mes yeux ! Que de ſoumiſſions ne me fit-il pas pour m'apaiſer ? Mais moi-même, de quelles raiſons ne me ſuis-je pas ſervi pour l'empêcher de profiter de l'innocent aveu qui m'étoit échapé ? Lui ai-je fait un myſtére de ma miſére ? N'en ai-je pas rapellé tous les traits les plus humilians ? Ne lui ai-je pas repréſenté, que ce ſeroit inutilement qu'il vous preſſeroit de vous prêter à ſes déſirs ; que

mon alliance ne pourroit que le couvrir de reproches & de confusion ; qu'elle le décréditeroit ; qu'elle l'aviliroit dans l'esprit du monde, dont la prudence veut que l'on suive les maximes & les loix, lorsqu'elles n'ont rien de contraire à la raison ? Je ne vous cacherai pas, Madame, ajoutai-je, que mon cœur souffroit des discours que je tenois au Baron ; mais c'étoit sa gloire & son intérêt que je consultois. Je me rapellois aussi ce titre de Fille, dont vous m'avez fait la grace de m'honorer ; toutes les marques de votre généreuse bonté se retraçoient à mon esprit : & pouvois-je ne pas voir que c'étoit désobliger le plus sensiblement du monde la meilleure & la plus tendre de toutes les Meres, & qu'elle auroit à me reprocher la plus monstrueuse ingratitude, si je ne m'efforçois pas par tous les moyens possibles de détourner un Fils qu'elle chérit tendrement, d'un dessein qui ne pouvoit que le rendre mépriſable aux yeux du monde ?

Il faut remarquer, que la posture humiliante dans laquelle j'étois, & le ton attendri avec lequel je prononçai ce petit discours, le rendoit encore plus touchant. Aussi fit-il impression sur le cœur de la tendre Comtesse, qui n'avoit feint de la colére contre moi, que pour mieux me sonder.

Ma chére Fille, me dit-elle en me relevant de la maniére du monde la plus affectueuſe, toutes les choſes que tu viens de me dire, je les ſçavois déjà; mon Fils & la Dupré m'ont tout apris; mais j'étois bien-aiſe de t'entendre toi-même raconter naïvement de quelle façon les choſes s'étoient paſſées. Tu vois comment je m'y ſuis priſe pour t'engager à ne me rien cacher. Tu croyois que c'étoient de grands reproches que j'avois à te faire, & ce ſont, au contraire, des louanges que j'ai à te donner. Non, tu n'as point ton pareil dans le monde: ta ſageſſe me charme toujours de plus en plus. Où trouverois-je une Fille plus digne que toi de ma tendreſſe? Où pouvois-je auſſi, Madame, repris-je, en attachant ma bouche ſur une de ſes mains que je baiſai mille fois, trouver une Mere qui, à force de bienfaits & de bontés, prît plaiſir, comme vous, à me rendre toute ma vie ingrate? Non, non, ma Fille, me répartit-elle en me continuant ſes careſſes, croyez que je ne fais rien pour vous que vous ne méritiez. Mais parlons un peu de vos affaires & de celles de mon Fils. J'avoue que le changement que je vois dans ſa conduite m'enchante; & c'eſt-là, ma chére Enfant, l'ouvrage de votre ſageſſe. Vous lui avez apris à eſtimer la vertu; il reſpecte la vôtre: & c'eſt parce qu'il cher-

che à vous plaire, qu'il s'eſt corrigé de bien des défauts dont je lui faiſois en vain chaque jour des reproches. Que je voudrois bien qu'il ne dépendît que de moi de le rendre heureux ! Mais je vois qu'il me ſera difficile à faire entrer le Comte dans mes vues. Ce n'eſt pas, ma Fille, ajouta ma bonne Mere, qu'il ne faſſe, comme moi, tout le cas que l'on peut de votre caractére & de votre vertu. Mais ces uſages, ces maximes du monde dont il eſt eſclave, ce ſont-là les ſeules difficultés qui l'arrêtent. Eh ! penſez-vous, Madame, lui répondis-je, que Monſieur le Comte, engagé par ſon état dans le monde, ait d'autres régles à ſuivre ? Ne s'accordent-elles pas avec la raiſon & l'honneur ? Je veux que, pour faire une union aſſortie, on ne doive pas exiger une parfaite égalité de naiſſance, de rang & de biens ; la raiſon & l'honneur ſouffrent-ils que l'on néglige entiérement ces avantages ? Ai-je aucuns de ceux-là ? Qui ſuis-je ? ai-je ſujet de me glorifier, ou dois-je rougir de ma naiſſance ? Une humiliante obſcurité me la cache. A qui tiens-je ſur la terre ? Puis-je nommer quelqu'un à qui j'apartienne ? Eh ! comment donc, ma chére Enfant, reprit vivement la Comteſſe, ne ſuis-je pas votre Mere ? Qu'il ne vous arrive plus, s'il vous plaît, une autre fois, d'oublier que vous

êtes ma Fille. Ce titre vous permet-il de dire que vous n'apartenez à perſonne ?

Je m'étois jettée aux pieds de ma généreuſe Mere, pour lui exprimer les ſentimens de ma vive reconnoiſſance, lorſque le Baron, qui entra, me ſuprit dans cette poſture. On venoit de lui dire, que la Comteſſe m'avoit fait apeller, & qu'elle avoit ordonné qu'on me laiſſât ſeule avec elle. Il ſe douta bien de quelles affaires elle avoit à m'entretenir, & il crut que ſa préſence pourroit n'y rien gâter. Il eſt vrai qu'il fit à ſa Mere des priéres ſi touchantes & ſi perſuaſives, qu'elle prit les réſolutions les plus favorables à nos vœux.

Eh ! pourquoi donc, s'il vous plaît, mon Fils, lui dit la Comteſſe, venir troubler l'entretien que j'ai avec ma Fille ? Ne vous a-t-on pas dit que je voulois lui parler en particulier ? Oui, ma Mere, répondit le Baron ; mais je n'ai pas cru que vous euſſiez à dire à Mademoiſelle, des choſes que vous vouluſſiez me cacher. Fort bien, reprit la Comteſſe, c'eſt adroitement me faire entendre, que les intérêts de ma Fille & les vôtres doivent être communs : mais les choſes n'en ſont pas encore-là, je penſe. Il y a bien des difficultés à lever ; elles pourroient ne pas venir de ma part ; mais vous ſçavez, mes chers Enfans (on parle au Baron & à moi) que le conſentement

d'une Mere ne ſuffit pas ; il y a un Pere dont les vues & les idées ſont bien différentes des miennes : comment faire pour obtenir ſon aveu ? C'eſt-là, ma chére Mere, répartit le Baron, un ſoin que j'eſpére que vous voudrez bien prendre ſur vous ; j'oſe me promettre cette grace de votre bonté : ces mêmes raiſons qui vous font aprouver mon choix, penſez-vous que vous ne puiſſiez pas les faire valoir auprès de mon Pere, ou qu'il refuſe de s'y rendre ? Comme vous, ne paroît-il pas enchanté du caractére & des vertus que l'on doit admirer dans Mademoiſelle ? Plein d'eſtime pour ſon mérite, n'avoue-t-il pas, qu'heureux ſera celui qui unira ſon ſort au ſien ? Lui ſerois-je donc aſſez indifférent, pour qu'il voulût ſacrifier mon bonheur & mon repos à la crainte d'encourir l'injuſte cenſure du monde ? Mais ce monde même, que pourra-t-il blâmer dans mon choix ? Mademoiſelle ſeroit-elle mépriſable à ſes yeux, parce qu'elle n'a pas l'avantage de connoître ſes Parens ? Que l'on faſſe ſeulement attention aux particularités de ſa naiſſance & de ſon éducation, & l'on ſera obligé d'en conclure, que ce ne peut être que d'un ſang illuſtre que Mademoiſelle tire ſon origine. Je ne parle point encore de cette nobleſſe de ſentimens, de cette grandeur d'ame, qui ne ſont guére le partage des perſon-

nes de baſſe naiſſance. On ne peut rien de mieux, mon Fils, reprit la Comteſſe, & je ſuis charmée de vous voir rendre à ma Fille la juſtice que vous lui devez. Car rien de tout ce que vous venez de dire, que je ne penſe comme vous ; & il ne tiendra pas à moi, que Monſieur le Comte, déjà un peu ébranlé par toutes les tentatives que j'ai faites pour le rendre favorable à vos vœux, ne ſe décide enfin comme le je ſouhaite. Je lui parlerai encore ; car je ne veux point que les choſes traînent en longueur. Je vous partage à tous deux également ma tendreſſe, parce que je vous en crois tous deux également dignes : & je ne crois pas pouvoir mieux vous la témoigner, qu'en travaillant à vous rendre heureux l'un & l'autre.

Je crus qu'il ne m'apartenoit pas de remercier ma tendre Mere de tant de marques d'une généreuſe bonté. Ma modeſtie ne permettoit pas à ma reconnoiſſance de ſe manifeſter. On me parloit du bonheur que me promettoit un établiſſement conforme aux penchans de mon cœur : que pouvois-je faire de mieux que de rougir & de baiſſer les yeux ? Cela ne pouvoit-il pas me tenir lieu de remercimens ? Mais ce fut le Baron qui ſe chargea d'exprimer ſa gratitude & la mienne. C'étoit un Amant tendre & paſſionné. On lui faiſoit eſpérer

qu'il alloit toucher au moment qui devoit le rendre heureux. A quels raviſſans tranſports de joye ne ſe livra-t-il pas ! Quelle ſérénité, quel air de contentement répandu ſur ſon viſage ! Quelle façon auſſi de témoigner ſa reconnoiſſance, plus vive, plus animée, & plus touchante, que celle dont il s'exprima.

Il s'étoit jetté à genoux devant la Comteſſe ; il avoit pris ſes mains, qu'il ne ceſſoit de baiſer affectueuſement ; il les arroſa même de quelques larmes : Ah ! ma Mere, ma tendre & chére Mere ! quel Fils plus heureux que moi ! Eſt-ce aſſez d'un cœur pour renfermer la reconnoiſſance dont me pénétrent vos bontés ? Chaque moment de ma vie ſera employé à m'en rapeller le ſouvenir.

Quel attendriſſement pour la Comteſſe & pour moi ! Nous ne pûmes nous empêcher l'une & l'autre de répandre des pleurs. Allons, mes Enfans, dit-elle à la fin, il ne s'agit plus que d'effectuer ce que j'ai promis. Aujourd'hui même j'aurai un entretien avec le Comte, & j'en eſpére un heureux ſuccès. Il aime ma Fille (c'étoit de moi qu'elle entendoit parler) il ne ceſſe de m'en parler avec éloge. Ces heureux préjugés ne nuiront pas à nos deſſeins. Heureuſement, mon Fils, ajouta-t-elle, votre Pere n'a point encore de vues fixes ſur vo-

tre

tre établiſſement ; il n'y a aucun engagement de pris, par conſéquent point de parole à dégager ; car vous n'ignorez pas qu'il eſt eſclave de la ſienne : voilà donc un obſtacle de moins à ſurmonter. Je ſçaurai bientôt s'il a de bonnes raiſons à oppoſer à celles que je lui propoſerai. Mais c'eſt ſurtout, ma Fille, me dit cette bonne Mere, votre ſageſſe, votre vertu, vos charmantes qualités, vos mœurs, vos ſentimens, que je veux faire valoir, & c'eſt par-là que j'eſpére de fixer les irréſolutions du Comte.

Hélas ! lorſque cette chere Mere nous donnoit, au Baron & à moi, ces tendres aſſurances de ſa bonté, pouviens-nous ſoupçonner le cruel malheur dont notre amour étoit menacé ? Etoit-il poſſible de deviner le funeſte accident qui alloit nous ôter toutes nos eſpérances ? Penſions-nous que le moment qui devoit aſſurer notre bonheur, ſeroit ſi reculé ? Que ne puis-je ſuprimer le triſte récit que j'ai à faire !

Il n'y avoit pas trois heures que j'avois quitté la Comteſſe. Je m'étois retirée dans mon apartement, où je trouvai la chere de Mezin, mon Amie, qui m'attendoit, impatiente de ſçavoir le réſultat de l'entretien que je venois d'avoir avec ſa Mere. Elle me demanda avec vivacité, ſi j'avois de bonnes nouvelles à lui aprendre. C'eſt bien-là en vérité une queſtion à me faire, lui ré-

pondis-je d'un ton satisfait ; je sors de chez une Mere qui est la bonté même ; & que peut-elle dire que les choses les plus obligeantes & les plus gracieuses du monde ? Et tout de suite je lui apris quelles étoient les intentions de la Comtesse, & les promesses qu'elle avoit faites au Baron de ne rien oublier pour hâter la réussite de ses desseins. Ces nouvelles que j'apris à mon Amie, me valurent de sa part les plus tendres & les plus vives caresses. Elle ne pouvoit se lasser de me féliciter sur l'heureux sort qui m'attendoit ; car je connois, me dit-elle, le caractére de mon Frere ; rien de plus droit & de plus sincére que son cœur ; point de caprices, point de bizarrerie d'humeur, point de méfiance, point de soupçon : toujours également affable & complaisant, vous le verrez se faire une étude constante de prévenir tous vos souhaits ; & ce qui doit vous répondre de la durée de ses sentimens, c'est que l'amour qu'il a pour vous, n'est point un amour de passion, c'est un amour fondé sur la plus parfaite estime. Je répondis comme je dus à des discours si obligeans ; c'est-à-dire que je rendis compliment pour compliment : mais je me souviens qu'il y en eut un qui coûta quelques soupirs à mon Amie. Elle me parloit d'estime ; & comme je ne sçavois pas son Histoire, je crus lui répondre obligeam-

ment, en lui disant, qu'elle étoit assurée de celle de toutes les personnes qui avoient l'honneur de la connoître. J'ajoutai innocemment, que remplie comme elle l'étoit des plus charmantes qualités, je ne doutois pas qu'elle n'eut déjà eu à sa suite une foule d'illustres adorateurs, dont elle n'avoit rejetté les vœux, que parce qu'elle étoit née avec un cœur moins sensible & moins tendre que le mien. Nous verrons bientôt, si un pareil compliment pouvoit être de son goût: Aussi ne me répondit-elle, comme je l'ai dit, que par quelques soupirs. Je la vis même rougir & baisser les yeux. Que pouvois-je penser de ces marques aparentes de douleur & de confusion? Je craignis d'augmenter son embarras en continuant le même discours; ainsi je fis adroitement tomber l'entretien sur différentes Aventures, qui nous amusérent agréablement pendant quelque tems. Je ne sçais quel recit je faisois à mon Amie, lorsque l'on vint lui donner une lettre; elle ne l'eut pas plutôt décachetée, qu'après en avoir lu les premiéres lignes, elle éleva les yeux au ciel, poussa les hauts cris, & vint se jetter toute éplorée entre mes bras: c'en est donc fait, s'écria-t-elle, cher Amant, je ne te verrai plus. Barbare mort, acheve d'assouvir sur moi ta cruelle fureur! Réunis-moi au cher objet de ma tendresse!

La vie va devenir pour moi un insuportable fardeau. Plus d'espérance pour moi de félicité, plus d'heureux jours à attendre : ce sont d'éternelles larmes que j'ai à répandre.

La triste de Mezin s'étoit laissé tomber dans un fauteuil : je m'empressois à essuyer ses larmes. Eh ! Qu'est-ce donc, ma chére Amie, lui dis-je ; quel sujet inopiné d'affliction vous fait verser des pleurs ? Ne me le cachez pas ; l'étroite amitié qui nous unit, me faire partager votre douleur : que j'en sache aussi la cause. Eh ! lisez, ma chere, me dit-elle en me présentant la lettre qu'elle venoit de recevoir ; jugez s'il est un sort plus affreux que le mien ! J'avois lu la moitié de cette lettre, lorsque je fus effrayée par les cris dont retentit toute la maison : Vîte, vîte au secours, Madame se meurt ! Descendez donc promptement, Mesdemoiselles (c'étoit la Dupré qui nous apelloit, mon Amie & moi) votre chére mere, Madame la Comtesse, rend le dernier soupir. O Dieux ! m'écriai-je en descendant promptement, m'enleveriez-vous cette tendre & adorable Mere ! Ah ! ma vie je vous l'offre pour racheter la sienne ! Quel spectacle, ô Ciel ! s'alloit offrir à mes tristes regards ! Ma chere Mere mourante ! Ses yeux étoient fermés à la lumiére. Je vis plusieurs person-

nes occupées à l'agiter, ſans qu'elle donnât aucun ſigne de vie ; une violente attaque d'apoplexie venoit de lui ôter l'uſage des ſens. Ce n'étoit que pleurs & que cris dans toute la maiſon ; il n'y avoit perſonne qui n'eût volontiers donné ſa vie pour ſauver celle de la Comteſſe. J'eſſayerois en vain d'exprimer l'excès de ma déſolation. Le Baron voulut me retenir ; je m'étois arrachée d'entre ſes bras ; je volai auprès de ma bonne Mere ; je ne voulus plus m'éloigner d'elle ; je me jettai à ſes pieds que je baignai de mes pleurs : elle étoit ſourde à ma voix, & je ne laiſſois pas que de lui adreſſer la parole, comme ſi elle eut pu entendre mes triſtes ſons. Ah ! ma chere Mere, m'écriois-je, vous ne mourrez pas ſeule, le même tombeau va nous réunir ; j'y deſcendrai avec vous : vous ſeule me teniez attachée à la vie, je meurs ſi vous ne vivez plus : non la mort même ne nous ſéparera pas, & mille autres plaintes que la violence de ma douleur m'arracha.

Les Chirurgiens cependant qui avoient été mandés, arrivérent. Il falloit une prompte ſaignée ; ils ſe dépêchérent de la faire ; & elle fut ſi heureuſe, que preſque dans le même moment qu'on ouvrit la veine à la Comteſſe, elle parut revenir à la vie. Ses yeux commencérent à diſtinguer les objets. Elle ouvrit la bouche ; mais il n'en

put sortir que des sons mal articulés. Une seconde saignée que l'on lui fit, fut suivie d'un succès encore plus heureux que la premiére. Elle lui rendit l'usage de tous ses sens. J'ai donc été bien mal, dit-elle d'une voix foible, parce qu'elle voyoit la tristesse peinte sur le visage de tous ceux qui étoient autour d'elle. Oui, Madame, lui répondit le Comte qui étoit à ses côtés; jamais péril plus grand que celui qui vient de nous faire craindre pour vos jours; & vous nous en voyez tous infiniment allarmés; mais je crois le danger passé: qu'en pensez-vous, Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux Chirurgiens? C'est mon avis, Monsieur, répondit un d'entre eux; mais il est nécessaire que nous ne quittions pas encore Madame, parce que peut-être y a-t-il une récidive à prévenir. Ils décidérent ensuite, que pour empêcher que la Malade ne parlât, il falloit ne laisser auprès-d'elle que les femmes destinées à la servir. Que ne m'en coûta-t-il pas pour me soumettre à cet ordre! La Comtesse, qui s'aperçut de la violence que je me faisois pour m'arracher d'auprès d'elle, me dit d'un ton attendri, en me serrant la main, allez, ma chere Fille, esperez que le Ciel me conservera pour assurer votre bonheur & celui du Baron. J'étois si pénétrée de douleur, que n'ayant pas la force de répondre, je me

contentai de baiſer la main de ma Mere, & me retirai.

Chaque moment alloit ajouter à ma frayeur. Cette ſeconde attaque d'apoplexie dont la Comteſſe paroiſſoit menacée, devoit me tenir dans de continuelles allarmes : j'étois par conſéquent bien éloignée de pouvoir prendre aucun repos. Je me propoſai donc de paſſer la nuit ſans me coucher. Je n'eus pas beſoin d'inviter mon Amie à me tenir compagnie ; ce fut elle-même qui me prévint : & naturellement elle devoit être moins diſpoſée encore que moi à goûter les douceurs d'un tranquile ſommeil. Car outre l'inquiétude qui lui étoit commune avec moi, pour les périls qui menaçoient des jours qui nous étoient également chers, dans quelle affreuſe triſteſſe ne ſe voyoit-elle pas plongée par la cruelle nouvelle qu'elle venoit d'aprendre ?

Nous eumes beau l'une & l'autre vouloir nous défendre de prendre quelque nourriture, le Comte & le Baron, qui étoient montés dans notre apartement, nous firent de ſi preſſantes inſtances, que pour ne pas leur déplaire, nous fumes obligées de ſouper avec eux. Malgré la ſombre mélancolie à laquelle j'étois livrée, & qui faiſoit que je ne m'occupois uniquement que de ma bonne Mere, je crus cependant déméler, dans les fréquens regards

que le Comte me jettoit, quelque chose de plus que de l'amitié ; il y entroit je ne çais quoi, que je n'aurois pu définir, mais qui me fit cependant craindre que le Comte n'eût de secretes raisons pour s'opposer aux vœux du Baron. Nous verrons si c'étoit-là une fausse conjecture.

Le Comte & le Baron ne nous eurent pas plutôt quitté, que nous priâmes la Dupré d'aller sçavoir comment se trouvoit la chére Malade. Elle vint quelques momens après nous raporter, que depuis une heure la Comtesse dormoit d'un tranquille sommeil, & que les remédes qu'on lui avoit donnés, avoient si bien opéré, que les Médecins assuroient qu'il n'y avoit plus de danger pour sa vie. A quels transports de joye ne me serois-je pas livrée, si je n'avois eu à essuyer les larmes de mon Amie ! Les plaintes qui lui étoient échapées dans les premiers mouvemens de sa douleur, lorsqu'elle eut lu la funeste lettre qu'on lui avoit écrite, m'avoient bien appris que c'étoit à la mort d'un Amant tendrement chéri qu'elle donnoit des pleurs : mais cet Amant, qui étoit-il ? Voilà ce que j'étois curieuse d'aprendre.

Dès que nous fumes seules, Mademoiselle de Mezin me redemanda la lettre qu'elle m'avoit donnée à lire, & que le trouble dont j'avois été agitée, m'avoit empê-

ché de lui rendre. Croyez-vous à préſent, me dit-elle, que je ſois née avec un cœur inſenſible aux traits de l'amour ? Jugez-en par l'exceſſive triſteſſe où vous me voyez plongée. Quel Amant, ô Ciel ! ou plutôt quel Epoux la mort vient-elle de m'enlever ! Oui, ma Chére, un Epoux, ajouta-t-elle : ce mot vous ſurprend ; mais dans quel étonnement ne vous jetterai-je pas, ſi je vous aprens comment je lui ai engagé ma foi : c'eſt une confidence que je vous dois pour la part que vous prenez à mon infortune. Mais de quelle confuſion le recit que j'ai à vous faire, ne va-t-il pas en même-tems me couvrir ! Que de foibleſſes j'aurai à raconter, qui peut-être ne me laiſſeront plus aucune part à votre eſtime ! Mais promettez-moi, ma Chére, un peu d'indulgence, ajouta mon Amie ; car vous ſerez obligée de convenir, que jamais perſonne n'en eut plus beſoin que moi. Je vais, pour vous mettre mieux au fait de mon Hiſtoire, reprendre les choſes d'un peu haut.

Vous ſçavez ma naiſſance, me dit-elle, vous voyez le rang diſtingué que tiennent mes Parens ; & c'eſt par-là que je veux que vous jugiez du ſoin que l'on prit de polir mon éducation. Ma Mere, qui m'idolâtroit, ſembloit avoir mis en moi ſeule toute ſa tendreſſe : elle croyoit remarquer en moi une phyſionomie heureuſe, qui la flatoi

des plus douces eſpérances : mais, hélas ! cette phyſionomie n'a pas tenu ce qu'elle promettoit. J'avois à peine atteint l'âge de ſept ans, que mon goût pour les Sciences ſe déclara ; & ce goût ne déplut pas à mes Parens, par ce qu'il pouvoit ſervir à amuſer agréablement mon exceſſive vivacité. Mes Freres avoient un Précepteur. J'étois quelquefois préſente aux leçons qu'il leur faiſoit, & je les écoutois avec une avidité ſurprenante dans un jeune enfant de mon âge. Mais à ce déſir extrême d'aprendre, je joignois une mémoire ſi prodigieuſe, que je ne perdois pas un ſeul mot des leçons que j'entendois. Je ne me contentois pas de celles que l'on faiſoit à mes Freres. Un Livre, qui enſeignoit les principes de la Langue Latine, m'étant tombé entre les mains, je m'en ſaiſis, & je le lus ſi ſouvent, & avec tant d'aplication, qu'au bout de quelque tems, je fus en état de le reciter par cœur. Un goût ſi marqué pour l'étude demandoit à être cultivé ; & mes Parens confiérent au Précepteur qui étoit dans la maiſon, le ſoin de mon inſtruction. Me voilà donc, conformément à mes déſirs, devenue Ecoliére. Heureuſement mon Maître, éloigné de tout pédantiſme, étoit un de ces génies vifs & pénétrans, qui portent la lumiére dans l'eſprit de ceux qu'ils inſtruiſent ; auſſi fis-je ſous lui des progrès ſi rapides, qu'ils

excitérent l'émulation de mes Freres. Ils ne pouvoient me pardonner l'avantage que j'avois ſur eux. C'étoit à tous momens d'humilians reproches que l'on leur faiſoit à mon occaſion, & dont ils tâchoient de ſe venger par mille petits tours malins qu'ils me jouoient. Leur émulation s'étant ainſi changée en jalouſie, celle-ci alloit dégénérer en haine ouverte, lorſque ma Mere, pour en prévenir les ſuites, ſe détermina à me mettre dans un Couvent. Mon goût pour les Livres me ſuivit dans le Cloître. J'avois un talent ſingulier pour la Poëſie. Cette étude devint pour moi l'objet d'une ſérieuſe aplication, & je m'y livrai toute entiere. Je ne ſçais ſi l'on me flatoit, mais l'on paroiſſoit admirer dans les petits Ouvrages qui ſortoient de ma plume, une fineſſe de ſentimens, une délicateſſe de penſées, une élégance de ſtile, un tour aiſé d'expreſſions, qui ſembloient m'être particuliers.

C'étoit-là, comme vous voyez, ma chere Amie, me dit Mademoiſelle de Mezin en interrompant ſon récit, des occupations bien innocentes. Je n'avois point encore connu juſqu'alors ſi j'avois un cœur ſenſible à l'amour. Je faiſois de l'étude toutes mes délices. Mais le moment aprochoit où j'allois faire épreuve de ma ſenſibilité : voici à quelle occaſion.

L'Abbesse du Couvent où j'étois, avoit un Neveu qui lui rendoit de fréquentes visites, & pour lequel elle avoit la plus tendre affection. C'étoit un jeune Abbé, qui pouvoit être regardé comme un vrai Petit-Maître d'Eglise. (Car qui ne sçait qu'il y en a dans tous les états, & dans celui-là plus que dans tous les autres.) De Lerban, c'est le nom de cet Abbé, avoit une de ces figures indifférentes, dans lesquelles, s'il n'y a rien qui charme & qui plait d'abord, il n'y a rien non-plus de rebutant ni de choquant; c'étoit enfin un de ces visages qui se montrent sans conséquence: mais il n'en étoit pas de même de son caractére & de son esprit. Mais qu'est-ce dans le fonds qu'une figure aimable? A quoi est-elle bonne? A amuser les yeux. C'est une belle image, qui ne mérite que quelques coups d'œil. Cependant toutes les personnes de notre sexe ne pensent pas de même: ce n'est d'ordinaire que par l'extérieur qu'on réussit à nous plaire. Nous ne nous attachons la plûpart qu'à une superficie qui frape agréablement la vue, tandis que nous négligeons de rechercher le solide. Pardon, ma Chére, ajouta mon Amie, de ma digression. Vous allez voir qu'il n'est pas moins dangereux de se laisser prendre par l'esprit que par les yeux.

J'en étois au caractere & à l'esprit du jeune de Lerban. Peu de génies plus vifs, plus

pénétrans & plus ornés que le ſien. Il prêtoit à tout ce qu'il diſoit des graces naïves, qui rendoient ſa converſation la plus charmante du monde. Rien de plus délicat que le ſel dont il aſſaiſonnoit tous ſes diſcours. C'étoient mille ſaillies vives & heureuſes que ſon eſprit lui fourniſſoit. Mais les qualités de ſon cœur le rendoient encore plus aimable. En effet, y eut-il jamais une ame plus généreuſe, plus noble & plus tendre que la ſienne ; plus remplie de ſentimens d'honneur & de probité, plus ennemie de tout détour & de tout artifice ? Quel fond de candeur & de ſincérité, qui, pour être pouſſée à l'excès, le rendoit ſouvent la victime de la perfidie de ceux à qui il donnoit trop légerement ſa confiance !

Ne ſoyez point ſurpriſe, ma chére Amie, me dit la triſte de Mezin en ſoupirant & en répandant quelques larmes, ſi je parois prendre plaiſir à vous retracer un ſi charmant portrait ; c'eſt celui d'un Epoux à qui j'avois donné toute ma tendreſſe, de cet Epoux dont je viens d'aprendre la funeſte deſtinée. Là-deſſus ce furent de nouveaux ruiſſeaux de pleurs que mon Amie répandit, & que j'eus ſoin d'eſſuyer le mieux qu'il me fut poſſible. Il falut attendre que ſa douleur, devenuë plus tranquile, lui permît de continuer ſon récit ; & alors elle pourſuivit ainſi.

J'ai dit que de Lerban rendoit de fréquentes visites à l'Abbesse, sa Tante. Je ne sçais si ce fut elle qui lui fit voir quelques-uns de mes Ouvrages de Poësie ; mais il ne put les lire sans un desir extrême de me connoître. Pour s'en ménager l'occasion, il composa lui-même une petite Piéce de Vers, fort jolie, qu'il m'adressa. Rien de plus délicat que les louanges qu'il m'y donnoit. J'hésitai d'abord si je devois lui faire une réponse, qu'il me demandoit avec instance. Je prévoyois que c'étoit une visite dont j'étois menacée ; mais les tendre Vers du jeune Abbé avoient déjà fait leur effet sur moi. Ce ne fut pas cependant une liaison de cœur, c'étoit un commerce d'esprit que je me proposois d'avoir avec de Lerban. Animée du desir de m'instruire, je ne voulois pas laisser échaper une occasion qui se présentoit de profiter des leçons d'un si habile Maître. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il sçavoit tout aussi bien se faire entendre au cœur qu'à l'esprit. Je lui écrivis donc une lettre pleine de remercimens pour les Vers charmans qu'il m'avoit envoyés ; & après m'être défenduë modestement des louanges qu'il donnoit à mes Ouvrages, je lui laissois entrevoir, que je serois ravie de profiter des secours d'un Maître qui voudroit prendre soin de cultiver les petites dispositions naturelles que je pouvois avoir pour la Poësie.

Je vous laiſſe à penſer, ma chére Amie, me dit Mademoiſelle de Mezin, s'il fut difficile à de Lerban de deviner mes intentions. C'étoit l'inviter poliment à venir me donner des leçons; auſſi y vint-il avec empreſſement. Ce fut l'Abbeſſe elle-même qui vint m'annoncer ſa viſite, & qui me pria de la recevoir. Je ſerai charmée, Mademoiſelle, me dit-elle, que mon Neveu ait l'honneur de vous connoître; car s'il paroît enchanté de vos Ouvrages, je ſuis aſſurée qu'il le ſera encore davantage des charmes qu'il trouvera dans votre converſation. Vous viendrez me donner des nouvelles ſi la ſienne vous aura plu, lorſque vous l'aurez entendu. Je ne doute point, Madame, répondis-je à l'Abbeſſe, que je ne puiſſe profiter infiniment des leçons que Monſieur l'Abbé aura la bonté de me donner; car je vous avoue que par les Vers de ſa façon que j'ai lus, j'ai pris une très-haute idée de ſon eſprit & de ſes talens; ainſi je vais l'entendre avec beaucoup d'attention: & tout de ſuite je deſcendis au parloir. J'y volai même; mon cœur m'y apelloit. Ce mot, ma chére Amie, ajouta la de Mezin, vous ſurprend. Mais ſans connoître celui dont j'allois recevoir la viſite que par ſes Vers, je ſentois que je ſerois charmée de pouvoir m'aſſurer du cœur d'un homme ſi capable d'inſpirer de la tendreſſe.

Vous l'avouerai-je enfin ! Prévenue en faveur de l'Abbé de Lerban, je réſolus de tâcher à lui plaire : ce déſir n'annonce-t-il pas déjà quelque commencement d'amour ?

J'étois donc à la grille, & j'avois tiré les rideaux qui me cachoient le jeune Abbé. J'ai déja parlé de ſa figure. J'ajouterai ſeulement, que je remarquai dans ſes yeux une vivacité, qui faiſoit connoître toute celle de ſon caractére & de ſon eſprit. J'ai dit que c'étoit un Petit-Maître d'Egliſe : ainſi ſupoſez-le mis avec toute la galanterie que peut comporter ſon état. Mais entendons-le parler.

Ne ſerez-vous point ſurpriſe, Mademoiſelle, me dit-il d'un air aiſé, de la liberté que je prens ! Car de quelle raiſon pourrois-je me ſervir pour l'excuſer ? J'ai lu vos ouvrages ; ils ont ravi mon admiration : j'oſe venir vous le témoigner. Je ne ſçais ſi vous vous contenterez de cette raiſon pour excuſer mon hardieſſe à vous dérober quelques momens, que vous auriez peut-être mieux aimée employer à des occupations plus agréables ? Vous me pardonnerez, Monſieur, lui répondis-je ; mon plus grand plaiſir étant de m'inſtruire, je ne pourai que gagner beaucoup dans la converſation d'un homme d'eſprit : & le vôtre.... Ah ! de grace, Mademoiſelle, me dit-il en m'in-

terrompant, ne parlons pas d'esprit ; ce n'est point par un endroit si peu avantageux que je prétendrai jamais me faire valoir ; car je crois que c'est en manquer, que de chercher à en faire paroître. Vos Vers cependant, Monsieur, repris-je, tous pleins des pensées les plus délicates & des tours les plus ingénieux, marquent, ou que vous n'êtes guéres convaincu de la solidité de cette maxime, ou qu'il vous est si naturel de montrer de l'esprit, que vous ne vous en apercevez que le dernier. Mais, Mademoiselle, reprit-il, si vous m'avez fait la grace de jetter un coup d'œil sur le petit Ouvrage que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, n'auriez-vous pas par hazard confondu le langage du cœur avec celui de l'esprit ? Car c'est-là une mépriſe facile à faire ; & je ne voudrois pas cependant, que l'on fît honneur à mon esprit des sentimens de mon cœur. Que l'on me fasse donc la grace de croire, que celui-ci m'a fourni les pensées, & que l'autre n'en a été que le simple interprête. Il faut remarquer, que tandis que de Lerban me parloit, ses yeux n'étoient point oisifs : ils parcouroient ma figure avec une avidité bien propre à contenter mon petit orgueil. Je ne sçais quel langage les miens lui tinrent ; mais je me souviens qu'ils se plaisoient beaucoup à rencontrer les siens : aussi brilloient-ils

d'un feu que j'attribuai à la vue de mes charmes. Et vous ſçavez, ma Chere, ajouta mon Amie, que ce ſont-là des découvertes trop flateuſes pour notre amour propre, pour qu'elles échapent à notre vanité.

Mais je reviens à mon entretien avec de Lerban. Vous voulez donc dire, Monſieur, lui répliquai-je, que c'eſt toujours le cœur qui parle dans vos écrits ? Oui, c'eſt cela même, Mademoiſelle, me répondit-il. Quoiqu'il en ſoit, Monſieur, repris-je, je ne puis vous cacher que le langage m'en paroît charmant ; il prête à vos Vers des graces inimitables. Mais, Monſieur l'Abbé, ajoutai-je, ne croyez pas que je vous tienne quitte pour ceux que vous m'avez envoyés. Je me flate que vous voudrez bien m'en dire d'autres de votre façon. Car je vous avoue que ce tour aiſé & naturel qui les caractériſe, me plaît infiniment. Rien cependant de plus facile à attraper, me répliqua-t-il : mais ce n'eſt point-là l'ouvrage de l'Art, c'eſt celui du ſentiment ; les expreſſions peuvent-elles manquer, quand il s'agit d'exprimer ceux dont le cœur eſt pénétré ? Mais j'oublie, ajouta-t-il en s'interrompant, que vous m'avez fait l'honneur de me demander des Vers ; je ſerai charmé que vous me diſiez votre ſentiment ſur ceux que je vais vous reciter. Vous ſçavez, Mademoiſelle, que l'on a quel-

quefois des Parens qui écoutent ſi peu la raiſon, qu'ils ne conſultent pas toujours nos goûts. Les miens eurent la malice de me rapeller en Province : j'eus beau murmurer de cet ordre, il falut partir. Mais heureuſement la fin de mon exil arriva lorſque j'y penſois le moins. De quelle joye ne fusje pas tranſporté ! Mes Vers vont vous l'aprendre.

Eloigné de l'aimable Climéne,
Tendre Amant, tu ſoupires toujours ;
Sans eſpoir de ſoulager ta peine,
tu voyois couler tes plus beaux jours.

Cher Tircis, ne verſe plus de larmes,
Ceſſe enfin de pouſſer des ſoupirs :
L'Amour veut que des biens pleins de charmes
Couronnent tes amoureux déſirs.

Oui, ce Dieu, touché de ta conſtance,
Te promet ſes plus rares faveurs ;
Il veut faire aux rigeurs de l'abſence
Succéder mille aimables douceurs.

Quoi ! mes yeux, vous reverrez encore
La Beauté qui captive mon cœur !
Jour heureux, que tu tardes d'éclore
Hâte-toi d'achever mon bonheur !

Jétois prêt à mourir de détreſſe ;
Je mourrai par l'excès du plaiſir :
Prix charmant de ma vive tendreſſe ;
Hâte-toi de me faire mourir.

Ah ! déjà je crois voir ma Bergére
Se jetter dans mes bras amoureux :
Pour un cœur ardent, tendre & ſincére,
Dieu d'amour, quel moment plus heureux !

Mais, ô Ciel ! qu'elle raviſſant délire !
Quel tranſport me dérobe à mes ſens !
C'en eſt trop : Ah ! je crois que j'expire
Par l'excès du plaiſir que je ſens !

Mais comment donc, Monſieur l'Abbé, lui dis-je après avoir entendu ces Vers, qu'il récita du ton du monde le plus paſſionné ; ſçavez-vous que je trouve dans cette petite Piece une doze de galanterie un peu forte ? Comment, s'il vous plaît, accorder cela avec votre collet ? Ah ! fort bien, reprit-il en riant, mon habit me défendra peut-être d'avoir un cœur ſenſible & tendre ! Ce ne ſera jamais-là mon ſentiment : & puis cet état, Mademoiſelle, ajouta-t'il, s'il s'accorde avec les vues intéreſſées de mes Parens, il ne s'accorde point du tout avec les miennes. Je m'en accommoderai pour un tems ; il me donne un revenu honnête, dont je puis profiter pendant quelques années ; mais que pour le conſerver ou l'augmenter, je veuille me lier par des engagemens irrévocables, c'eſt une folie que je ne ferai aſſurément point. Je compris par ce petit diſcours, que le rabat de l'Abbé, qui véritablement n'étoit point engagé dans les

Ordres, couroit grand risque d'être troqué contre un plumet; du moins me laissa-t-il entrevoir que c'étoit-là son dessein; & je ne sçais si je ne lui en sçus pas bon gré. Quel intérêt cependant pouvois-je y prendre? Mon cœur, hélas! agissoit déjà par des mouvemens que je ne pouvois démêler.

J'ai dit que j'étois bien plus sensible aux charmes de l'esprit qu'à ceux de la figure. Comment de Lerban auroit-il pu ne pas me plaire? Que l'on en juge par le portrait que j'ai fait de son esprit & de son cœur. Il continua à m'amuser par son enjouement, & me fit le recit de cent petites Aventures, plus divertissantes les unes que les autres. Je pris tant de goût à l'entendre, que j'envisageois avec une peine extrême le moment où j'allois être privée de ce plaisir. Je n'attendis pas qu'il me demandât la permission de me faire une seconde visite. Je lui en fournis l'occasion, par la priere que je lui fis de me procurer certains Livres nouveaux que j'étois curieuse de lire, & sur lesquels je voulois sçavoir son sentiment. Il me fit de ces Ouvrages une critique si fine, si ingénieuse & si bien raisonnée, que sans les avoir lus, je commençai à en avoir des idées assez justes. Mais, ma chere Amie, ajouta la de Mezin, je m'aperçois que ce recit n'a rien qui puisse vous amuser. Vous avez cru aprendre de sur-

prenantes Aventures, & jusqu'ici il n'y a eu encore rien que des choses assez ordinaires ; mais je ne suis pas encore à la fin de mon histoire, & la suite répondra assez à votre attente.

Je vais, pour vous épargner bien des momens d'ennui, omettre quantité de circonstances peu intéressantes. Vous sçavez assez comment un jeune Amant, également tendre & respectueux, s'y prend pour déclarer son amour. Ah ! que les déclarations que de Lerban me fit dans les fréquentes visites que j'en reçus, avoient quelque chose de bien vif & de bien passionné ! C'étoit l'amour lui même qui sembloit s'exprimer par sa bouche ; mon cœur auroit-il pu y être insensible ? Quelle violence, ô Dieux ! n'eus-je pas à me faire, pour déguiser pendant un temps ma foiblesse ? Mais mon Amant pouvoit-il long-temps méconnoître les impressions qu'il avoit faites sur mon cœur ? Mes regards, mes soupirs, mon embarras, le rouge qui me montoit au visage, lorsqu'il m'entretenoit de ses tendres feux ; tout ne servoit-il pas à trahir mes secrets ? Mais quel succès pouvois-je espérer de mon amour ? Il est vrai que de Lerban étoit d'une famille, dont l'ancienne Noblesse ne cédoit rien à l'éclat de la mienne : mais riche par ses revenus d'Eglise, pouvoit-il espérer que ses Parens intéressés voulussent consentir

qu'il quittât son état pour en embrasser un autre contraire à leurs vues ambitieuses ? C'étoit-là le triste sujet de nos inquiétudes. Je ne le vois que trop, me disoit de Lerban ; je suis malheureusement condamné à être l'infortunée victime de la cupidité & de l'ambition de mes Parens : mes prières & mes larmes ne pourront les fléchir. Quoique rien ne me lie à l'état qu'ils m'ont forcé d'embrasser, si je le quitte malgré eux, me voilà accablé de toute leur haine. Quelle terrible persécution n'aurai-je pas à essuyer ! N'importe, ajouta-t-il ; dûssai-je m'exposer à toute la fureur de leur courroux, ils seront instruits de mes desseins : leurs ordres me rappellent auprès d'eux. Je vais précipiter les momens de mon départ, pour hâter ceux de mon retour.

J'ai oublié de dire, qu'il y avoit quelques jours qu'il m'avoit montré la lettre que ses Parens lui avoient écrite, dans laquelle ils lui ordonnoient d'aller passer quelques mois en Province ; ainsi je m'étois préparée aux tristes adieux que nous allions nous faire. Et de combien de larmes ne furent-ils pas arrosés ! Après nous être fait mille sermens d'une inviolable constance, nous nous promîmes de nous consoler des cruels maux de l'absence, par les fréquentes lettres que nous nous écririons.

Vous voyez, ma chere, me dit mon

Amie, comment, pour achever le recit de mes Aventures, j'ai passé légérement sur les commencemens & les progrès peu intéressans de mon amour. Vous vous imaginez assez, avec quelle impatience, devenue Amante tendre & passionnée, j'attendis le retour du cher de Lerban. Je ne doutois pas qu'il ne fît à ses Parens les plus pressantes instances, pour les engager à consentir à ses vœux; mais je n'osois me flater qu'il réussît à les fléchir. Sa naissance, son esprit, ses talens, lui donnoient droit de prétendre à la fortune la plus brillante, s'il vouloit persévérer dans l'état où l'ambition de ses Parens l'avoit engagé; quelle amorce pour leur cupidité! Aussi eus-je le chagrin d'aprendre, qu'ils avoient menacé mon Amant de tout leur courroux, s'il ne quittoit le dessein dont il leur avoit parlé. Ce fut une nécessité pour lui d'user de dissimulation. Il feignit donc de se prêter à leurs désirs; & pour avoir occasion d'avancer son retour à Paris, il leur dit qu'il n'avoit point de tems à perdre, s'il vouloit réparer celui qu'il avoit dérobé à ses études. Une lettre qu'il m'écrivit, & dans laquelle il avoit inséré quelques Vers, m'aprit que j'aurois bientôt le doux plaisir de le revoir. Eh! s'il vous plaît, dis-je à mon Amie, en l'interrompant, voilà des Vers qui me reviennent; ne me refusez pas, je vous prie, le plaisir

de

de me les dire. Volontiers, me répondit-elle ; je ferai même quelque chose de plus, je vous dirai aussi la réponse que j'y ai faite : vous jugerez des uns & des autres. Voici ceux de mon Amant.

Mon ame trop inquiéte
Souffroit de quitter ces lieux :
Et comment, tendre Brunette,
M'éloigner de vos beaux yeux ?
Non, non, épris des plus beaux feux
Pour ma Lisette,
Toujours vous fixerez mes vœux,
Tendre Brunette.

RÉPONSE.

Ton retour, Berger aimable,
Garant de ta tendre ardeur,
Veut que d'un amour semblable
Pour toi j'enflamme mon cœur.
Tircis si tu fais ton bonheur
D'un feu durable,
Pour toûjours accepte mon cœur,
Berger aimable.

Ces Vers, reprit mon Amie, peuvent vous faire juger que nos deux cœurs étoient enflammés d'une passion bien vive & bien tendre. Mais vous allez bientôt aprendre le funeste dessein qu'elle inspira à mon Amant. Je poursuis mon recit. Je fus agréablement trompée dans mon attente. De Lerban de-

vança de deux jours celui qui étoit marqué pour ſon retour. Le plaiſir de nous revoir, ne fut reculé que de quelques momens, qu'il donna à une viſite de bienſéance, qu'il étoit obligé de rendre à Madame l'Abbeſſe, ſa Parente.

Me voilà enfin au parloir avec mon jeune Amant. Sçait-on par où commencer, lorſqu'on a tant de choſes à ſe dire? Regards, ſoupirs, tendres ſerremens de main, furent pendant quelques momens les muets interpretes de nos ſentimens. Mais m'attendois-je à voir couler un ruiſſeau de larmes? Les yeux de de Lerban en étoient baignés. Je ne ſçavois que conjecturer de l'extrême triſteſſe qui ſembloit l'accabler; je lui en demandois le ſujet, & il ne me répondoit que par ſes ſanglots. Vous me déſeſpérez, mon Cher, lui dis-je; hâtez-vous de me tirer de l'affreuſe inquiétude où votre ſilence me jette: me cacherez-vous la cauſe des pleurs que vous verſez? Seriez vous inſenſible au plaiſir de me revoir? Ce plaiſir ne peut-il calmer votre douleur? Ne ſeroit-elle ſuſceptible d'aucun ſoulagement? Eh! ne le ſçavez-vous pas, Mademoiſelle, me répondit-il? Ne vous ai-je pas inſtruit de la barbarie de mes Parens? Car quel autre nom puis-je donner à la violence qu'ils font à mon cœur? Les cruels me condamnent à perſévérer dans un état qui ne fut jamais

de mon goût, mais qui me cauſe à préſent mon déſeſpoir, parce qu'il opoſe des obſtacles inſurmontables à mes déſirs. Eh bien! mon cher Abbé, lui répondis-je, ſervez-vous de la force de votre eſprit, armez-vous de conſtance; pliez un tems ſous la dure autorité de ces Parens inflexibles; & eſpérez qu'un jour vous triompherez de leur réſiſtance. Vain eſpoir! me répondit-il, dont je ne me flaterai jamais, car je connois trop leur opiniâtre dureté: rien ne pourra ébranler leurs injuſtes réſolutions. Ils m'ont deſtiné à être la victime de leur ambition; j'y ſerai ſacrifié, à moins que je n'aye recours au ſeul moyen qui me reſte, pour me ſouſtraire à leur tyrannique puiſſance. Et quel eſt ce moyen, Monſieur, lui dis-je, m'en feriez vous un myſtére? Ciel! que je ſerois heureux, s'écria-t'il, ſi je pouvois eſpérer que vous vouluſſiez vous prêter au deſſein que l'amour m'inſpire! Mais ce deſſein, Monſieur, repris-je avec vivacité, de grace, quel eſt-il? S'il eſt capable d'aſſurer votre bonheur, & s'il n'a rien de contraire à mon devoir, il ne dépendra pas de moi que vous ne ſoyez heureux. Vous ſçavez l'inviolable conſtance que je vous ai jurée: non, vous ne me reprocherez jamais d'avoir manqué à la fidélité de mes ſermens. Faut-il vous les répéter?

J'avois, hélas ! laiſſé parler mon cœur : il en avoit trop dit. Les paroles qui m'étoient échapées, firent eſpérer à mon Amant, que peut-être je ne refuſerois pas d'entrer dans les vuës qu'il avoit à me propoſer.

Eh bien ! Mademoiſelle, me répondit-il, ſi ce ſont-là vos vrais ſentimens, croyez que cette réſiſtance eſt un obſtacle aiſé à ſurmonter. Vous ne doutez point, ajouta-t-il, de ma ſincérité : ne pouvons-nous par la fuite ..... Arrêtez, Monſieur, lui répondis-je en l'interrompant, ſi c'eſt-là le deſſein que votre amour vous inſpire ; je ne penſois pas aſſurément que je vous euſſe donné lieu de me rien propoſer qui pût bleſſer le moins du monde ce que je me dois à moi-même : peut-être, ajoutai-je, aprendrez-vous à me mieux connoître, & à ne pas oublier le reſpect que vous me devez. Mais, hélas ! aurois-je dû oublier après cela ce que je devois à ma ſageſſe & à ma gloire ? Pouvois-je ne pas réfléchir ſur l'opropre éternel dont je me couvrirois, ſi je devenois ſourde à la voix de mon devoir ?

Vous m'avez vuë, ma Chére, me dit mon Amie, autant effrayée que choquée par les propoſitions que me fit mon Amant, & vous allez me voir céder lâchement à ſes ſéduiſantes & importunes ſollicitations. Allarmée du déſeſpoir où le plongeoient mes refus, après deux mois d'une inutile ré-

ſiſtance j'eus la funeſte condeſcendance de me rendre à ſes déſirs. Cruel amour ! quel étrange renverſement que celui que tu fais dans les eſprits & dans les cœurs !

Me voilà donc déterminée à quitter des Parens dont je ſuis tendrement chérie, à m'arracher du ſein de ma patrie, à ſuporter les fatigues, & à braver les périls d'un long & pénible voyage ; à renoncer aux douceurs & aux commodités d'une vie douce & agéable, pour me livrer à un ſort incertain, dont toutes les horreurs ne ſe développoient pas à mon eſprit aveuglé ; & rien de tout cela qui m'effraye. Je commençai même à ne plus tant m'inquiéter des difficultés que nous aurions à ſurmonter dans l'exécution de notre projet. Mais ce furent des difficultés que mon Amant trouva le moyen de lever aiſément. Il n'eut pas plutôt obtenu mon conſentement, qu'il s'aſſura du ſecours d'un de ſes Amis qui demeuroit dans une campagne, éloignée de deux lieues de Paris. C'étoit dans la Chapelle de ſon Château que nous devions recevoir la Bénédiction nuptiale ; car c'étoit-là une condition que j'avois exigée de mon Amant. Je ne voulois point ſortir de France, que je ne fuſſe unie à lui par des liens indiſſolubles. Il avoit donc eu ſoin de gagner, par quelque libéralité, un Prêtre avide, qui promit de ſe trouver le jour qu'on lui

assigna à la campagne dont j'ai parlé. Mais comment m'échaper de mon Couvent ? Il falloit m'arranger avec de Lerban sur les mesures que nous prendrions. Rien ne lui parut plus aisé. Il ne s'agit point d'un coup d'éclat, me dit-il ; il faut même l'éviter ; & je crois que sans péril & sans bruit je viendrai à bout de mon entrepriſe : c'eſt, s'il vous plaît, ma bonne Tante qui y prêtera les mains. Eh ! comment donc cela, je vous prie, lui répondis-je ? Demain, me répartit-il, on viendra vous prendre ici dans un caroſſe de remiſe. Une femme de ma connoiſſance, qui demeure à l'extrêmité du Fauxbourg Saint Honoré, & où vous irez deſcendre, ſera chargée de cette commiſſion. Vous doutez, Mademoiſelle, ajouta-t'il, ſi on voudra vous remettre entre les mains de cette femme ; & c'eſt-là une difficulté qu'il me ſera facile de lever. Ce ſera à neuf heures du matin qu'elle viendra vous prendre de la part de Madame la Comteſſe, ſous prétexte qu'elle veut vous emmener pour quelques jours à la campagne. Peut-être penſez-vous qu'il faudroit pour cela un billet de Madame votre Mere ? Eh non ! Mademoiſelle, il ne ſera pas néceſſaire. Ma Parente a trop de confiance en moi pour ne pas ſe fier à ma parole. Lorſque le caroſſe entrera dans la cour, je ſerai ici au Parloir avec elle. Je mettrai la tête à la fenêtre, & di-

rai que c'eſt l'équipage de Madame la Comteſſe, où j'aurai vu une de ſes femmes de chambre. La femme cependant que je vous aurai envoyée, fera ſa commiſſion ; on viendra en faire le raport à l'Abbeſſe, qui prévenue par ce que je lui aurai dit, ne demandera point d'autres aſſurances pour accorder la permiſſion qu'on demandera pour vous : mais ſouvenez-vous, s'il vous plaît, que ce ſont quelques jours que vous devez aller paſſer à la campagne. J'ai imaginé ce prétexte, parce que ſans donner lieu à aucun ſoupçon, vous aurez par-là occaſion de faire un paquet des nipes qui peuvent vous être les plus néceſſaires dans la route ; & pour ôter à ma Parente tout inquiétude ſur mon abſence, j'aurai ſoin de lui dire, qu'invité depuis long-tems par un de mes Amis, je vais paſſer quelques ſemaines dans une de ſes Terres, pour m'y délaſſer de mes études. Dites-moi à préſent, Mademoiſelle, votre ſentiment : Que penſez-vous de ces meſures ? Peuvent-elles être mieux concertées ? Non, Monſieur, lui répondis-je, & je ne vois pas qu'elles nous expoſent à aucun péril. Mais, ajoutai-je, vous m'avez dit que j'irai deſcendre chez une femme que je ne connois point : à quelle crainte ne me livrerois-je pas, ſi vous tardiez à venir me raſſurer par votre préſence ? Eh ! fiez-vous-en, ma charmante Demoiſelle, me dit mon

Amant, au tendre empreſſement de mon amour, qui me fera compter avec une impatience extrême les momens que je paſſerai ſans vous. J'ai heureuſement mis ordre, ajouta-t-il, à toutes mes affaires. J'ai trouvé dans la bourſe de mes Amis tous les ſecours que je pouvois ſouhaiter : ce n'eſt pas qu'aucun ſoit inſtruit de mes deſſeins ; car plus d'une raiſon m'engage à leur en faire un myſtére. Ainſi, je n'aurai pas plutôt quitté ma Parente, qu'une demie heure ſuffira pour me rendre auprès de vous. Et voyez, je vous prie continua-t-il, ſi j'ai négligé aucunes des précautions néceſſaires pour ne perdre aucun moment. J'ai ordonné à mon Valet de chambre de nous tenir une chaiſe de poſte prête dans l'endroit où vous irez deſcendre.

Des arrangemens ſi bien pris, ne pouvoient manquer de réuſſir ; & malheureuſement ils ne réuſſirent que trop bien. Tout fut exécuté ainſi que mon Amant l'avoit projetté. Un caroſſe vint me prendre le lendemain ; j'y monte ; & après avoir traverſé je ne ſçais combien de rues détournées, j'arrive enfin dans l'endroit où je devois attendre le jeune de Lerban. Il ne me fit pas languir. Je ne faiſois que deſcendre de caroſſe, lorſque je le vis arriver. Ses ordres, comme je l'ai dit, étoient donnés. Une chaiſe de poſte étoit à la porte de la

femme qu'il m'avoit envoyée. Nous y montâmes ; & dans moins d'une heure nous fûmes rendus dans le Château de son Ami. Je fus d'abord conduite à la Chapelle. Le Prêtre, qui nous attendoit, y célébra la Messe, & fit ensuite les cérémonies de notre mariage.

Peut-être vous plaignez-vous, ma Chere, ajouta mon Amie, de ce que je ne donne pas au récit de mes Aventures toute l'étendue qu'il demanderoit : Mais il m'en reste tant à vous raconter, que pour ne point fatiguer votre patience, je serai obligée de suprimer les moins intéressantes. Eh ! de grace, ma Chere, lui répondis-je, songez que c'est pour moi un vrai plaisir de vous entendre ; & que je vous sçaurois mauvais gré, si vous pensiez qu'il y eut dans votre Histoire quelque particularité qui me fut indifférente : ainsi n'en retranchez, je vous prie, aucune si vous ne voulez me désobliger. Eh bien donc ! me repondit la chere de Mezin, si j'entre dans un détail qui vous cause de l'ennui, souvenez-vous que vous n'aurez aucun reproche à me faire. Après quoi elle poursuivit ainsi son récit.

Je n'essayerai pas de vous exprimer à quel transport de joye mon nouvel Epoux se livra, lorsque je lui eus engagé ma foi à la face des Autels. Il m'aimoit, & c'étoit avec une tendresse, une ardeur, une déli-

cateſſe de ſentimens, dont jamais autre cœur que le ſien ne put être ſuſceptible. Que de preuves, grands Dieux ! ne me donna-t-il pas de ce parfait amour ! Et étoit-ce trop de toute ma tendreſſe pour répondre à la ſienne ! Mais avançons. L'intérêt de notre ſûreté ne pouvoit permettre que nous fiſſions un long ſéjour dans le Château où nous étions ; ainſi ce fut la nuit même du jour de notre arrivée que nous en partîmes. Nous voulions paſſer en Hollande : mais il étoit pour nous d'une conſéquence extrême de déguiſer notre route, par la crainte que nous avions d'être atteints dans notre fuite ; & c'eſt ce qui nous engagea à ne point prendre le chemin d'Anvers, où nous aurions pu nous embarquer pour Rotterdam. Nous commençâmes par faire un détour de plus de trente lieues. Après trois nuits de marche (car nous nous gardions bien de nous mettre en chemin pendant le jour) nous arrivâmes à Rouen. Nous aurions bien voulu en partir le lendemain (car pouvions-nous faire trop de diligence ?) Mais j'étois d'une ſi grande laſſitude, que ce fut une néceſſité pour moi de prendre quelques jours de repos. Que ces heureux momens s'écoulérent rapidement ! Que de vives & aimables careſſes ne reçus-je pas de mon tendre Epoux ! Son amour, bien plus que les périls où il ſe ſeroit peut-être

exposé s'il se fut montré en public, le tenoit attaché auprès de moi. Que d'attentions, que de soins, que d'égards pour me complaire ! Quelle tendre vivacité dans les sentimens qu'il m'exprimoit ! Quoi de plus vif & de plus passionné que le langage que ses regards me tenoient ! J'étois à ses yeux une Idole qui lui paroissoit digne de toutes ses adorations. Amoureuse langueur, transport, extase, ravissement ; tous les délicieux mouvemens enfin, qu'un cœur épris peut ressentir, le sien paroissoit en goûter les charmantes douceurs ! Mais c'étoit-là un calme dangereux, qui devoit être suivi d'une affreuse tempête.

Mon Epoux voulut que je donnasse trois jours à me délasser de mes fatigues. Ils étoient écoulés, & il falloit nous disposer à continuer nos courses nocturnes. Nous prîmes à Rouen un Guide, qui dans six heures de chemin nous conduisit à Neuf-Châtel. Je ne fus pas plutôt descendue de cheval, que j'ordonnai à Brunet, Valet de chambre de mon Epoux, de me faire préparer un lit, parce que j'étois fatiguée de façon à ne pouvoir me soutenir. Malheureusement la fièvre me saisit, & elle ne me quitta que vers les huit heures du soir, tems auquel j'aurois dû me remettre en chemin. Consultant plus mon courage que mes forces, j'eus beau presser mon Epoux de donner ordre

pour que nous puſſions remonter à cheval ; il étoit bien éloigné d'y conſentir. Y penſez-vous, ma charmante Epouſe, me répondit il ? croyez-vous donc que votre ſanté m'eſt ſi peu chere ? Ne ſeroit-ce pas une barbarie, ſi je ſouffrois que vous l'expoſaſſiez au moindre péril ? Songez ſeulement à réparer par le repos les forces que vous avez perdues. Il commanda enſuite qu'on nous ſervît à ſouper. Heureuſement la fiévre ne m'avoit rien ôté de mon apétit ; & je ſoupai ſi bien, que je me mis en état de pouvoir goûter les douceurs d'un tranquile ſommeil. Nous en prolongeâmes le tems, mon Epoux & moi, bien avant dans le jour. Mais quelles cruelles nouvelles n'avions-nous pas à aprendre à notre réveil !

Mon Epoux ſe léve, jette ſur lui une robe de chambre, & apelle ſon Domeſtique. Fatigué de crier inutilement, il commençoit à s'impatienter, lorſque notre Hôteſſe monta, pour venir nous demander ce que nous ſouhaitions. Mon Valet de chambre, Madame, lui dit mon Mari inquiet, où eſt-il ? Que fait-il donc ? Et pourquoi ne répond-il pas ? Votre Valet de Chambre, Monſieur, dires-vous ! répartit l'Hôteſſe. Eh ! oui, Madame, mon Valet de chambre, reprit mon Epoux étonné. Ma foi, Monſieur, répondit-elle, je ne ſçais ſi vous en

avez un ; mais je ſçais bien qu'il ne nous a pas fait la grace de venir loger chez nous ; il me ſemble cependant que là où logent les Maîtres, les Valets doivent bien y venir loger auſſi : Peut-être, ajouta-t-elle, voulez-vous parler, Monſieur, de cet homme qui deſcendit hier ici avec vous ? Oh ! pardi, il eſt bien loin à l'heure qu'il eſt, à moins qu'il ne ſe ſoit caſſé les jambes en chemin. Il n'a pas plutôt eu ſoupé, que vîte il a fait ſeller les trois chevaux de ſon Maître, & qu'il eſt parti ; mais ſans payer s'entend, parce qu'il nous a dit que ſon Maître qui eſt votre ami, je penſe, vous ayant prêté ſes chevaux, il étoit bien juſte que vous payaſſiez leur nourriture, puiſqu'ils vous avoient ſervi. Allez, Madame, répondit mon Epoux, qui étoit bien éloigné de croire ce qui n'étoit cependant que trop véritable, vous vous ſerez trompée : je ne ſoupçonne pas Brunet d'un pareil tour. Ma-foi, Monſieur, je vous ai dit les choſes tout comme elles ſe ſont paſſées ; permis au reſte à vous d'en croire ce que vous voudrez : mais tout franc, à moins que Monſieur Brunet, puiſque Brunet y a, ne revienne ici exprès de Rouen, vous n'avez pas la mine de le revoir de long-tems. Eh ! deſcendez donc, Monſieur, criai-je à mon Epoux ; informez-vous en bas où eſt votre Domeſtique ; peut-être Madame ne le connoit-

elle pas. Mais, hélas ! je l'ai déjà dit, le raport de cette Femme n'étoit que trop vrai. Nous ne sçavions cependant qu'une partie de nos malheurs. Brunet ne s'étoit pas contenté d'emmener nos chevaux ; il avoit encore emporté une partie de nos hardes, avec tout l'argent qui étoit dans notre valise. Infortunée Epouse, s'écria mon triste Epoux, dès qu'il ne put plus douter de nos infortunes, hélas ! que deviendrons-nous ! De quelle affreuse misére ne sommes-nous pas menacés ! Ah ! si du moins j'avois seul à en souffrir les rigueurs ! Mais j'aurai le mortel chagrin de vous les voir partager avec moi. Le voilà donc ce sort heureux que je vous promettois ! Pour me suivre, vous vous êtes arrachée du sein d'une Famille dont vous étiez tendrement chérie ! Plaisirs, richesses, honneurs, flateur espoir d'un rang illustre, vous avez tout sacrifié à mon amour ! Et quel sera, ô Ciel ! le prix de tant de généreux sacrifices ? Ce sera, cher Epoux, m'écriai-je en me jettant entre ses bras, ce sera votre constante tendresse, qui seule peut faire le bonheur de mes jours. Non, il n'y a qu'un malheur, dont l'idée seule soit capable de m'effrayer, ce seroit si vous deveniez pour moi un Epoux moins passionné & moins tendre : point d'autres disgraces que je redoute. Aimons-nous, cher Epoux, lui disois-je, que chaque instant voye

croître notre amour, & lui seul nous tiendra lieu des plus grands biens : opposons à la fortune une fermeté inébranlable, qui la fasse rougir des injustes revers dont elle nous accable. Et sans perdre le tems en d'inutiles plaintes, commençons à réfléchir sur le parti qui nous reste à prendre. Voyons ; comment continuerons-nous notre route ?

Hélas ! chére Epouse, me dit mon Epoux d'un ton attendri, quelles cruelles incommodités que vous allez essuyer, & qui me font trembler pour la délicatesse de votre tempérament ! Pourrez-vous résister aux fatigues que je ne puis vous épargner ? Oui, repris-je, j'y résisterai aisément ; ce sera mon courage, ce sera mon amour, qui me prêteront des forces. Pourrois-je à chaque instant n'en pas prendre de nouvelles, parce qu'à chaque instant je me rapellerai que je suis avec un Epoux que j'adore ? Mais, encore une fois, ajoutai-je, songeons aux mesures nécessaires pour hâter notre départ. Vous m'avez dit que votre perfide Domestique vous a enlevé tout votre argent ; outre qu'il seroit inutile de poursuivre ce Scélérat, parce qu'il seroit peut-être impossible de le ratraper, l'intérêt de notre sûreté demande que nous remettions au Ciel seul le soin de nous venger. Il nous reste heureusement quelques hardes ; eh bien ! tâchons d'en faire de l'argent : & tout de

ſuite je fais monter notre Hôteſſe. Le triſte état où elle nous voyoit réduits, avoit excité ſa pitié. Hélas ! ma charmante Dame, me dit-elle, que je voudrois bien que vous ne m'euſſiez pas fait l'honneur de venir loger ici ; car je ne me conſolerai jamais du malheur qui vous y eſt arrivé : mais comment aurois-je pu l'empêcher ? Sçavois-je moi, que celui qui vous a fait le beau coup dont vous vous plaignez, fut votre Domeſtique ? Il dit que non ; lui aurois-je dit que ſi, moi qui ne le connoiſſois pas ? Il vient ſe mettre à table, & ordonne qu'on ſelle ſes chevaux ; eh bien ! on lui obéit. Il dit que ſon Maître, qui eſt à Rouen, & à qui apartenoient les chevaux en queſtion, lui avoit commandé de ne point perdre de tems ; on le laiſſe partir ſur ſa bonne-foi, parce que l'on ne ſe méfie pas des gens ; & c'eſt-là cependant le moyen de ſe tromper ſouvent. Je vous ſuis obligée, ma bonne Dame, lui répondis-je, de la part que vous prenez à la perte que je viens de faire ; mais quelque accablante qu'elle ſoit, il faut cependant s'en conſoler, & vous pouvez m'aider à me la rendre ſuportable : que je puiſſe ſeulement me rendre avec mon cher Epoux à Bruxelles, ma patrie, & je n'aurai plus rien à regretter. Mais pour continuer notre route, il nous faut le ſecours de quelque argent ; voyez, Madame, ſi vous voulez

vous accommoder de quelques-unes de mes nipes : & sur le champ je lui montrai le peu de hardes qui nous restoient. Le marché fut bientôt conclu, parce que je consentis à donner pour vingt pistoles ce qui auroit dû être vendu plus de cinq cens livres. Il ne s'agissoit plus que de nous trouver des chevaux & un guide pour nous conduire à Amiens. Ce fut une commission dont notre avide Hôtesse, joyeuse du profit qu'elle tiroit de notre malheur, se chargea volontiers.

Chaque moment nous devenoit plus cher, parce que nos petites finances ne pouvoient nous mener bien loin ; ainsi nous ne tardâmes pas à nous mettre en chemin. Nous fimes une si grande diligence, qu'étant partis à six heures du soir de Neuf-Châtel, nous arrivâmes un peu avant le jour à Amiens, où nous trouvâmes heureusement une voiture qui nous conduisit à Arras. Quelqu'incommode & quelque fatigante qu'elle fût, il falut nous déterminer à en prendre une semblable pour aller à Lille. Ce fut-là où nous commençâmes à revenir un peu des frayeurs dont nous avions été saisis durant toute la route, à cause des risques que nous courions de tomber entre les mains de ceux que mes Parens pouvoient avoir dépêché après moi. Il ne nous restoit plus que trois petites lieues à faire

pour nous trouver hors des Terres de France. Mon cher & aimable Epoux voulut en faire le chemin à pied. C'étoit avec horreur qu'il enviſageoit la prochaine miſere qui nous menaçoit. Cette petite ſomme que nous avoit valu la vente de nos hardes, diminuoit conſidérablement. Peu content de retrancher toute dépenſe ſuperflue, il ſe voyoit malheureuſement forcé de pouſſer l'économie juſqu'à ſe priver quelquefois du néceſſaire. Auſſi vous allez voir cet homme élevé & nourri dans toutes les délices d'une vie molle & ſenſuelle, s'endurcir aux fatigues les plus humiliantes & les plus pénibles, ſe contenter pour ſa nourriture des alimens les plus groſſiers & les plus inſipides, n'accorder enfin à ſon corps que ce qui étoit abſolument néceſſaire pour vivre. Cher & adorable Epoux, puis-je me rapeller les cruels maux où t'a livré ta tendreſſe, ſans verſer des torrens de larmes ! Pardonnez-moi, chere Amie, me dit l'infortunée de Mezin, celles que je répands. Il faut même vous y accoutumer, parce que je n'ai plus que de triſtes Aventures à vous raconter : & elle continua ainſi ſon récit.

Mon Epoux étoit allé lui-même m'aſſurer une place dans un caroſſe qui partoit tous les jours de Lille pour Courtrai. Ce ſont, me dit-il, ſix lieues que j'aurai à faire. Mais, chere Epouſe, croyez que ce n'eſt

point cette petite fatigue qui m'inquiéte ; je vais être privé du doux plaiſir de vous voir pendant le reſte du jour : que de ſoupirs, de craintes & d'allarmes vont me coûter les momens de cette ſéparation ! J'aurai ſoin au reſte, ajouta-t'il, de vous tenir prêt un logement commode. Je me trouverai à la porte de la Ville, lorſque vous y arriverez. Mais quelle que ſoit la diligence que vous faſſiez pour me rejoindre, combien n'aurai-je pas à me plaindre de la lenteur de votre voiture ! Je m'étois jettée entre ſes bras ; il me faiſoit les plus touchantes careſſes ; il arroſoit mon viſage de ſes larmes ; nous devions nous retrouver le ſoir même ; & ſon amour ne pouvoit enviſager qu'avec frayeur cette courte abſence : à quelle crainte ne devoit-elle pas me livrer moi-même ?

Mon cher Epoux étoit parti le matin, & je ne pus monter en caroſſe qu'à deux heures après-midi. J'y eus la compagnie de deux Moines, & d'un jeune Officier de fort bonne mine. Ils avoient eu la politeſſe de me céder la place la plus commode ; & ils n'oublièrent rien pour m'arracher à la profonde mélancolie où je paroiſſois plongée. Je m'attendois bien de devenir un ſujet fort intéreſſant pour leur curioſité. J'avois une figure qui ne portoit guéres que ſeize à dix-ſept ans ; & cette figure étoit d'ailleurs aimable, parce qu'elle avoit alors certaines graces

que les chagrins depuis lui ont ôtées : ajoutez à cela, que, malgré les habits simples dont j'étoit revêtue, il eut été difficile de se méprendre à l'air de distinction qui étoit peint sur mon visage, & qui déceloit ma naissance. Quel sujet par conséquent de surprise, de me voir chargée de ma propre conduite, & m'exposer seule dans une voiture publique ! Peut-être ne m'auroit-on pas épargnée le titre d'Aventuriere, s'il n'y avoit eu dans ma physionomie quelque chose d'imposant. Comme ma leçon m'avoit été faite par mon Epoux, je ne fus pas embarrassée par les différentes questions que l'on ne manqua pas de me faire. Mon Epoux, disois-je, pour des affaires importantes, avoit été obligé de prende les devants ; il m'avoit quittée à Lille, & m'attendoit à Courtrai, d'où nous devions aller à Bruxelles, pour y recueillir une succession. Rien de plus simple que cette petite Histoire, qui me mettoit en état de répondre à toutes les demandes que l'on pouvoit me faire.

Nous avancions cependant. Nous voilà arrivés à Menin, petite ville apartenant à l'Empereur, & que les Hollandois ont en ôtage. C'est dans cette ville que je ressentis tout ce que la peur a de plus effrayant. Nous avions été obligés de descendre dans une Auberge. Nous y étions depuis une

demi-heure, lorsque deux hommes, dont l'air rébarbatif m'épouvanta, vinrent demander d'un ton d'autorité aux Moines & au jeune Officier qui étoient avec moi leurs noms, leurs païs, l'endroit d'où ils venoient, & où ils alloient. Ils ne s'en tinrent pas à toutes ces questions. L'article des Passeports vint ensuite. A ce mot je vis le jeune Officier pâlir, & sur le refus qu'il fit de montrer le sien, il fut conduit chez le Gouverneur, qui, après bien des interrogations qu'il lui fit, ordonna qu'on le menât en prison. Il faut remarquer que cette prison étoit vis-à-vis l'endroit où nous étions descendus. A la vue du traitement fait à un de mes Compagnons de voyage, Ciel ! que devins-je ! N'avois-je pas lieu de craindre que mon cher Epoux n'eût essuyé le même sort ? Ne pouvoit-il pas se trouver dans le même cas ? Il aura été arrêté, me dis-je en moi-même ; je n'en doute point. Il n'aura pu éluder les embarrassantes questions qui lui auront été faites. Mais cet article du Passeport, ce fatal article, n'avoit-il pas de quoi me causer les plus cruelles allarmes ? Mes inquiets regards se promenoient sur la prison. Une fenêtre de cette affreuse demeure donnoit sur la rue. Ce fut-là où mes yeux demeurérent pendant quelque tems attachés, parce que j'y croyois à chaque instant voir paroître mon malheureux Epoux.

Le tems vint cependant où je fus obligée de remonter en caroſſe. J'héſitai d'abord ſur le parti que je prendrois. Demeurerai-je, me dis-je moi-même, ou continuerai-je ma route ? Après bien des réflexions, je me décidai enfin pour ce dernier parti, réſolue de revenir le même jour à Menin, ſi mon Epoux, ainſi qu'il me l'avoit promis, manquoit de ſe trouver à ma rencontre lorſque j'arriverois à Courtrai : je viendrai briſer ſes fers, ajoutai-je en continuant mon triſte ſoliloque, ou je les partagerai avec lui. Mais mes inquiétudes ne durérent pas long-tems. Il n'y avoit pas encore une heure que nous étions ſortis de Menin, que mes yeux découvrirent de loin dans le chemin, un homme dont la contenance & la démarche me retraçoient celles de mon Epoux. Mais ce furent moins mes yeux que les mouvemens de mon cœur que j'interrogeai ; ils me répondirent, & ne me trompérent point. C'étoit mon Epoux lui-même, qui, d'un pas précipité, venoit à ma rencontre. A quel tranſport de joye mon ame ne ſe livra-t-elle pas ! Car eſt-il des momens plus doux, que ceux qui d'un excès d'inquiétude nous font paſſer à la plus charmante tranquilité ? Toutes mes frayeurs ſont diſſipées ; je ne tremble plus pour la ſûreté de cet Epoux que j'adorois. Il a pris place auprès de moi ; je me ſuis jettée entre ſes bras ; j'y reçois mille

marques de ſa vive tendreſſe. Après ces premiers momens donnés à nos communs tranſports, je l'inſtruiſis de toutes les politeſſes que j'avois reçues des deux Religieux qui étoient dans notre voiture : il leur en fit ſes remercimens ; & ce fut avec l'effuſion d'un cœur pénétré des ſentimens de la reconnoiſſance la plus vive & la plus animée. Je ne raporterai pas tout ce que ces bons Peres dirent d'obligeant à mon occaſion ; mais j'avois réuſſi à leur plaire, ils ne purent voir & entendre mon cher Epoux, ſans lui donner mille marques de leur eſtime.

On alloit fermer les portes lorſque nous arrivâmes à Courtrai. Mes Compagnons de voyage s'attendoient que je deſcendrois avec eux dans l'Auberge où le caroſſe logeoit ordinairement ; mais il falut nous ſéparer, parce que mon Epoux avoit pris ſon logement dans une autre Auberge, où nous étions attendus. Que je lui ſçus bon gré de cette précaution, qui alloit me procurer le plaiſir de me trouver ſeule avec lui ? Non, mon Cher, lui dis-je dès que nous fûmes dans la chambre qui nous étoit deſtinée, vous ne me quitterez plus ; & il ne ſera pas dit que vous vous expoſiez une autre fois à des fatigues que je ne partage pas avec vous : croyez qu'elles ſeront pour moi moins inſuportables que les frayeurs où me

livre chaque moment de votre abſence. Vous me voyez encore toute tremblante de celle dont j'ai été ſaiſie à Menin ; & là-deſſus je lui racontai ce qui étoit arrivé au jeune Officier dont j'ai parlé. Eh ! penſez-vous, ma charmante Epouſe, me répondit-il, que je ſois moi-même en proie à de moindres allarmes dans les momens où je ſuis éloigné de vous ? Mais vous ne ſçavez que trop la triſte ſituation de nos affaires. Me permettelle de jouir de l'avantage de vous accompagner ? Ainſi ſouffrez, je vous prie, que je m'en tienne aux meſures que j'ai priſes. Votre place eſt aſſurée dans la voiture qui vous conduira demain à Gand. Le court chemin que je viens de faire, ne m'a point fatigué : craignez-vous que je le ſois pour une ſeule journée de marche qui me reſte à faire ? Mais ce qui doit, ajouta-t-il, nous conſoler infiniment, c'eſt que nous nous trouvons heureuſement hors des Terres de France, & que nous n'avons plus de périls à craindre pour notre ſûreté : Oui, ma Chére, me dit cette aimable Epoux, en ſe jettant à mon col avec un tranſport de la joye la plus vive, ce n'eſt que dès ce moment que je commence à goûter les charmantes douceurs de la plus parfaite tranquillité ; c'eſt à préſent que je puis me flater que rien ne pourra rompre les tendres liens qui nous uniſſent. Il continuoit à me tenir les diſcours

les

les plus passionnés, lorsque l'on vint nous aporter à souper. Nous mangeâmes l'un & l'autre du meilleur apétit du monde ; & quoique le repas fut très-frugal, & qu'il commençât même déjà à se ressentir de notre misére, nous ne laissâmes cependant pas que de sortir de table aussi satisfaits que si elle eût été servie des mets les plus abondans & les plus délicieux.

J'avois prié mon Epoux, en me couchant, qu'il me réveillât lorsqu'il partiroit, parce qu'il m'avoit dit qu'il vouloit se mettre en chemin un peu avant le jour. Mais mon repos lui étoit trop cher pour qu'il ne se fît pas une peine de l'interrompre. Il ordonna même en partant, que l'on ne montât dans ma chambre que lorsqu'il seroit tems de me préparer à monter en carosse ; & ses ordres furent si bien exécutés, que je n'eus que les momens nécessaires pour sortir du lit & pour m'habiller.

Mon Hôtesse (dont par parenthèse ma physionomie heureuse m'avoit valu les bonnes graces) ne voulut point me laisser partir sans m'avoir régalé d'un excellent déjeûner, après lequel elle eut elle-même la politesse de me conduire à la voiture, où elle me fit placer commodément. Je m'y trouvai en la compagnie de trois Dames Flamandes, qui me firent l'accueil le plus

gracieux, & qui m'accablérent de careſſes. Mais aucune des trois ne ſçavoit parler François ; ainſi je fus condamnée à ne m'entretenir qu'avec moi-même. Il ſemble que mes réflexions ne pouvoient avoir pour objet que ma miſere ; ce fut-là cependant la choſe qui occupa le moins mes penſées, parce que j'étois aſſurée que mon Epoux, par la vivacité de ſon amour, me feroit goûter toutes les douceurs du ſort le plus heureux. Javois admiré dans lui la ſupériorité de mille talens qui le diſtinguoient : il en fera uſage, me diſois-je en moi-même ; il ne ſe refuſera pas à des travaux d'eſprit ; & ce ſera ſa conſtante aplication, qui ſuffira pour nous arracher à une indigence extrême.

Je ne me rapelle point les autres réflexions auxquelles je me livrai ; mais je ſçais qu'elles n'eurent rien d'effrayant pour moi ; parce que ne conſultant que mon amour, j'eſpérois que celui de mon Epoux me tiendroit lieu des biens les plus déſirables. Il eſt vrai que je ne fus pas trompée dans mes eſpérances. Quels momens plus rapidement & plus délicieuſement écoulés que ceux que je paſſai avec cet Epoux adorable !

J'arrive enfin à Gand, où il m'attendoit avec tous les mouvemens inquiets d'une ex-

trême impatience. La fatigue qu'il avoit eſſuyée pendant le jour, l'avoit tellement épuiſé, qu'il avoit peine à ſe ſoutenir. Mais il étoit trop ſenſible au plaiſir de me revoir, pour s'occuper de ſa foibleſſe. Ma vue ſeule ſembloit lui donner des forces, & il en eut aſſez pour ſuivre notre voiture, où il n'avoit pu prendre place auprès de moi. Après avoir traverſé la moitié de la Ville, nous arrivâmes enfin à l'Auberge où nous devions loger. Mille careſſes de la part de mon Epoux, dès que je fus deſcendue de caroſſe. Il ne devoit plus me quitter: Quel ſujet pour lui de la joye la plus vive. Nous nous embarquâmes en effet le lendemain pour le Sas de Gand, petite Ville qui apartient aux Hollandois, & qui n'eſt éloignée de Gand que de trois petites lieues. Un jour de navigation ſuffiſoit pour nous rendre à Rotterdam, & nous eumes heureuſement un vent ſi favorable, que dans moins de vingt-quatre heures nous fîmes ce dangereux trajet. Nous étions arrivés d'aſſez bonne-heure pour pouvoir encore nous rendre le même jour à la Haye. Nous entrâmes donc dans la premiere barque qui partit. Je m'étois placée auprès de mon Epoux. La joye qu'il avoit de me voir toucher de près au terme heureux d'un long & pénible voyage, le rendoit de l'humeur la plus en-

jouée du monde. Après nous être entretenus pendant quelque tems de mille choſes amuſantes, je le vis rêver & tirer enſuite ſes tablettes, où il écrivit quelques lignes. Il n'attendit pas que je lui demandaſſe ce qu'il avoit écrit. Il prévint la priere que j'allois lui faire, en me préſentant ſes tablettes, où je lus les vers ſuivans. Vous jugerez, ma Chére, me dit mon amie, s'ils expriment les ſentimens d'un cœur épris d'un amour bien paſſionné & bien vif. Les voici.

C'eſt toi, tendre Dieu d'amour,
Qui dans cet aimable ſéjour,
En ce jour,
Viens de guider mes pas:
Grands Dieux!
Que ces lieux
Ont d'apas!
Avec mon Iris,
Des plus beaux feux épris,
Exempt de ſouci,
Je vais couler ici
Mille jours heureux.
Plaiſirs, ris & jeux
Préviendront mes vœux
Amoureux:
Déjà je reſſens
Les tranſports charmans,
Les raviſſemens
Des Amans.

Oh! s'il vous plaît, ma Chére, dis-je à mon Amie, vous me donnerez ces Vers

par écrit. Je crois ſavoir l'Air ſur lequel ils ſont compoſés ; & je vous promets que ce ſera-là ma Chanſon favorite, & que vous me l'entendrez chanter ſouvent. Mais je vous fais excuſe, ajoutai-je, ſi je vous interromps. Vous voilà à la Haye avec un Epoux, bien digne à la vérité de toute votre tendreſſe ; mais l'amour ſeul peut-il vous tenir lieu de richeſſes ? Il en faut cependant pour vivre dans une terre étrangére ; auſſi ſuis-je déjà fort inquiéte ſur le genre de vie que vous menerez. Vous nous allez voir, me répondit-elle, devenir mon Epoux & moi les infortunées victimes de toutes les rigueurs du ſort le plus cruel, & nous conſoler cependant de nos diſgraces, par le plaiſir toujours nouveau que nous goûtions à nous donner de mutuelles marques du plus tendre & du plus parfait amour. Mon Amie alloit continuer ſon recit, lorſque le Baron, fondant en pleurs, entra dans notre apartement : Ma chére & aimable Marianne, dit-il d'une voix entrecoupée de ſoupirs, hélas ! c'en eſt fait ; toute eſpérance de félicité nous eſt ôtée ! Nous allons perdre la plus tendre de toutes les Meres. Elle a fait apeller mon Pere, elle lui a parlé pendant quelques momens, & elle ne fait plus que vous demander avec inſtance : venez recevoir les précieuſes & dernieres marques

qu'elle veut vous donner de ſa bonté. Toute baignée de larmes, je ſuivis mon triſte Amant. De quels malheurs n'étions-nous pas menacés l'un & l'autre ! Mais pouvions-nous ſoupçonner la main cruelle qui nous préparoit les coups barbares dont nous allions être accablés ? C'eſt ce que je vais raconter dans la huitieme partie de ces Mémoires.

Fin de la ſeptieme Partie.

LA NOUVELLE MARIANNE, OU LES *MÉMOIRES* DE LA BARONNE DE****.

HUITIEME PARTIE.

J'Ai dit que la Dupré, ma Gouvernante, étoit venue nous raporter que la Comteſſe s'étoit endormie du ſommeil le plus profond, & que les Médecins aſſuroient que ſa vie étoit hors de danger. Mais funeſte ſommeil, qui alloit bientôt ſe changer en celui de la mort ! Quelques mouvemens convulſifs qu'on remarqua, & qui furent ſuivis d'une

extrême difficulté de reſpirer, firent connoître à ceux qui étoient auprès de ſon lit, qu'elle étoit retombée en apoplexie, & que ſa ſituation préſente étoit bien plus dangereuſe que la premiére. Mais la Comteſſe fut ſoulagée ſi à propos, qu'elle reprit peu-à-peu l'uſage des ſens qu'elle avoit entiérement perdu. Revenue à elle-même, elle ne ſe déguiſa point les périls qui menaçoient ſes jours. Une foibleſſe extrême qui lui étoit reſtée, l'avertiſſoit que ſa derniére heure aprochoit. Elle avoit fait apeller le Comte ſon Epoux, qui, ſur l'aſſurance que les Médecins lui avoient donnée qu'il n'y avoit aucun danger pour la vie de la Comteſſe, s'étoit retiré dans ſon apartement; & ce fut après s'être entretenu quelques momens avec lui, que cette tendre Mere, plus occupée de mes intérêts, que ſenſible aux maux qui l'accabloient, donna ordre au Baron d'aller m'avertir de deſcendre auprès d'elle. Je ne fus pas plutôt entrée, que m'ayant aperçue, elle me tendit la main, & me dit: Venez, ma chere Fille, aprochez de moi; & après avoir fait une pauſe de quelques momens (parce que l'opreſſion qu'elle ſe ſentoit, lui coupoit à tout moment la parole) elle continua ainſi: J'avois eſpéré que le Ciel me conſerveroit aſſez long-tems pour aſſurer votre bonheur; mais je ne ſens que trop l'heure fatale qui apro-

che, où vous allez perdre la plus tendre de toutes les Meres : ne murmurez pas cependant, ma chére Enfant, contre les arrêts impénétrables de la Providence ; reposez-vous sur ses soins miséricordieux ; elle protegera & récompensera votre vertu. Et vous, cher Epoux, poursuivit-elle en se tournant du côté du Comte, souvenez-vous toujours de vos promesses si souvent réitérées. Vous m'avez fait espérer que vous tiendrez lieu de Pere à cette aimable & vertueuse Enfant que je remets entre vos mains. Je vous conjure dans ce moment, par la tendresse qui nous unit, ne lui donnez jamais lieu de regreter les Parens infortunés que le Ciel lui a ôtés ; qu'elle trouve en vous le meilleur de tous les Peres ; que je serois heureuse, si vous me laissiez emporter cette assurance dans le tombeau, que touché des vertus de ma Fille, vous ne vous refuserez pas aux vœux du Baron ! C'est à vous, mon cher Fils, continua la Comtesse en s'adressant à ce dernier, à fléchir votre Pere, & à travailler à obtenir son consentement pour votre union avec ma Fille ; je vous ai donné le mien, je ne le rétracte point ; & si j'ai quelque regret, il ne vient que de la crainte que j'ai que mon aveu ne vous soit inutile. Eh non, ma très-chere Mere, lui répondit le triste Baron, tout en pleurs ;

non, le Ciel épargnera des jours qui nous ſont ſi précieux, & vous accordera la ſatisfaction de nous voir jouir, Mademoiſelle & moi, du bonheur que nous devrons à vos bontés & à celles de mon Pere. Je m'étois, pendant ce tems-là, jettée à genoux devant le lit de cette Mere mourante; je n'avois point encore quitté cette chére main qu'elle m'avoit offerte; je la baiſois tendrement en l'arroſant de mes larmes: mes plaintes, mes regards, mes ſoupirs, lui laiſſoient voir toute la violence de la douleur dont j'étois accablée. Chaque inſtant redoubloit mes frayeurs, parce que je craignois à chaque inſtant que la mort ne m'enlevât la ſeule perſonne qui ſembloit pouvoir m'arracher à la vie. Elle n'avoit point encore parlé à Mademoiſelle de Mezin. Elle lui fit ſigne d'aprocher, pour recevoir les derniéres marques de ſa tendreſſe; & comme elle la voyoit fondre en larmes, elle lui dit: Commandez à votre douleur, ma chére Fille, qui ne fait qu'augmenter la mienne. Epargnez-moi un attendriſſement qui pourroit affoiblir ma ſoumiſſion aux volontés de mon Dieu. Je vous remets entre les bras de ſa paternelle miſéricorde; continuez par votre ſageſſe à vous rendre digne de ſes faveurs. Je vous ai donné une ſœur bien digne de votre amitié & de votre eſtime; ſoyez l'i-

mitatrice des exemples de vertu qu'elle vous donnera ; ajoutez à l'affection que vous avez pour elle, tout l'amour que vous aviez pour moi. Soyez inſéparables ; & dans vos entretiens, rapellez-vous quelquefois le ſouvenir d'une Mere qui vous partageoit à toutes deux également ſa tendreſſe. Ce fut d'une voix foible qu'elle prononça ces derniéres paroles ; elle demanda enſuite qu'on la laiſſât ſeule, parce qu'elle ne vouloit plus s'occuper que de ſon ſalut. Son Confeſſeur, qui étoit un bon Religieux, ne la quitta plus juſqu'au moment qu'elle remit ſon ame entre les mains de ſon Créateur.

Ce fut elle-même qui, ſentant ſa derniére heure aprocher, avertit que l'on ſe hâtât de lui adminiſtrer les Sacremens de l'Egliſe, qu'elle reçut avec toutes les marques de la plus ſincére piété. Elle arrachoit des larmes à tous ceux qui étoient autour de ſon lit ; elle ſeule n'en répandoit point. La ſérénité répandue ſur ſon viſage, annonçoit une conſcience pure & ſans tache, qui lui faiſoit enviſager ſans effroi le moment où elle alloit paroître devant le redoutable tribunal de la ſouveraine Juſtice. Ses regards fixés vers le Ciel, marquoient le deſir ardent qu'elle avoit de s'y rendre : c'étoit-là où tendoient tous ſes vœux, qui ne tardérent pas à être exaucés.

Qu'il me ſoit permis de faire ici une

pauſe pour laiſſer à ma douleur le tems de ſe ſoulager par les larmes que je ne puis refuſer à ce funeſte ſouvenir, & dont j'arroſe ce triſte endroit de mes Mémoires! Car quelle perte plus cruelle pour moi que celle que je viens d'indiquer!

Pluſieurs mois s'écoulérent avant que les ſoins du Comte & du Baron pûſſent calmer ma douleur. Je demeurois preſque toujours enfermée avec ma bonne Amie, qui mêloit ſes larmes aux miennes. Le ſouvenir de la Comteſſe faiſoit preſque l'unique ſujet de tous nos entretiens. Que de marques n'avois-je pas reçues de ſa généreuſe bonté! Pouvois-je y penſer ſans ſentir mon affliction ſe renouveller! Je puis dire cependant, que cette affliction n'étoit aucunement intéreſſée : elle n'avoit point pour objet les malheurs où pouvoit me replonger la mort de ma Bienfaitrice. J'aurois pu n'en eſpérer aucune faveur ; je lui ſerois même devenue étrangére, que mille fois j'aurois ſacrifié ma vie pour conſerver la ſienne.

Livrée ainſi toute entiére à ma douleur qui m'empêchoit de m'occuper de mes intérêts, j'attendois tranquilement ce que le Comte décideroit de mon ſort. Retrouverai-je dans lui un cœur auſſi tendre, auſſi généreux que dans la vertueuſe Comteſſe ? S'intéreſſera-t-il, comme elle, à mes malheurs ? Maſſurera-t-il un azile qui mette

mon innocence à couvert de tout danger ? Voilà les réflexions qui auroient dû se presenter à mon esprit, & qui m'échapoient cependant. Ce n'est pas que j'eusse quelque espérance qu'il voulût consentir aux vœux du Baron : les derniéres paroles de la Comtesse m'avoient fait juger aisément, que le Comte étoit encore bien éloigné de vouloir se prêter aux desirs de son Fils. Le Baron lui-même n'avoit pu me cacher, qu'il essayoit vainement chaque jour de vaincre, par ses priéres & par ses larmes, l'opiniâtre résistance de son Pere. Je ne le vois que trop, me dit-il un jour qu'il venoit d'avoir un entretien particulier avec le Comte ; je ne dois plus me flater de pouvoir jamais unir mon sort au vôtre ; j'éprouve de plus en plus l'inflexible rigidité de mon Pere ; il est entier dans ses volontés ; rien ne peut ébranler ses résolutions, & ces résolutions sont directement contraires à mes desirs. Si du moins il me faisoit la grace de me faire connoître la cause de ses refus ; mais loin de blâmer mon choix, par les louanges qu'il donne à votre mérite & à votre vertu, il semble lui-même l'aprouver. Il convient qu'il ne doute pas que votre alliance ne puisse faire honneur à notre famille, lorsque la vôtre sera connue : il avoue que la crainte de la censure n'est point non plus ce qui l'embarrasse : mais ce sont, me dit-il,

de ſecrettes & importantes raiſons, qu'il eſt intéreſſé à me cacher, qui le rendent inéxorable à mes vœux. Mais que je ſerois heureux, ma charmante Demoiſelle, ajoûta le paſſionné Baron, ſi toutes les difficultés que l'on opoſe à mes deſirs, n'aportoient aucun changement aux favorables intentions dont vous avez flaté ma flamme ! Cette foi que vous m'avez jurée, me la garderez-vous inviolablement ? Oui, cher Baron, lui répondis-je ſans héſiter, comptez ſur la parole qui m'engage à jamais. C'eſt après avoir obtenu l'aveu de ma tendre Mere, qui ſeule pouvoit diſpoſer de mon choix, que vous m'avez adreſſé vos vœux ; autoriſée par celle dont les deſirs ſeuls avoient droit de régler mes volontés, je les ai reçus : ainſi ſoyez aſſuré que vos vues, dirigées par les ſentimens de l'honneur & de la vertu, ne trouveront en moi aucun obſtacle à combattre ; & ſi l'on m'empêche d'être à vous, croyez que ma conſtante fidélité opoſera d'inſurmontables refus aux engagemens que l'on voudroit me propoſer.

Le Baron n'avoit garde de m'interrompre. Pouvoit-il entendre rien de plus flateur pour ſon amour ? Point de cœur plus tendre ni mieux placé que le ſien ; ainſi que l'on juge de ſa reconnoiſſance dans les remercimens que j'en reçus. Il me demanda ſi le

Comte ne m'avoit pas encore instruit de ses intentions, ou si je ne pouvois rien conjecturer de ses desseins. Je lui répondis, que n'aiant encore eu aucun entretien particulier avec lui, je ne pouvois sçavoir quelles étoient ses vues à mon sujet.

Mais avant que d'aller plus loin, il est bon d'avouer, que je n'étois pas tout-à-fait aussi ignorante que je le feignois. Car quoique je n'eusse pas encore des idées bien distinctes & bien claires de ce que je devois penser du procédé du Comte, j'avois cependant certains soupçons qui ne me paroissoient que trop bien fondés; & ces soupçons regardoient l'impression que je croyois avoir fait par mes charmes. Il faut sçavoir combien nous autres Femmes sommes habiles sur ce point. Il ne nous arrive guére de nous y méprendre: Nous avons de si bons yeux, si vifs, si perçans; & à quoi les occupons-nous plus volontiers, si ce n'est à tout ce qui intéresse davantage notre vanité? Notre but est toujours de plaire, & nous sommes extrêmement curieuses de sçavoir si nous réussissons: c'est-là une science qui, toute importante qu'elle nous paroît, ne nous coûte quelquefois qu'un coup d'œil. Voilà ma réflexion faite. Je reviens.

L'on se ressouviendra que j'avois souvent remarqué dans des regards que le Comte m'avoit jettés à la dérobée, un certain je

ne ſçais quoi d'amitié, qui m'inquiétoit ; & ce certain je ne ſçais quoi, que je n'aurois pas défini, ſembloit m'annoncer un commencement d'amour. Le ſeul ſoupçon d'un pareil cas n'avoit-il pas de quoi m'allarmer ! Mais bon, me diſois-je en moi-même pour me tranquiliſer, ſi le Comte m'aimoit, qui l'empêcheroit de m'entretenir de ſon amour ? S'il avoit pour moi des vues légitimes (car ſon caractére m'étoit trop connu, pour que j'euſſe de lui quelque idée injurieuſe à ſa gloire) craindroit-il de me les déclarer ? La mort de ſon Epouſe ne lui rend-elle pas la liberté de diſpoſer à ſon gré de ſon cœur & de ſa main ? Mes réflexions tomboient enſuite ſur les maniéres polies, ſur les ſoins prévenans, ſur mille complaiſances continuelles que le Comte avoit pour moi. Sont-ce-là, me diſois-je, les mouvemens d'une ſimple amitié ? Pouſſe-t-on ſi loin les égards pour une jeune perſonne qui doit regarder comme une faveur ſinguliére de ſe voir ſoulagée dans ſes infortunes ? Que devois-je donc penſer du procédé du Comte ? Si ſon ſilence me raſſuroit, les ſoins trop marqués qu'il me rendoit, pouvoient-ils ne pas m'inquiéter ? Ne déceloient-ils même pas dans lui quelque deſir de me plaire ? Et ce deſir n'eſt-il pas toujours mêlé d'un peu d'amour ? Attendons cependant, ajoutai-je, en continuant de m'entretenir ſeule, pour dé-

cider, que le Comte m'ait parlé plus ouvertement ; il ne pourra s'empecher de se déclarer bien-tôt : Et en effet, j'étois à la veille d'avoir avec lui un entretien qui alloit éclaircir tous mes doutes.

La Dupré, ma Gouvernante, & Mademoiselle de Mezin, mon Amie, étoient descendues au jardin pour y prendre l'air. Une légére indisposition, qui m'avoit un peu affoiblie, m'empêcha de les accompagner. Je voulus demeurer dans ma chambre, où livrée à moi-même je m'occupai à repasser dans mon esprit les différens événemens de ma vie. Mes réflexions se tournérent ensuite sur la triste incertitude de ma destinée. Cette idée m'arracha des larmes ; mon visage en étoit baigné, lorsque le Comte, qui avoit sçu que j'étois seule dans mon apartement, entra & me surprit dans la situation que je viens de dire. Je ne l'eus pas plutôt aperçu, que je me levai précipitamment : mais il m'obligea de me rasseoir, & s'assit lui-même vis-à-vis de moi. Je versois des pleurs, & je ne doutois pas que le Comte ne m'en demandât le sujet. Ce fut en effet par-là qu'il entama la conversation. Qu'est-ce donc, ma belle Enfant, me dit-il, en prenant une de mes mains qu'il sera tendrement ? D'où viennent ces larmes qui coulent de vos beaux yeux ? Sont-ils faits pour en répandre ? De

grace, ne me cachez pas la cauſe de votre douleur ; vous me devez votre confiance, ne craignez donc pas de vous ouvrir ; peut-être ſerai-je aſſez heureux pour pouvoir diſſiper vos allarmes. Je vous ſuis fort obligée, Monſieur, lui répondis-je, en tâchant de dégager ma main, que le Comte continuoit de ſerrer toujours plus affectueuſement ; mais je ne mérite point les marques de bonté dont vous m'honorez. Eh ! comment donc, reprit-il d'un air étonné, il me ſemble que voici du ſérieux ; & ſi je vous laiſſois pourſuivre, vous ne vous laſſeriez peut-être pas de me faire des remercimens. Mais, Mademoiſelle, me dit-il, ſongez, je vous prie, que ſi vous voulez m'obliger, il faut que vous agiſſiez un peu plus librement avec moi. Je vous ai demandé le ſujet de votre triſteſſe ; vous ne voulez pas me le dire : me permettrez-vous du moins de le deviner ? Et ſans me donner le tems de répondre, il continua ainſi.

Peut-être, Mademoiſelle, ne pouvez-vous me pardonner la réſiſtance que j'oppoſe aux déſirs de mon fils. Mais croyez que j'ai pour cela des raiſons que ſans doute vous ne déſaprouverez pas, lorſque vous en ſerez inſtruite. En attendant que je puiſſe vous les déclarer, ſouffrez que je vous faſſe faire quelques réflexions qui

peut-être vous ont échapé. La Comteſſe laiſſe peu de bien au Baron. L'amour le plus tendre m'avoit uni à elle ; mais dans cette union je n'avois nullement conſulté mon intérêt, & je me ſuis toujours félicité de n'avoir écouté que mon amour ; car je n'ai jamais cru que les dons de la fortune méritaſſent que l'on ſe gênât dans un choix d'où dépend le bonheur de la vie. Cent mille livres de revenu que mes Parens m'avoient laiſſé, me paroiſſoient ſuffire pour faire un ſort heureux à celle qui accepteroit mon cœur & ma main : ainſi j'étois riche & pour elle & pour moi. Mais il n'en eſt pas de même du Baron. Il eſt vrai que je puis lui laiſſer un bon héritage ; mais outre que je ne ſuis point d'humeur de me déſaiſir avant ma mort, je crois que je ne ſuis pas d'un âge à renoncer à un ſecond Hymen. Je veux bien croire que je trouverai peu d'inclination dans celle à qui j'offrirai mon cœur ; mais la fortune brillante dont je veux accompagner cette propoſition, ſervira peut-être à rendre le préſent plus eſtimable. C'eſt-là, Mademoiſelle, ajouta le Comte, une partie des raiſons qui m'empêchent de conſentir aux vœux de mon Fils. J'oſe dire que vos intérêts & les ſiens me ſont également chers. Mais eſt-ce aſſez d'un amour mutuel pour ſe faire un ſort heureux ?

Voilà, Monsieur, lui répondis-je, un détail dans lequel vous pourriez assurément vous dispenser de descendre avec moi. Je ne vous cacherai point que je n'ai pas été insensible aux vœux que Monsieur le Baron m'a fait l'honneur de m'adresser; mais c'est parce que je lui dois toute mon estime, que je suis bien éloignée de vouloir être un obstacle à sa fortune. Ainsi, Monsieur, ajoutai-je, vous pouvez compter sur la parole que je vous donne : moi-même je travaillerai pour engager le Baron à se défaire d'un amour qui ne s'accorde pas avec vos vues, parce qu'il est contraire à ses intérêts, & peut-être même à sa gloire. Car ne croyez pas, Monsieur, que je m'aveugle sur la situation de mes affaires dans le monde. La cruelle incertitude touchant ma naissance, me rend assurément indigne de l'alliance que...

Eh ! de grace, ma charmante Demoiselle, m'interrompit le Comte, quittez ces injustes soupçons qui m'offensent. La noblesse de vos sentimens ne suffit-elle pas pour me faire juger de celle de votre origine ? Et persuadez-vous que c'est-là le jugement que porteront tous ceux qui auront l'honneur de vous connoître. C'est du moins ainsi qu'en juge une personne qui m'a chargé d'apuyer ses intérêts auprès de vous ; & c'est pour m'acquitter de cette commis-

sion, que jai à vous entretenir un moment.

Mais, Monsieur, lui répondis-je, ce que vous m'aprenez-là me surprend ; car je me crois si étrangere dans le monde, que je ne puis imaginer personne qui ait quelque affaire à démêler avec moi. Oh, bien ! Mademoiselle, reprit-il, vous allez voir que vous êtes moins inconnue que vous ne le pensez. Il s'agit pour vous d'un établissement ; mais l'on veut que vous ne consultiez que votre goût. D'abord je vous dirai que la personne dont j'ai à vous proposer les vues, connoît parfaitement tout le prix de votre mérite ; & c'est parce qu'elle en est enchantée qu'elle fait dépendre son bonheur de l'arrêt que vous allez prononcer. Il ne me reste plus qu'à vous faire le portrait de cet Ami, qui ne peut avoir de bonheur, s'il n'a celui de votre aprobation. Vous pouvez au reste, Mademoiselle, ajouta le Comte, vous en fier au raport que je vais vous faire ; il sera sincere, & vous ne tarderez pas à en pouvoir juger par vous-même. Egalité dans l'humeur, droiture dans le caractere, probité dans les sentimens, élévation dans la maniere de penser, simplicité dans la façon d'agir ; voilà ce que vous trouverez dans la personne dont j'ai l'honneur de vous parler : & c'est par-là, plus que par des avantages moins solides, qu'il cherche à se faire valoir

Car je dois ajouter qu'il a de la naiſſance, un nom, un rang illuſtre & les richeſſes néceſſaires pour en ſoutenir l'éclat. Pour ce qui regarde ſon extérieur, ce ſera, Mademoiſelle, à vos yeux à en décider. Mais voici l'article eſſentiel, & qui ne fait pas ſans doute en faveur de mon Ami. Il faudroit une certaine proportion d'âge, & il n'y en a aucune entre le vôtre & le ſien. Un homme de quarante-cinq à cinquante ans pourroit bien paroître vieux à une jeune perſonne qui, comme vous, n'en a pas encore vingt accomplis. Il y a, je l'avoue, par raport à cette inégalité d'âge, quelque choſe à redire; mais vous ferez, Mademoiſelle, vos réflexions: je ſouhaite qu'elles ſoient favorables à celui pour qui je m'intéreſſe. Il aura lui-même l'honneur de venir dans huit jours aprendre la déciſion de ſon ſort.

Eh! non, Monſieur, répondis-je au Comte, c'eſt-là une peine que vous pouvez épargner à votre Ami; mes réflexions ſont toutes faites: ainſi il n'aprendroit rien dans huit jours, que vous ne puiſſiez vous-même, Monſieur, lui aprendre dès aujourd'hui. Je ſuis, autant qu'on le peut être, ſenſible à l'honneur qu'il me fait, & je lui en rends les plus vives actions de graces. Mais auſſi long-tems que vous voudrez bien me continuer, Monſieur, les marques gé-

néreuſes de votre bonté, j'attendrai ici l'heureux moment que le Ciel me rendra à la tendreſſe de mes parens, ſupoſé que ſa miſéricorde me les conſerve encore : ce ſera leur volonté qui alors diſpoſera de mon cœur & de ma main. Vous me ſurprenez, Mademoiſelle, me dit le Comte ; car il me ſemble que vous n'avez pas toûjours penſé que cet aveu vous fut fort néceſſaire. Les intentions favorables que vous aviez pour mon Fils..... Je ne m'en défends pas, Monſieur, repris-je ; mais rapellez-vous, je vous prie, que mes vues étoient autoriſées d'un conſentement reſpectable. La généreuſe Comteſſe me faiſoit la grace de me tenir lieu de Mere ; je lui avois voué une obéïſſance abſoluë ; & c'étoit pour me conformer à ſes déſirs, que j'ai écouté les vœux que Monſieur le Baron m'a fait l'honneur de m'adreſſer. Mais puiſque vous me faites connoître que mon alliance ſeroit un obſtacle à ſa fortune, je vous le répéte, quelque douceur que j'aye trouvé juſqu'ici à entretenir les favorables diſpoſitions de ſon cœur pour moi, je n'oublierai rien pour lui en faire perdre la penſée. Je ne ſçais pas trop, Mademoiſelle, répartit le Comte, ſi vous y réuſſirez : je connois mon Fils ; il ſe pique d'une délicateſſe & d'une fermeté dans les ſentimens, dont il lui ſera d'autant plus difficile de ſe défaire dans l'occaſion dont

il s'agit, que ceux qu'il a conçus pour vous ſont fondés ſur l'eſtime & ſur le reſpect. Mais, ajouta-t-il, laiſſons-là, s'il vous plaît, le Baron, & ſouffrez, Mademoiſelle, que je vous parle encore un moment en faveur de cet Ami pour qui je m'intéreſſe. Ma parole lui eſt engagée; je lui ai promis que dans huit jours je lui procurerai l'honneur de vous voir. Employez, je vous prie, ce tems à faire de nouvelles réflexions. Jamais tendreſſe auſſi vive & auſſi reſpectueuſe que celle qu'il vous porte. Il y a, je n'en diſconviens pas, ſon âge qui n'eſt pas un article bien favorable; mais ce défaut eſt réparé par tant d'autres avantages, que peut-être vous voudrez bien n'y pas faire attention. Soyez aſſurée enfin, qu'il s'agit pour vous d'un établiſſement honorable & avantageux, je pourrois même ajouter gracieux: car je puis répondre que vous trouverez dans ce nouvel Amant toute la vivacité de l'amour le plus paſſionné; & cet amour, pour avoir pris ſa ſource dans l'eſtime, n'eſt ſuſceptible d'aucun changement.

Sans doute que le Comte m'en auroit dit davantage, ſi Mademoiſelle de Mezin & la Dupré n'avoient mis fin par leur arrivée à notre entretien. Elles ne furent pas plutôt rentrées dans mon apartement, qu'il ſortit, en me diſant: J'eſpere, Mademoiſelle,

ſelle, que dans huit jours vous aurez une réponſe favorable à faire à cet Ami qui fait dépendre tout ſon bonheur de l'accueil que vous lui ferez. Ce ſera pour vous complaire, Monſieur, répondis-je, que je donnerai quelques momens de réflexion au ſujet dont vous venez de m'entretenir. Je ne ſçais de quel ton j'accompagnai ces paroles, mais le Comte m'en parut avoir de la joye, qu'il me témoigna par mille remercimens; il me les faiſoit néanmoins à pure perte, car je n'étois aucunement diſpoſée à entendre à ſes propoſitions d'établiſſement, parce que mon cœur ne pouvoit parler qu'en faveur du Baron, & que de toutes les Couronnes de la terre, j'en aurois fait ſans peine un ſacrifice à ſon amour. Mais plus il m'étoit cher, plus je devois être inquiéte de ce que je venois d'apprendre. Je ne comprenois que trop, qu'il y auroit une néceſſité abſolue pour moi de renoncer au doux eſpoir dont je m'étois flatée. Le Comte n'avoit pu me cacher, qu'il ſeroit inexorable aux prieres de ſon Fils. Je le voyois outre cela s'intéreſſer ſi fort en faveur de l'Inconnu dont il m'avoit parlé avec tant d'éloges, que peut-être j'allois m'expoſer à encourir ſa diſgrace, ſi je ne me contraignois à ſouffrir du moins les aſſiduités & les ſoins dont j'étois ménacée: car je m'attendois bien qu'on ne s'en tiendroit pas à une premiere viſite,

& que l'on ne ſe rebuteroit pas de mes premiers refus. J'étois cependant bien réſolue d'opoſer une opiniâtre réſiſtance à tous les efforts que l'on pourroit faire pour ébranler mes réſolutions.

Les dernieres paroles du Comte jettérent mon Amie & la Dupré dans l'étonnement. Je n'attendis pas qu'elles m'en demandaſſent l'explication, pour la leur donner. Voici bien des nouvelles, leur dis-je; & c'eſt avec plaiſir que je préviens la curioſité que vous avez ſans doute de les aprendre. Vous ne ſçavez pas que l'on ne me donne que huit jours pour diſpoſer de ma main & de mon cœur. Oui, ma Chére, dis-je à mon Amie, qui me regardoit d'un air ſurpris, dans huit jours nous allons peut-être nous dire d'éternels adieux; c'eſt du moins-là le plan de Monſieur le Comte. Eh! comment donc, s'il vous plaît, reprit d'un ton étonné Mademoiſelle de Mezin? Voici tout le myſtére, lui repliquai-je, c'eſt que c'eſt un Epoux d'une naiſſance & d'un rang diſtingués, qui m'offre ſa main par Procureur; Epoux, au reſte, riche & recommandable par mille qualités, & qui a, s'il vous plaît, pour moi toute la tendreſſe d'un jeune amant. Jugez après cela, ma Chére, ſi mes charmes n'ont pas lieu de s'aplaudir d'un pareil triomphe. Mais l'âge & la figure du prétendu futur, interrompit la Dupré,

vous n'en parlez pas ? Ce ſont-là cependant des points fort importans. Je ne le connois point, répartis-je, ainſi je ne puis rien dire de ſa figure ; mais pous ſon âge, on ne m'en a pas fait un myſtere, quarante-cinq à cinquante ans. Eh ! fi donc, Mademoiſelle, reprit la Dupré, y ſonge-t'on ! Voilà un âge à faire trembler une jeune perſonne. Ne voilà-t-il pas vraiment un joli ragoût qu'une de ces figures antiques pour une figure toute jeune & belle comme la vôtre ? Croyez-moi, Mademoiſelle, ſi vous êtes dans le goût du mariage, prenez un Epoux qui dure : ce n'eſt pas que le fruit mûr n'ait quelquefois ſon bon ; mais pour la ſoif vaut-il le fruit verd ? Oh ! ma foi, il y auroit bien des choſes à dire. Pour Monſieur le Baron, par exemple ; oh ! pour celui-là, perſonne ne dira que ce n'eſt pas votre fait ; le petit cœur vous en dit, car vous n'avez pu me le cacher : A quoi tient-il donc que vous ne ſoyez bientôt Epoux ?

Un ſoupir qui m'échapa, fit comprendre à mon Amie, que le Comte n'étoit point diſpoſé à ſe prêter aux déſirs du Baron. Voici donc bien du changement, me dit-elle ; mais ce qui m'inquiéte, & pour vous, & pour mon frere, c'eſt que je ne connois que trop l'inflexibilité de mon Pere : entier dans ſes volontés, rien ne pourra le faire

changer de réſolution ; & s'il ne peut vous déterminer à écouter les vœux de celui pour qui il s'intéreſſe, n'eſpérez pas qu'il conſente jamais à vous unir au Baron. Mais, ajouta-t'elle, il y a dans tout ceci un air de myſtere où je ne comprens rien, & je voudrois me tromper dans mes conjectures ; j'attens donc avec une impatience extréme que les huit jours de délai que l'on vous a accordés, ſoient écoulés : peut-être aprendrez-vous alors des choſes que je ſoupçonne & qui vous ſurprendront.

Je ne voulus pas avouer à mon Amie, que mes idées ſe rencontroient peut-être avec les ſiennes : car je jugeai qu'elle auroit bien pu s'apercevoir, que dans les bontés que le Comte avoit pour moi, il y entroit quelque choſe de plus que l'amitié. Elle me pria de m'ouvrir à elle ſur le parti que j'avois réſolu de prendre, & ce fut une confidence que je n'héſitai pas de lui faire. Je ne lui cachai rien de ce que j'avois répondu au Comte ; elle en parut charmée. On ne peut en vérité rien de mieux, me répartit-elle, & je n'attendois pas moins de votre caractere. Je vous ſçais, au reſte, un gré infini des ſacrifices que vous faites, & mon Frere vous fera toujours connoître qu'il n'eſt pas indigne de ces marques que vous lui donnez d'un fidele & conſtant attachement. Mais parlons un peu, ajouta-

t'elle, de ce nouvel Amant dont on vous a proposé les vues. Vous en a-t'on dit le nom ? Peut-être ne me seroit-il pas inconnu. Non, repris-je ; voilà ce qu'on n'a pas jugé à propos de m'aprendre, & ce que je n'étois nullement curieuse de savoir. Je ne pourrai me défendre de recevoir dans quelques jours sa visite ; mais je ne crois pas que l'accueil que je lui ferai, l'engage à m'en rendre une seconde.

Eh ! mon Dieu, ma Chére, me dit mon Amie, ne promettez que ce que vous êtes assurée de pouvoir tenir. L'Inconnu, dont on vous a parlé, peut se rendre aimable : qui sçait même s'il n'a pas quelque droit sur votre cœur ? Eh ! comment donc, s'il vous plaît, repris-je avec surprise ! Je vous ait dit, me répartit-elle, que je soupçonnois du mystére dans tout ceci : peut-être mes conjectures ne sont-elles pas justes ; ainsi souffrez que je laisse passer les huit jours avant que de vous communiquer mes pensées. Et moi, reprit la Dupré, je n'attendrai pas ce tems-là pour vous dire les miennes. Il ne faut pas, Mademoiselle, vous tromper, ajouta-t'elle. Vos affaires, si vous n'y prenez garde, vont prendre un fort mauvais train : car où prendriez-vous, à votre âge, assez de fermeté pour tenir bon contre les pressantes sollicitations de Monsieur le Comte ? Il voit bien qu'il vous faut

un Epoux ; il ne veut pas vous donner Monſieur le Baron : eh bien ! il a fait choix pour vous d'un de ſes Amis, & vous vous imaginez qu'il ne ſe croira pas intéreſſé à ſoutenir ſon choix ? Oh ! que vous le connoiſſez peu ? Ainſi, Mademoiſelle, ſi vous m'en croyez, ne perdez point de tems ; mettez promptement Monſieur le Baron au fait de tout ceci ; peut-être réuſſira-t'il à faire changer la face de ce qui vous intrigue.

Il étoit fort inutile de me donner ce conſeil. Je ne doutois pas que je ne fuſſe intéreſſée à inſtruire mon jeune Amant du malheur commun dont nous étions ménacés. Peut-être aurois-je été moins inquiéte, ſi j'avois été bien ſûre des intentions du Comte. Mais je ne pouvois me perſuader que cet Ami dont il m'avoit parlé, ne fût un perſonnage ſupoſé. O Ciel ! me dis-je en moi-même, ſe pourroit-il que je fuſſe aimée du Pere de mon Amant, & qu'il eût réellement quelque deſſein ſur moi ! Je n'avois malheureuſement que trop de raiſons qui juſtifioient ces ſoupçons. Les regards du Comte, ſes ſoins, ſes complaiſances, tout ce que je me rapellois de lui, me parloit de ſon amour. Infortunée que je ſuis, m'écriai-je ! quelle cruelle perſécution n'aurai-je pas à eſſuyer ! C'eſt mon Bienfaiteur, c'eſt lui qui m'a arraché à la miſere, ne

dois-je pas craindre qu'il ne m'y replonge, ſi je refuſe de me prêter à ſes deſirs ? Peu content de s'oposer aux vœux d'un Fils dont il eſt devenu le Rival, ne nous ôtera-t'il pas tout moyen de nous parler & de nous voir ? Que ne fera-t'il par pour rompre les liens du tendre amour qui unit nos cœurs ? N'en viendra-t'il pas même juſqu'aux menaces ? Et qui me répond que la conſtance du Baron tiendra contre le courroux d'un Pere irrité ? Mais ne dois-je pas moi-même ſacrifier ma tendreſſe aux intérêts de mon Amant ? Pourrai-je voir qu'il devienne la malheureuſe victime de ſa paſſion, & que, pour me prouver ſa fidélité, il ſe charge du reſſentiment de ſa famille ? Non : on ne me reprochera jamais d'avoir révolté un Fils contre ſon Pere. Je ſerai la premiére à exhorter le Baron à une entiére ſoumiſſion aux volontés du Comte. Je me ſervirai du pouvoir que j'ai acquis ſur ſon eſprit, pour l'engager à conſulter moins ſon amour que les intérêts de ſa fortune & de ſa gloire. Je n'oublierai rien pour lui faire comprendre, que la raiſon demande que nous renonçions aux doux eſpoir d'être unis. Mon cœur avoit beau murmurer de ce généreux effort, ſi contraire à ma tendreſſe. Je voulois me conſerver l'eſtime du Baron ; & pouvois-je lui montrer une ame plus déſintéreſſée & plus noble, qu'en faiſant valoir

tous ces motifs, pour le porter à se défaire de mon amour ? Mais lui ferai-je part, me disois-je en moi-même, des soupçons que j'ai au sujet du Comte ? Outre qu'ils peuvent n'être pas bien fondés, je crus, après quelques momens de réflexion, devoir lui épargner ces vains sujets de frayeur. Ainsi je résolus, en lui aprenant l'entretien que j'avois eu avec son Pere, de ne lui rien laisser connoître de mes conjectures.

Je ne sçais si ce fut mon Amie, ou la Dupré, qui l'avoit déjà instruit des propositions que le Comte m'avoit faites; mais, allarmé au dernier point, il vola dans mon apartement. Il ne falloit que voir son visage pour connoître l'extrême inquiétude dont il étoit agité. Le début de son discours acheva de m'aprendre le trouble de son ame. C'est donc en ce moment, me dit-il, que je dois connoître tout l'excès de mon malheur. Les voilà donc éclaircis, ces doutes cruels qui m'allarmoient. Je ne l'ignore plus cette cause opiniâtre des injustes refus qu'un Pere inexorable opposoit à mes vœux. Le bonheur d'un Ami l'intéresse plus que le mien. Ah ! ma charmante Demoiselle, me dit-il en se jettant à mes genoux, ne me rendez pas le plus infortuné de tous les mortels ! mon sort est encore entre vos mains : il ne me reste plus d'autre ressource qu'en vos bontés ; ne me

livrez donc pas au plus affreux déſeſpoir ? Si vous voulez me conſerver la vie, conſervez-moi votre cœur ; gardez-moi cette foi que vous m'avez jurée : promettez-moi que vous ne me ſacrifierez pas à ce Rival inconnu, qui doit bientôt venir vous rendre ſes hommages. Vous ne devez aucune ſoumiſſion aux volontés de mon Pere, laiſſez-moi pendant un tems expoſé au reſſentiment de ſon injuſte courroux. Je ne lui opoſerai qu'une reſpectueuſe patience ; peut-être triomphera-t'elle de ſon opiniâtre réſiſtance.

Eh ! non, mon cher Baron, lui répondis-je, croyons plutôt que le Ciel ne nous a pas fait l'un pour l'autre. Pourquoi vouloir inutilement nous roidir contre les ordres du deſtin ? Ce n'eſt point votre amour, c'eſt votre raiſon que je veux que vous conſultiez. Vous permet-elle de négliger les intérêts de votre fortune & de votre gloire ? Et me le pardonneriez-vous à moi-même, ſi je ſouffrois que vous ne priſſiez conſeil que de votre paſſion ? Voudriez-vous qu'on eût à vous reprocher l'oprobre dont vous couvririez votre famille, ſi vous la déshonoriez par l'alliance que vous feriez avec moi ? C'eſt-là, croyez-moi, l'unique raiſon qui rend Monſieur le Comte inexorable à vos deſirs. Pouvez-vous vous plaindre, ſi vos intérêts lui ſont plus chers qu'à

vous-même ? Mais vous voulez ſçavoir ſi je me prêterai au nouvel engagement que l'on me propoſe. Non, n'aprehendez pas que je manque jamais aux ſermens qui vous engagent ma foi. Je me retirerai, s'il le faut, au fond d'un Cloître. Je n'y ſerai pas privée du plaiſir de vous voir ; & ſi vous voulez bien m'y continuer les marques de votre amitié, elles me tiendront lieu de celles que j'aurois reçues de votre amour : car c'eſt de cet amour ſi contraire aux vues de votre famille, qu'il faut tâcher de vous guérir.

Ah ! Mademoiſelle, me répondit le Baron, ſongez-vous que c'eſt-là un ordre inhumain, dont l'idée ſeule me fait frémir. Je renoncerai mille fois à la vie, plutôt que de me défaire de cet amour, qui fait ſeul tout le bonheur de mes jours. L'injuſte autorité d'un Pere étendra-t'elle ſes droits juſques ſur mon cœur ? Qu'il continue, s'il le veut, à s'opoſer à mes vœux ; qu'il refuſe de donner ſon aveu aux liens qui doivent nous unir ; mais qu'il n'eſpére pas que je conſente à devenir la victime de ſon intérêt & de ſon ambition. C'eſt de lui-même que je veux aprendre le nom de cet Ami chéri qu'il me préfére. Je ſçaurai quel eſt ce Rival heureux pour qui il s'intéreſſe, au préjudice de mon bonheur.

C'eſt-là, Monſieur, lui répondis-je, un

éclairciſſement inutile, que je vous prie de ne pas rechercher. N'eſt-ce pas aſſez que vous ſoyez ſûr que ma foi ne ſera jamais engagée qu'à vous ſeul ? Je vous rends celle qui vous lioit à moi. Ne me refuſez pas, je vous prie, cette derniére marque de votre tendreſſe ; que j'aprenne que Monſieur le Comte eſt content de votre obéiſſance. N'oubliez pas que vous avez à ſoutenir, par une alliance honorable, l'éclat d'une illuſtre famille. Me croiriez-vous digne de votre eſtime, ſi, ne conſultant que mon intérêt, je ſouffrois que vous oubliaſſiez ce que vous devez à votre gloire ?

Je liſois dans les regards du Baron, qu'il étoit bien éloigné de ſe conformer à mes intentions. Plus je m'épuiſois en ſentimens de généroſité & de grandeur ; plus je lui paroiſſois mériter ſon tendre & inviolable attachement. Je prévis bien que je ne pourrois le diſſuader d'avoir un éclairciſſement avec le Comte. Tout ce que j'en pus obtenir, c'eſt qu'il me promît de renfermer ſes plaintes dans les bornes du reſpect. Mais pouvoit-il eſpérer que ſon Pere voulût s'ouvrir à lui ſur un deſſein dont il m'avoit fait un myſtére ! Ce fut donc inutilement qu'il chercha pendant pluſieurs jours à arracher au Comte un ſecret dont je devois être la premiére inſtruite. Jamais il ne put ſçavoir le nom de ce prétendu

Ami, dont on ne ceſſoit cependant d'apuyer avec zéle les intérêts auprès de moi. Car le Comte ne laiſſoit pas paſſer un ſeul jour, ſans m'entretenir du bonheur que me promettoit l'établiſſement dont il m'avoit parlé.

Cependant un accroiſſement de complaiſances & de ſoins de ſa part, quelque choſe de plus tendre & de plus animé dans ſes regards, dont je commençois à m'appercevoir de plus en plus, avoient achevé de me mettre au fait de ſes intentions; de ſorte que je redoutai extrêmement l'inſtant où je devois entendre l'aſſommant aveu de ſa paſſion. Ce n'eſt pas que le Comte ne fut capable d'en inſpirer une bien tendre. Le portrait que j'ai fait de lui, & que l'on peut ſe rapeller, ſuffit pour juger des impreſſions qu'il pouvoit faire ſur un cœur. Mais il auroit falu qu'il eût adreſſé ſes vœux à un cœur qui n'étoit point prévenu; & le mien l'étoit au point de ne pouvoir jamais ſe détacher de l'objet qui avoit captivé ſa tendreſſe: quelle opoſition inſurmontable par conſéquent aux deſſeins du Comte! Mais il ignoroit l'inviolable conſtance dont mon cœur ſe piquoit; & c'eſt ce qui lui laiſſoit entrevoir quelque eſpoir pour ſon amour.

Les huit jours de délai que l'on m'avoit accordés pour faire mes réflexions, étoient

enfin écoulés ; & je commençois même déjà à me croire délivrée de l'importune visite dont j'avois été menacée. Je me flatois en vain. Je devois être instruite, avant la fin du jour, que mes conjectures n'étoient que trop bien fondées. L'on venoit de sortir de table, lorsque le Comte avertit Mademoiselle de Mezin d'aller avec sa Gouvernante faire une visite à une Dame, dont il lui dit le nom, qui demeuroit à l'extrémité du Fauxbourg Saint-Germain. Il me fut aisé de comprendre que cet ordre, qui devoit me laisser seule dans mon appartement pendant le reste de la journée, n'étoit pas sans dessein ; & je ne me trompai pas. Il n'y avoit pas encore une demi-heure que mon Amie & sa Gouvernante étoient montées en carosse, que le Comte entra dans ma chambre. Le voici enfin, Mademoiselle, me dit-il, ce jour marqué où vous devez prononcer l'arrêt de cet Ami dont je vous ai parlé. Peut-il espérer que vous lui serez favorable ? Vous avez sans doute fait vos réflexions ; s'accordent-elles avec les vues que l'on vous a proposées ?

Qu'il vous souvienne, Monsieur, lui répondis-je, que j'ai eu l'honneur de vous dire, que je n'avois point de nouvelles réflexions à faire, parce que je ne voyois rien qui pût me faire changer de dessein. Vous êtes instruit de ce dessein ; ainsi vous n'i-

gnorez pas la réponſe que je pourrois vous faire. Mais, ajoutai-je, voici, Monſieur, ce que je me crois obligée de vous aprendre. Je vous avois promis de ne rien négliger pour engager Monſieur le Baron à ſe défaire d'un amour contraire aux vues que vous aviez pour ſa fortune & pour ſa gloire. J'ai tenu parole. J'ai ſacrifié mon amour à ce que je devois aux intérêts de votre Fils. Je lui ai fait comprendre qu'il devoit, comme moi, renoncer aux doux eſpoir dont nous nous étions flatés, & que je ne conſentirois jamais qu'il me prouvât ſa tendreſſe, au préjudice de la reſpectueuſe ſoumiſſion qu'il doit à vos volontés. Ce n'eſt pas, Monſieur, continuai-je, qu'en exhortant le Baron à ſe défaire de ſon amour, j'aye eſpéré pouvoir me défaire du mien. Je rougirai, s'il le faut, de l'aveu que je vais faire de ma foibleſſe; mais je ne vous cacherai pas, que je lui conſerverai toute la fidélité que je lui ai jurée. Je lui ai rendu la parole qui m'engageoit ſa foi; mais il peut compter ſur celle qui lui aſſuroit la mienne: & c'eſt pour ne lui laiſſer aucun doute de mon inviolable conſtance, que j'ai formé le deſſein de m'enſévelir dans l'obſcurité d'un Cloître, ſi vous voulez bien, Monſieur, m'y continuer l'honneur de votre protection. Ma miſére me rend néceſſaire le ſecours de vos généreuſes bontés; ne me

les réfuſez pas. Donnez à mon innocence un azile qui la mette à couvert de tous les dangers qui l'effrayent. C'eſt-là, Monſieur, la grace que j'oſe vous demander avec les plus vives inſtances ; & ſouffrez que pour l'obtenir je me jette à vos genoux.

Mais quel changement inattendu ! Je voulois me mettre dans une poſture humiliante, & le Comte lui-même me prévint. J'avois à peine proféré les derniéres paroles, que je le vis ſe jetter précipitamment à mes pieds. C'en eſt trop, ma charmante Demoiſelle, me dit-il ; je ne puis plus vous cacher le tendre amour que vous avez fait naître dans mon cœur. C'eſt en moi-même que vous voyez cet Ami qui ne peut être heureux qu'en uniſſant ſon ſort au vôtre. Peut-être me tiendriez-vous compte de la violence que je me ſuis faite, ſi vous pouviez ſçavoir combien il a dû m'en coûter pour tenir renfermées au fond de mon cœur les impreſſions que la vue de vos charmes à fait ſur moi. Mais cet amour pouvoit-il ne pas croître à chaque inſtant, par la facilité que j'ai eue de me convaincre à chaque inſtant, combien vous étiez digne de toute mon eſtime & de toute ma tendreſſe ? C'eſt donc cet amour ſeul, qui durera autant que ma vie, que j'avois à opoſer aux vœux de mon Fils. Jugez, Mademoiſelle, ſi, pour le rendre heureux, je

pouvois consentir à lui sacrifier mon bonheur : C'est à vous à présent à prononcer, si vous laissez quelque espoir à mes desirs. Ce n'est ni ma dignité, ni mon rang, ni l'abondance des richesses, que je veux faire parler en ma faveur ; de si frivoles avantages ne sçauroient toucher une ame comme la vôtre : Mais si elle est sensible à l'estime que l'on fait de la sagesse & de la vertu, vous me voyez pénétré de respect.

Ne me prodiguez pas, Monsieur, lui répondis-je, des louanges qui blessent ma modestie ; & si vous voulez me convaincre que mes intérêts vous sont chers, accordez-moi la grace que j'ose attendre de votre bonté. Souffrez que je me dérobe aux yeux du monde. Assurez-moi une place dans un Couvent, où je puisse attendre la fin de ma triste destinée. J'y passerai des jours tranquiles, en attendant l'heureux moment qui me rendra à la tendresse de mes Parens, ou bien celui qui, avec ma vie, terminera mes disgraces. Eh ! pourquoi, reprit-il, ma belle Demoiselle, me déguiser vos pensées ? Pourquoi ne m'avouez-vous pas franchement, que ce sont les déclarations que je vous fais de mon tendre & respectueux amour, qui font naître ces projets de retraite dont vous me parlez ? Pourquoi ne me dites-vous pas, que vous ne cherchez qu'à vous dérober à mon odieuse présence ;

que ma vue va vous devenir insuportable, parce que j'ai osé vous déclarer que mon cœur ne peut être qu'à vous seule ? Car je vous le demande : me feriez-vous la grace de recevoir mes visites dans ce Couvent, où vous voudriez faire retraite ? Et si vous les receviez, que n'en coûteroit-il pas à votre complaisance ?

Ce sont-là, Monsieur, lui répondis-je, des sentimens, que je ne croyois pas que vous dussiez me prêter. Quoi ! je ne payerois vos bontés que d'une monstrueuse ingratitude ! Connoissez mieux, Monsieur, toute la vivacité de ma reconnoissance : oui, je sens tout le prix de vos bienfaits. J'ai retrouvé en vous la tendresse du meilleur de tous les Peres. Peu content de m'arracher à ma misére, vos généreuses bontés m'ont fait un sort plus heureux que je n'osois l'espérer ; pourrois-je donc ne pas vous offrir un cœur pénétré des sentimens de la plus vive gratitude ? Mais, Mademoiselle, reprit le Comte, parmi ces sentimens de reconnoissance, que je ne mérite pas, ne pourriez-vous pas me faire la grace de mêler un peu d'amour ? Avec les dispositions que vous me témoignez, voudriez-vous me rendre le plus infortuné de tous les hommes ? Et ne le serai-je pas, si vous opposez toujours un cœur insensible à mes tendres vœux ? J'ai l'honneur de vous le répéter, mon bonheur dé-

pend de l'eſpoir que vous laiſſerez à mon amour. Je conviens que la diſproportion de votre âge au mien peut vous porter à rejetter mes hommages : mais ſoyez aſſurée, ma charmante Demoiſelle, me dit le Comte d'un ton paſſionné, & en fixant ſur moi les regards les plus tendres & les plus animés, que cette diſproportion ne ſçauroit nuire à la vivacité de mon amour, qui vous fera voir à chaque inſtant les empreſſemens du plus tendre de tous les Amans. Oui, ma belle & aimable Marianne, ajouta-t-il dans un tranſport & en ſaiſiſſant une de mes mains, qu'il baiſa pluſieurs fois avant que je puſſe la retirer, ſi jamais vous avez à vous plaindre, ce ne ſera que des importunités que vous cauſeront peut-être les marques trop ſouvent réitérées de ma tendreſſe.

J'aurois ſans doute eu à eſſuyer grand nombre d'autres proteſtations ſemblables, qui devenoient plus animées à meſure que dura notre entretien, ſi le Baron, ayant promptement exécuté la commiſſion dont le Comte l'avoit chargé, n'étoit revenu plus vîte qu'il n'étoit attendu. Sur le raport qu'on lui fit, que ſon Pere étoit ſeul avec moi dans mon apartement, il n'héſita pas d'y monter, pour venir lui rendre compte des ordres qu'il lui avoit donnés. Dans le moment que le Baron entra, le Comte embraſſoit étroitement mes genoux ; il avoit même ſa bou-

che collée sur une de mes mains, que je tâchois vainement de dérober à ses caresses. A cette vue le Baron pâlit; l'étonnement dont il fut saisi, le fit reculer quelques pas; & il paroissoit douter s'il devoit s'en fier à ses yeux. Mais ce qui m'allarma, c'est que je crus voir dans les regards qu'il jetta sur moi, une injurieuse indignation, qui sembloit me reprocher la situation dans laquelle je m'offrois à ses yeux. Le trouble dont je me sentis agitée, me fit pousser un cri, qui retira le Comte du transport où il se livroit. Quel sujet de surprise pour lui, lorsqu'ayant tourné la tête, il aperçut le Baron, dans une atitude & avec un air qui démontroient l'excès de son étonnement! Le respect que mon jeune Amant avoit pour son Pere, l'engageoit cependant à se retirer. Je crus qu'il étoit nécessaire de me justifier dans son esprit; ainsi m'étant débarrassée du Comte, qui tâchoit de me retenir, je courus après le Baron, en lui criant: Eh! de grace, Monsieur, ne vous retirez pas, je vous prie, sans m'entendre; ne formez aucun soupçon injurieux à ma gloire. Voilà Monsieur (je parlois du Comte) qui vous instruira de ses intentions & des miennes. Oui, mon Fils, aprochez, reprit le Comte; car en vain je voudrois vous faire plus long-tems un mystére de mes desseins; ce que vous venez de voir a dû vous en dire

aſſez. Mademoiſelle a pu vous parler d'un Ami pour qui j'ai feint de m'intéreſſer ; c'eſt moi-même qui ſuis cet Ami : c'eſt moi qui, épris de l'amour le plus pur pour Mademoiſelle, viens de lui déclarer, que je ne puis être heureux qu'autant que je trouverai en elle du retour. Vous comprenez à preſent, mon Fils, la raiſon qui m'a empêché de favoriſer vos deſirs : c'eſt un Rival que vous trouvez dans un Pere ; mais qui ne veut combattre avec vous que de généroſité. Non, je ne vous défends plus d'eſpérer que je pourrai un jour conſentir à vos vœux.

A ces mots le Baron, tranſporté de joye, ſe jette aux genoux de ſon Pere. Les termes lui manquent pour exprimer la vivacité de ſa reconnoiſſance. Ce ne ſont que des paroles coupées qu'il prononce : Ah ! mon Pere, s'écrioit-il, Pere trop généreux ! Quoi ! vous pourriez..... Non, jamais... Ah ! tous les momens de ma vie, ne dois-je pas les conſacrer au ſouvenir de ce prodigieux excès de bonté ! Mais, mon Fils, reprit le Comte, vous me faites-là des remercimens que vous devriez épargner juſqu'au moment que j'aurois donné un entier conſentement à vos ſouhaits : Et ce moment eſt peut-être encore plus éloigné que vous ne penſez. Car je ne dois pas vous le cacher : le ſecours du tems m'eſt néceſſaire pour renoncer à l'eſpoir dont j'ai flaté mes

désirs. Me promettez-vous, Mademoiselle, que pendant une année vous voudrez bien souffrir mes assiduités & mes soins ? Si au bout de ce tems je n'ai pu réussir à vaincre votre indifférence, je ferai le premier à vous prier d'accorder à mon Fils le bonheur que vous m'aurez refusé : mais je veux, ajouta-t-il, que vous connoissiez toute la droiture de mon caractere. Je vous tromperois, si je vous disois que je pûsse ne pas voir d'un œil jaloux les soins que le Baron vous rendroit. Ainsi, pour m'ôter tout sujet d'inquiétude, il s'agit pour lui d'une année d'absence, qu'il employera à visiter quelques Cours étrangéres : puis-je espérer que ce court exil, auquel je le condamne, ne m'exposera pas à encourir votre haine ?

J'avois besoin de quelques momens de réflexion pour me déterminer sur le parti que je prendrois. Les yeux du Baron, que je consultois, ne me disoient rien touchant la réponse que j'avois à faire. Les propositions du Comte le jettoient, comme moi, dans un extrême étonnement. Je n'aurois cependant pas hésité de répondre conformément à ses désirs, si j'avois été pleinement convaincue de la sincérité de ses intentions. Mais le caractere le plus droit ne se dément-il pas quelquefois, lorsqu'il s'agit des intérêts du cœur ? Un Amant se pique-t-il toujours d'une scrupuleuse fidélité, à tenir des

promesses qu'il sçait être contraires au succès de son amour ? C'étoit-là le cas où je prévoyois que le Comte pourroit se trouver dans la suite. Comment pouvois-je espérer, qu'après une année d'inutiles efforts pour vaincre ma résistance, il ne feroit aucune violence à mon choix ? Et cette année encore, comment devois-je la passer ? Condamnée à entendre chaque instant les importunes déclarations d'un amour que je ne pouvois payer que d'indifférence : mais ce qui augmentoit mes incertitudes, c'est que je sentois que la reconnoissance parleroit dans mon cœur en faveur de celui dont j'avois à rejetter les vœux. Etois-je bien assurée que, rebuté de mes opiniâtres refus, il ne fit pas succéder la haine à l'amour ? Et dans cette supposition, dans quel affreux état n'allois-je pas être replongée ?

Ce furent-là les premieres réflexions qui se présentérent à mon esprit ; & qui me rendoient irrésolue sur la réponse que je ferois au Comte. Il ne lui fut pas difficile de s'apercevoir de mon embarras. Le rouge qui se répandoit sur mon visage ; mes yeux que je tenois constamment baissés depuis qu'il eut commencé à m'entretenir de son amour, lui firent aisément connoître, que le résolutions que j'avois à prendre n'étoient pas l'affaire d'un moment. Mademoiselle, me dit-il, après avoir at-

tendu inutilement ma réponſe, voilà un ſilence que je ne puis guére interpréter en ma faveur ; mais il eſt juſte que vous ayez du tems pour réfléchir ; faites-moi la grace de ne pas me refuſer celui que j'ai eu l'honneur de vous demander, & comptez ſur la fidélité de mes promeſſes. Je vous laiſſe avec le Baron ; c'eſt de lui que vous pourrez aprendre combien je ſuis eſclave de ma parole.

Me voilà donc avec mon Amant. Nous étions l'un & l'autre ſi étonnés de tout ce que nous venions d'entendre, que nous demeurâmes pendant quelques minutes à nous regarder, ſans pouvoir nous dire une ſeule parole. Cette année d'exil dont il étoit menacé, n'étoit pas plus de ſon goût que du mien : mais il avoit cependant quelque ſujet de frayeur moins que moi. Comme il étoit plus au fait du caractére du Comte, il ne doutoit pas que, fidéle obſervateur de ſes promeſſes, il ne conſentît à ſes vœux aprés une année d'abſence. Mais n'étoit-ce pas-là un tems d'une exceſſive durée pour un Amant auſſi tendre & auſſi paſſionné que le Baron ? Une ſombre triſteſſe étoit peinte ſur ſon viſage. De tems à autre il levoit ſes yeux au Ciel, & les baiſſoit enſuite. Ses ſoupirs fréquens lui ôtoient l'uſage de la parole. Je lui parlois, & il paroiſſoit ſourd à ma voix. Répondez-moi donc, Mon-

ſieur, lui dis-je, vous plaiſez-vous à augmenter mes frayeurs par votre ſilence ? Prévoyez-vous quelqu'autre malheur que celui qui vient de nous être annoncé ? Pouvez-vous douter que je ne le partage avec vous ? Serai-je moins que vous ſenſible aux maux de l'abſence ? Mais, cher Baron, ajoutai-je, l'eſpérance d'un avenir plus heureux, ne peut-il ſervir à nous conſoler ? Ou craignez-vous que le Comte ne vous ait donné que des paroles trompeuſes ? Non, Mademoiſelle, reprit-il, ce n'eſt point-là le ſujet de mes triſtes inquiétudes ; je ſçais trop le fonds que je dois faire ſur les promeſſes de mon Pere : mais cet ordre inhumain qu'il me donne, ce cruel exil auquel il me condamne, puis-je y ſonger ſans frémir ? Moi ! m'éloigner de ces lieux ! Avoir à chaque inſtant le cœur rongé par la crainte que l'abſence ne m'éface de votre ſouvenir ! Car quelle fermeté, quelle conſtance ne vous faudra-t'il pas pour tenir contre les preſſantes & continuelles ſollicitations que l'on employera pour vaincre votre réſiſtance ? Et ce qui redouble mes allarmes, c'eſt que, vous connoiſſant touchée par des ſentimens d'honneur & de probité, on ne ſe ſervira que de ce moyen-là pour triompher de votre indifférence. Car je dois rendre cette juſtice au mérite de mon Pere ; point de caractére plus éloigné que le ſien de tout artifice.

Peut-

Peut-être n'en avez vous pas encore toute l'idée que vous en devez avoir. Vous continuera-t'il long-tems ſes aſſiduités, ſans que vous puiſſiez vous empêcher d'admirer en lui mille rares qualités qui gagneront votre eſtime ? Et le paſſage n'eſt pas bien grand de l'eſtime à la tendreſſe. Comment, Monſieur ! répondis-je avec vivacité au Baron, vous me ſoupçonnez donc toujours d'inconſtance ; & les ſermens les plus forts que je vous ai faits d'une inviolable fidélité, ne peuvent diſſiper vos vaines frayeurs ? Je laiſſe à l'avenir à vous aprendre à me mieux connoître. Il me vient cependant, ajoutai-je, une idée dont je veux vous faire part, parce qu'elle ſervira peut-être à calmer un peu vos inquiétudes. Je me ſuis déjà ouverte à Monſieur le Comte ſur un deſſein que je méditois, & je crois avoir à préſent une raiſon particuliére pour en preſſer l'exécution : voici quel eſt ce deſſein ; je ne doute pas que vous ne l'aprouviez. Je ſerois charmée de pouvoir me retirer pendant quelque tems dans un Couvent ; & ſi l'on veut bien y conſentir, j'avoue que je n'aurai plus rien à déſirer de ce côté-là. Fort bien, reprit le Baron, on ne peut rien de mieux ; mais, à vous parler franchement, je ne crois pas que mon Pere veuille vous permettre de l'exécuter. N'importe, répondis-je ; je veux encore une fois ſonder ſes

dispositions sur ce point ; & dès demain je sçaurai ce que j'en dois espérer. Je jugeai assez que je ne pouvois rien proposer au Baron qui fut plus de son goût que ce dessein ; parce que par-là je lui épargnois bien des allarmes, & à moi des importunités. D'ailleurs, la bienséance exigeoit, depuis que le Comte m'avoit fait une déclaration si ouverte de son amour, que je ne demeurasse pas dans une même maison avec lui. Il est vrai pourtant que ma misére ne me laissant d'autres ressources que ses bontés, j'étois par-là assez à couvert des reproches que l'on eût pû me faire, s'il eût dépendu de moi de me choisir un autre retraite. Mais avant que de proposer mon dessein au Comte, j'avois résolu d'en faire part à mon Amie, dans l'espérance que je pourrois peut-être l'engager à m'accompagner dans le Couvent.

Le Baron venoit de me quitter, lorsqu'elle rentra dans mon apartement avec la Dupré. Que de grandes nouvelles n'avois-je pas à lui aprendre ! Je suis bien mortifiée, ma Chere, me dit-elle en venant se jetter à mon col, d'avoir été obligée de vous laisser ici si long-tems seule ; mais ce qui me console, c'est que je suis bien assurée que du moins vous n'avez pas eu lieu de vous ennuyer autant que moi. O Ciel ! l'assommante visite que je viens de faire ! Non, il n'y eut

jamais de converſation plus ennuyante que celle que je viens d'eſſuyer. Et jamais il n'y en eut, interrompis-je, de plus charmante & de plus flateuſe pour mon orgueil, que celle que je viens d'avoir; & c'eſt, s'il vous plaît, avec Monſieur le Comte. Sçavez-vous, ma Chere, ajoutai-je, qu'il ne tiendra pas à lui que vous ne me deviez bientôt beaucoup de reſpect, & peut-être même un peu d'obéiſſance? Achevez, s'il vous plaît, reprit mon Amie, car j'entrevois dans ce que vous dites beaucoup de nouvelles ſurprenantes.

Auſſi le ſont-elles infiniment, repris-je. Vous attendiez-vous, par exemple, Mademoiſelle, que l'on me deſtinât l'honneur d'être votre Belle-mere? Peut-être vous imaginez-vous que je plaiſante? Rien cependant de plus ſérieux: du moins les propoſitions m'en ont été faites; & je ne ſçais pas trop bien encore ſi je ne les accepterai pas. Enſuite, prenant un ton moins badin, je fis un récit exact à mon Amie de l'entretien que j'avois eu avec le Comte. L'article de la poſture dans laquelle il avoit été ſurpris par le Baron, me parut trop intéreſſant pour en omettre aucune circonſtance. Mademoiſelle de Mezin ne put s'empêcher d'en rire un peu. Mais j'allois entamer un point qui ne pouvoit manquer de l'inquiéter beaucoup. Je connoiſſois ſa tendreſſe extrê-

me pour ſon Frere ; & je prévoyois qu'elle ne s'accommoderoit pas plus que moi de cette eſpéce d'exil dont on le menaçoit. Elle ſe plaignit donc avec moi de la ſévérité du Comte ; mais ce qui l'affligeoit le plus, c'eſt qu'en connoiſſant ſa fermeté, elle ne pouvoit eſpérer qu'il rétractât l'arrêt une fois prononcé. Mais le Baron, me dit-elle, qu'en penſe-t-il ? Ne vous a-t-il pas paru inconſolable ? Du moins étoit-il naturel, repris-je, qu'il en fît un peu ſemblant. Mais peut-être, ajoutai-je, ma chere, ignorez-vous un moyen que j'ai imaginé pour le tranquilliſer pendant ſon abſence : je vais vous le dire, à condition néanmoins que vous m'aiderez à me conſoler de la ſienne. Moi, ma chere, répondit-elle ? Eh ! pouvez-vous en douter ? Parlez, & comptez que je ſuis diſpoſée à faire tout ce que vous ſouhaiterez. C'en eſt aſſez, lui répartis-je, j'ai votre parole : vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, de me la tenir. Peut-être vais-je mettre votre amitié pour moi à une grande épreuve : Dites-moi, je vous prie, franchement, le ſéjour d'un Couvent ſeroit-il de votre goût ? C'eſt-là ce que je ſuis d'abord bien aiſe de ſçavoir. Eh ! pourquoi donc cette queſtion, me répartit mon Amie ? Ce pourquoi-là, repris-je, pourra facilement vous être expliqué : c'eſt que je dois prier Monſieur le Comte qu'il me permette de demeurer

pendant une année dans un Cloître ; vous devinez assez, je crois, la raison qui m'engage à cette résolution. C'est à vous à présent, ma chere Amie, ajoutai-je, à me dire si je puis espérer que vous ne me refuserez pas d'y partager avec moi les ennuis d'un si triste séjour. Voilà donc, ma chere, me répondit Mademoiselle de Mezin, toutes les preuves que vous me demandez de mon amitié ; il faut en vérité qu'elle vous soit bien peu connue, puisque vous avez pu douter qu'il y eût rien qui s'accordât mieux avec mon penchant, que ce que vous venez de me proposer. Je vous ai assez témoigné, que rien ne me paroît préférable aux charmes de votre aimable conversation, vous sçavez avec cela une partie de mes aventures : jugez si, étant connues comme elles le sont dans le monde, l'obscurité d'une semblable retraite peut avoir rien de gênant pour moi. Ainsi croyez, ma chére, que j'ai plus de raisons que vous de souhaiter que mon Pere donne les mains à votre dessein ; & que je me croirai fort heureuse d'être à jamais votre Compagne inséparable. Mais pour vous dire ma pensée, ce consentement que vous voulez solliciter, ne me paroît pas bien facile à obtenir ; car vous ne doutez plus des intentions de mon Pere. Pourriez-vous former un dessein plus contraire à ses vues ! Et

c'eſt-là pourtant, repris-je, le deſſein que je le prierai d'aprouver. Je ne ſçais ſi je me flate ; mais je lui ferai des priéres ſi inſtantes, que j'eſpére qu'il voudra bien s'y rendre ; & ce ſera, s'il vous plaît, demain que je veux commencer à preſſer l'exécution de mon projet. N'oubliez, de grace, aucun ſoin, me dit mon Amie ; & croyez que je vous tiendrai compte de tous ceux que vous prendrez pour réuſſir ; car c'eſt-là un ſuccès qui ne m'intéreſſe pas moins que vous. Oui, fort bien, reprit la Dupré, qui s'étoit retirée dans une chambre voiſine, tandis que je m'entretenois avec Mademoiſelle de Mezin, & qui parut tout-à-coup ; voilà vos petites conventions faites, n'eſt-ce pas ? Mais il me ſemble qu'il n'a guére été fait mention de votre Gouvernante : il me paroît néanmoins, que quand vous auriez pris ſon avis, vous n'en auriez peut-être pas plus mal fait ; mais je ſuis au fait de vos ſecrets, & j'en ſçaurai tirer parti. Le Couvent, à ce que j'ai pu comprendre, eſt aſſez de votre goût ; mais eſt-il du mien ? Voilà ce qu'il étoit bon de ſçavoir ; car ſi vous y entrez, il faudra bien que je vous y accompagne ; & voilà ce qui ne me plaît point du tout : ainſi tenez-vous pour averties, que je ne ſerai plus Madame Dupré, ou que j'empêcherai bien Monſieur le Comte de ſe prêter à vos fantaiſies. Voyez la belle idée qui leur vient en tête !

Vouloir aller se renfermer dans un Cloître ! Bon pour celles que l'on force d'aller s'y ennuyer ; elles sont à plaindre celles-là : mais vous, Mesdemoiselles ; eh fi donc ! vous n'y songez pas ! Goûtez les douceurs de la vie, puisque vous le pouvez ; & les goûte-t-on dans un Couvent ? Eh oui, attendez-vous-y ? Souvenez-vous de ce que dit le Proverbe, qu'il n'y a point de belle prison ; & je crois moi, que ce proverbe a raison. Mais, Madame, répondit mon Amie à l'inquiéte Dupré (car mon dessein paroissoit l'allarmer véritablement,) il y a loin, comme vous sçavez, du projet à l'exécution ; ainsi ne prenez pas d'avance de vaines frayeurs. Vous nous menacez de vous donner des mouvemens pour empêcher la réussite de notre dessein : vous avez quelque pouvoir sur l'esprit de mon Pere, ainsi espérez que vous le tournerez à votre gré. Eh ! vous croyez peut-être, Mademoiselle, répondit la Dupré à mon Amie, que votre petit air railleur me décourage ! Allez, laissez-moi faire seulement, & vous verrez qui de vous ou de moi aura sujet de rire. Notre conversation finit-là, parce que l'on vint nous avertir de descendre pour souper.

Le Comte, après la déclaration qu'il m'avoit faite de son amour, & qui n'étoit plus un mystére dans toute la maison, n'avoit plus

à ſe contraindre dans ſes politeſſes & ſes complaiſances : auſſi eut-il pour moi durant le repas les attentions les plus marquées & les plus prévenantes ; & j'y répondis de mon côté de la maniére du monde la plus gracieuſe. Loin même de paroître rêveuſe, comme j'aurois du l'être, après la converſation que j'avois eue avec lui, je fus, ou du moins je parus être de l'humeur la plus charmante & la plus enjouée. Quel motif de joye pour le Comte ! Ne pouvoit-il pas croire que mon enjouement, & cet air aiſé que je mettois dans mes façons, venoient de quelque favorable diſpoſition que j'avois priſe en ſa faveur : Mais qu'il étoit bien éloigné de pouvoir deviner mes penſées & les propoſitions que je devois lui faire ! Mais il étoit bon, avant tout, que, par l'eſpérance que je paroiſſois lui laiſſer, qu'il ne lui ſeroit peut-être pas impoſſible de me fléchir, je le diſpoſaſſe à écouter favorablement mes priéres.

Le Comte voulut après le ſouper me faire la politeſſe de me reconduire dans mon apartement. Je prévis que c'étoit un entretien particulier qu'il alloit me demander, mais que je n'etois point d'humeur de lui accorder : ce fut pour m'en défendre poliment, que je feignis d'avoir un beſoin extrême de prendre du repos. J'ai cependant,

Monſieur, lui dis-je, avant qu'il ſe retirât, mille choſes à vous communiquer. Ce ſont bien des réflexions que j'ai faites, & dont j'aurai demain l'honneur de vous inſtruire. Que je ſerois heureux, ma charmante Demoiſelle, me répondit-il en me ſerrant la main, ſi elles n'étoient pas contraires à mes deſirs ! Que je ſçache du moins, ſi vous me laiſſez quelque eſpoir. Mon ſilence, mêlé d'un modeſte embarras, me tint lieu de réponſe, & le Comte me laiſſa voir dans ſes regards, qu'il l'interprétoit en ſa faveur.

Mon Amie étoit remontée avec moi ; & dès que le Comte m'eut quittée, elle voulut ſe retirer dans ſa chambre, parce q'uelle crut, comme je l'avois dit, que j'avois véritablement une forte envie de dormir. Mais je lui avouai, que c'étoit un prétexte que j'avois imaginé, pour éviter quelque converſation qu'il m'auroit fallu eſſuyer avec le Comte ; & ſi vous voulez me faire plaiſir, ajoutai-je, donnez-moi une heure de votre tems ; vous retarderez d'autant votre ſommeil, & vous en ſerez quitte pour le pouſſer demain plus avant dans le jour. Peut-être vous imaginez-vous que j'ai des choſes bien importantes à vous dire ? Bien loin de-là il m'en reſte de très-intéreſſantes à aprendre ; car je n'ai pas, s'il vous plaît, oublié qu'il me revient la fin d'une Hiſ-

toire. Vous avez trouvé jusqu'à présent mille vains prétextes pour vous défendre d'en achever le recit ; mais je ne veux pas que vous faſſiez languir davantage mon impatience. Eh ! ne vous ſouvenez-vous pas, ma Chére, me répondit Mademoiſelle de Mezin, que je vous ai dit que je n'avois plus qu'un long tiſſu de triſtes aventures à vous raconter, dont je dois craindre de me rapeller le ſouvenir. Quel plaiſir auriez-vous à voir couler mes larmes ? J'aurai la conſolation, repris-je, d'y mêler les miennes. Et n'en ſera-ce pas une pour vous même, d'épancher votre cœur dans le ſein d'une Amie ? Si je partage votre douleur, du moins ne m'en laiſſez pas ignorer la cauſe.

Je n'ai point oublié que vous étiez arrivée à la Haye avec votre Epoux. Quel genre de vie pouviez-vous y mener ? Vous allez convenir, me répartit en ſoupirant la triſte de Mezin, qu'il n'y eut peut-être jamais de ſort plus déplorable & plus affreux que le mien. Quel triſte état que celui dans lequel nous arrivâmes, mon Epoux & moi, dans une Terre étrangére, où nous ne pouvions eſpérer nul ſecours, nulle protection, nul apui, parce que nous étions réſolus de ne pas nous faire connoître, par la crainte que nous avions, que ſi nos Parens euſſent été inſtruits du lieu de notre retraite, nous

aurions bien pu n'y pas être long-tems en sûreté ! Mais comment éviter l'extrême indigence dont nous étions menacés à notre arrivée en Hollande ? Ce fut-là le premier sujet de nos inquiétudes. Hardes, argent, tout nous avoit été enlevé, ainsi que je vous l'ai dit. Deux misérables pistoles qui nous étoient restées, faisoient toutes nos richesses. Etoit-ce-là un fonds bien propre à nous rassurer contre les frayeurs d'une prochaine misere ? Nous voilà cependant arrivés dans l'endroit où nous voulions fixer notre séjour ; où logerons-nous ? Le choix d'une Auberge qui convînt à notre situation, n'étoit pas aisé. Nous avions à consulter notre bourse, & elle nous conseilloit de loger dans un de ces misérables réduits, à qui le mépris de la pauvreté a fait donner le nom de Gargote ; mais n'étant pas encore faits aux humiliations, nous envisagions avec horreur cette dure extrémité. Etre obligés d'habiter sous le même toît, nous voir confondus avec un tas de gens sans aveu, la plûpart honteusement bannis de leur patrie pour leurs fortfaits : n'y avoit-il pas-là plus qu'il n'en falloit pour effrayer un honneur moins délicat que le nôtre ?

Nous marchions cependant dans la rue, suivis d'un Crocheteur, qui assurément n'avoit pas à se plaindre du poids de nos har-

des. Comme nous lui avions dit de nous conduire à une Auberge où il ne logeât que d'honnêtes gens, & où cependant nous ne fûssions pas obligés de faire de grandes dépenses, ce fut lui qui décida de celle où nous entrâmes.

Nous étions montés dans la chambre que l'on nous donna. Notre pauvreté ne nous permettoit pas de faire attention à celle de l'ameublement. Nous avions bien d'autres réflexions à faire. Bien ou mal, nous voilà enfin logés. Mais comment vivrons-nous ? C'etoit-là le grand point. Nous nous mîmes à table, où notre apétit, ou plutôt notre faim, prêta de l'assaisonnement au souper assez mince que l'on nous servit. Voyons, me dit mon Epoux, en examinant tristement le fonds de sa bourse, le peu d'argent qui nous reste est facile à compter : encore cinq jours, & nous en verrons la fin ; bien entendu que nous ne fassions que les dépenses indispensablement nécessaires. Mas sans doute le Ciel nous laisse plus de cinq jours à vivre : Songeons donc aux moyens de nous soustraire à l'indigence. Demain nous commencerons à les mettre en pratique. D'abord il ne s'agit pour moi que du travail d'esprit ; peut-être sera-ce là une petite ressource dans notre misere ; & c'est-là le premier moyen que je veux essayer. Qu'en

penſez-vous, ma Chére, me dit mon Epoux? Croyez-vous que ce déſſein réuſſira? Eſpérons-le du moins, lui répondis je; mais ce qui m'inquiéte dans tout ceci, c'eſt que je prévois bien des peines & bien des fatigues auxquelles vous aurez à vous aſſujettir, & que je voudrois bien de tout mon cœur vous épargner, ou du moins pouvoir les partager avec vous. Car que ne ſouffrirai-je point, ſi, pour traîner une miſérable vie, je vous vois obligé de vous apliquer ſans relâche à un travail rude & opiniâtre? Eh! de grace, mon aimable Sophie (c'eſt le nom que je portois, & dont mon Epoux aimoit à m'appeller) ne vous faites pas un ſujet d'inquiétude de ce qui ſera pour moi le ſujet de la joye la plus conſolante; car n'aurai-je pas lieu de me croire le plus heureux de tous les hommes, ſi, par l'aſſiduité de mes ſoins, je puis réuſſir à vous faire un ſort moins miſérable que celui dont nous paroiſſons ménacés? Non, non, ce n'eſt point pour moi, c'eſt pour vous ſeule que je crains les dures & humiliantes rigueurs de l'indigence: oui, vous me verriez expirer de regret, ſi vous y étiez expoſée. Mais attendons paiſiblement les diſpoſitions d'une Providence bienfaiſante; confions-lui nos intérêts, & promettons-nous de ſes bontés un prompt ſecours: elle peut faire jouer en notre faveur, des

reſſorts qui nous arracheront à la miſere.

J'avoue que j'étois charmée de voir à mon jeune Epoux ces ſentimens de piété & de Religion ; & je puis dire qu'ils ne ſe ſont jamais démentis dans les différentes épreuves par où il nous a fallu paſſer. Malgré les fatigues d'un long & pénible voyage, mon Epoux ne voulut pas goûter long-tems les douceurs du repos : il ne fut pas plutôt éveillé le lendemain, qu'il ſe leva & s'habilla à la hâte. Son premier ſoin fut d'aller voir quelques Libraires, pour leur offrir ſes humbles ſervices ; c'eſt-à-dire, pour les prier avec inſtance de lui fournir quelque occupation conforme à ſes talens. L'accueil froid & glacé qu'ils lui firent, ne le rebuta point ; il regarda même comme une faveur la promeſſe qu'ils lui firent de ſonger à lui trouver quelque occupation convenable. J'ai dit que mon Epoux avoit un goût particulier pour la Poëſie : & c'eſt en ce genre d'écrire qu'il eût été charmé de s'exercer. Mais la néceſſité l'obligeoit de vivre du fruit de ſon travail ; & les ouvrages de Poëſie ne ſont pas une grande reſſource en Hollande. Il crut cependant pouvoir tourner ſes vues de ce côté-là. Il y avoit alors à la Haye une Troupe de Comédiens Français. Mon Epoux, un ſoir au ſortir du Spectacle, eut occaſion de parler à un des Acteurs, qui ne put s'empêcher d'avouer,

qu'il étoit très-mécontent du Parterre, qui avoit l'impoliteſſe de le ſiffler ſouvent. Cela ne ſe pardonne point du tout, lui répondit de Lerban, & je vous conſeille de tirer ſatisfaction de ce Parterre inſolent, qui ne rend pas juſtice à vos talens : & pas plûtard que demain, c'eſt moi qui me charge de vous en venger. Une petite Piece de Vers que je vous donnerai & que vous pourrez chanter, ſçaura bien faire taire ces ſifflets ignorans dont vous vous plaignez.

Ah ! quelles actions de graces, Monſieur, ne vous devrai-je point, dit le Comédien à mon Epoux, ſi vous voulez bien me tenir cette promeſſe ! car je ne vous cache pas que ma patience eſt à bout. J'ai eu cependant l'honneur, j'oſe le dire, de paroître avec aprobation ſur les plus brillans Théâtres, & j'y ai reçu autant d'applaudiſſemens que je ſuis obligé d'eſſuyer ici de coups de ſifflet. Oh ! bien, lui répartit mon Epoux, laiſſez-moi faire, nous trouverons le moyen de faire ſilence. Je vais travailler à ce que je vous ai promis, & par la Piece que je vous donnerai, vous jugerez de ce que je puis faire pour votre Théâtre. Et vous pouvez compter, Monſieur, lui répliqua le Comédien, que vous ſerez libéralement récompenſé de vos Ouvrages ; car je puis, ſans me flater, ajouta-t'il d'un petit air qui marquoit qu'il étoit très-content de lui-même,

prétendre que les Ouvrages d'esprit sont un peu de mon ressort. Mais je ne m'aperçois pas que vos momens sont chers, & que peut-être je vous retiens ici trop long-tems. Adieu, Monsieur, j'aurai demain l'honneur de vous aller avoir.

N'admirez-vous pas, ma chére Amie, me dit Mademoiselle de Mezin en interrompant son recit, que voilà pour mon Epoux le commencement d'une fortune bien brillante? Mais hélas! il a à s'attendre à bien d'autres humiliations! Quelles voyes rampantes ne fut-il pas obligé de tenter pour avoir de quoi fournir aux besoins d'une vie triste & obscure! Mais je reviens aux Vers qu'il avoit promis. Il m'en dit le sujet, & me pria même de composer quelques Couplets. J'eus beau vouloir m'en défendre, par la crainte que j'avois de ne pas réussir, il fallut céder à ses instances, exécuter les idées qu'il me donna. L'espérance d'avoir à composer quelque grande Piece, dont il se promettoit un gain raisonnable, l'engagea à donner une attention particuliere à la composition de ce premier Ouvrage, auquel j'ai eu quelque part, mais si petite, que je n'en tirerai pas vanité Ce n'est qu'un petit nombre de Strophes de Vers que vous ne serez peut-être pas fachée d'entendre. Les voici : Vous en sçavez le sujet. Jugez s'il est bien rempli.

Le Parterre, Juge ſévére,
Se fait craindre par ſon ſifflet.
Vainement on cherche à lui plaire,
Rarement il eſt ſatisfait.
A notre tour de ce Parterre
Traçons le comique portait.

L'un y rit lorſqu'il y voit rire,
L'autre y pleure, s'il voit pleurer:
Celui-ci ſottement admire,
Sans voir ce qu'il doit admirer:
D'un autre l'injuſte Satyre,
Bien ou mal, veut tout cenſurer.

Nul qui veuille ſe reconnoître
Dans les Portraits que nous traçons:
Si nous jouons un Petit-Maître,
Bien haut il ſiffle nos leçons;
En Fat le faiſons-nous paroître,
Lui-même il rit de ſes façons.

Blâmons-nous le trop de moleſſe
Des Papas toujours indulgens,
Ou la trop ſévére rudeſſe
Des Peres nés peu complaiſans;
Ce ſont ſourds à qui l'on s'adreſſe:
Eux-mêmes rient à leurs dépens.

D'un vil Commis, né dans la craſſe;
Condamnons-nous la vanité,
Opoſons-nous à ſon audace
Ce que ſes Peres ont été;
Nous croit-il, nous? Il ſe fait grace,
Lui-même il rit de ſa fierté.

Inſatiable de louange,
Le Tartuffe dévotieux,

Ne trouvera-t-il pas étrange
Qu'on blâme ſon courroux pieux ?
C'eſt pour ſoi que l'homme ſe venge,
Et le Dévot venge les Cieux.

Que dans les égouts du Parnaſſe
Croaſſent millent froids Rimeurs ;
Que leurs Vers, ſans art & ſans grace,
Fatiguent de bénins Lecteurs :
De les ſiffler a-t-on l'audace,
Voilà nos Midas en fureur.

A la vieille Maman coquette,
Qui vient marchander des Galans,
Remontrons-nous que la fleurette
Ne doit ſe cueillir qu'au printems :
Belle leçon qu'elle rejette ;
Elle eſt jeunette à cinquante ans.

Je ne vous demande point votre ſentiment, me dit mon Amie, après m'avoir récité ces Vers ; car je ſuis aſſurée que vous conviendrez avec moi, qu'un Maître de l'art ne les déſavoueroit pas. Le tour, l'expreſſion, les penſées, tout y eſt véritablement digne d'admiration ; auſſi commencérent-ils à faire quelque nom à mon Epoux. L'Acteur à qui il les avoit promis, ne manqua pas de venir le trouver le lendemain. Il en fut ſi content, qu'il pria mon Epoux de lui compoſer une Comédie en un Acte & en Proſe, qu'il promit de faire repréſenter dès qu'elle ſeroit achevée.

C'étoit-là en apparence une occupation

lucrative pour l'infortuné de Lerban. Un travail de quinze jours lui suffit pour finir cette seconde Piéce ; mais quel profit en tira-t-il ? Il eut le chagrin d'être la dupe de sa bonne foi. Cet ouvrage, travaillé avec tant de soins, demeura entre les mains du Comédien, qui eut l'effronterie de nier que mon Epoux l'eut composé, & qui ne voulut jamais s'en dessaisir.

Voilà donc nos espérances évanouies, du moins celles que nous avions conçues sur le profit qui nous en reviendroit. Dans quel abîme de miséres ce contre-tems ne nous plongea-t'il point ! Quelle humiliante avanie n'avions-nous pas à craindre ! Notre Hôtesse n'avoit pas le cœur assez tendre pour compâtir à nos malheurs. Il lui falloit de l'argent ; mais en avions-nous à lui donner ? Espérions-nous même d'en trouver ? Nous demandâmes cependant un délai de huit jours, qui ne nous fut accordé qu'après nous être abaissés aux plus humbles priéres. Pour moi, je répandois des ruisseaux de larmes ; & n'en avois-je pas grand sujet ? Je paroissois toucher de près au moment où ma pauvreté alloit me rendre un objet de pitié pour le Public. Mon inconsolable Epoux tâchoit de faire violence à ses pleurs pour essuyer les miens. Il ne cessoit de se reprocher les malheurs qui nous accabloient. Oui, me disoit-il, chere & aimable Epouse,

c'eſt moi, c'eſt moi ſeul que le Ciel devroit punir, puiſque c'eſt moi qui ſuis le ſeul coupable. Aveuglé par ma paſſion, hélas ! devois-je vous en rendre l'infortunée victime ! N'aurois-je pas dû prévoir cet affreux tiſſu d'infortunes que je vous préparois, en vous rendant ſenſible à mes ſollicitations ! Eh ! pourquoi, cher Epoux, lui répondis-je, vous reprocher des fautes dont vous n'êtes pas reſponſable : c'eſt mon amour ſeul que j'ai écouté ; c'eſt de ma tendreſſe que j'ai pris conſeil, lorſque j'ai conſenti à ſuivre vos pas. Ces malheurs qui vous affligent, j'en ai prévu une partie, & il ne m'ont point effrayée. Auſſi ſi je m'en plains, c'eſt que j'ai l'accablante douleur de vous les voir partager avec moi. Mais tâchez, cher Epoux, ajoutai-je, de vous ſervir de la force de votre eſprit, pour vous roidir contre ces premiers revers ; & loin de nous livrer à d'inutiles plaintes, ne ſongeons qu'aux moyens qui peuvent aporter quelque remede à nos maux. Vous m'avez dit que l'on vous a promis de l'occupation, voyez une ſeconde fois ceux à qui vous vous êtes adreſſé.

Mon Epoux ſuivit mon conſeil, & il réuſſit. Un Libraire nous tendit une main ſecourable dans nos beſoins. Il lut quelques pages d'un Ouvrage de la compoſition de mon Epoux, & il parut charmé de ſa fa-

çon fine & délicate d'écrire. Il l'exhorta à travailler à un Roman, & s'engagea à en faire les frais. C'étoit-là pour mon Epoux une fortune qui le transporta de la joye la plus vive. Il vola dans ma chambre, pour m'aprendre cette heureuse nouvelle; & sans perdre de tems il se livra au travail avec tant d'ardeur, qu'il plaignoit les momens qu'il donnoit au sommeil. Au bout d'une semaine, la premiére partie de son ouvrage est achevée, & il en reçoit la somme immense de trente florins: quel tréſor entre nos mains! Mais il n'y séjourna pas long-tems; il passa bientôt dans celles de notre avide Hôtesse, plus contente que nous-mêmes de notre bonne fortune: mais il nous en falloit une pareille pour achever de calmer ses inquiétudes & les nôtres; car nous étions ses débiteurs, & des débiteurs misérables: Quel sujet par conséquent de crainte, & pour elle, & pour nous! Mais le fruit d'une seconde semaine de travail va nous rendre riches, parce qu'il suffira à acquitter nos dettes. Mais nous étions malheureusement condamnés à en contracter bientôt de nouvelles. Ce Libraire, dont les bontés firent pendant un tems toute notre ressource, fut obligé de faire un voyage qui dura plus d'un mois; & la durée de ce cruel mois valoit pour nous celle d'un siécle entier. Toujours même assiduité au travail de la

part de mon Epoux, & point d'argent à recevoir : quelle fut la ſuite de ce fâcheux incident ? C'eſt que notre incivile Hôteſſe vint nous dire, que l'on ne nous aporteroit plus à manger dans notre chambre, & qu'il falloit commencer à nous contenter de ſa table. Nous voilà donc obligés de prendre nos repas dans la compagnie d'une Servante de cabaret, d'un Enfant criard, & d'un Aubergiſte brutal & groſſier ; joignez à cela la figure dégoûtante de ſa Femme mauſſade. Je laiſſe à juger comment nous étions ſervis ! Et quel beſoin cependant mon Epoux, qui étoit de la complexion du monde la plus délicate, n'avoit-il pas d'une bonne nourriture ? Auſſi ſon eſtomac, affoibli autant par ſon opiniâtre aſſiduité au travail que par ſon abſtinence, ſe dérangea de façon qu'il commença à ne plus faire ſes fonctions. C'etoit à chaque inſtant de terribles maux de tête dont il étoit tourmenté, & qui ne lui faiſoient cependant rien relâcher de ſon aplication. Le tems même deſtiné au repos, il le conſacroit en partie à arranger dans ſa tête les idées qu'il vouloit coucher ſur le papier pendant le jour. Mais il ſembloit ne faire aucune attention à la diminution de ſes forces ; il ne conſultoit que ſon inquiéte tendreſſe pour moi, qui lui faiſoit porter ſes vues dans l'avenir ; il auroit voulu m'en procurer un moins

malheureux : & ce n'étoit que par l'exercice continuel des talens de ſon eſprit, qu'il pouvoit fournir à nos communs beſoins. Ces beſoins ne devoient pas tarder à augmenter ; car je commençai à m'apercevoir que j'étois deſtinée à devenir Mere. J'avois peine à le déclarer à mon Epoux ; mais enfin il le ſçut par notre Hôteſſe, à qui j'en avois fait confidence. Quel excès de joye ne lui cauſa pas cette nouvelle ! Le doux titre de Pere qu'il alloit acquérir, pouvoit-il ne pas redoubler ſes tendres attentions pour moi ? Que de marques n'en reçus-je pas ! Que de ſoins pour ma ſanté, dont la conſervation commençoit à l'intéreſſer doublement ! Mais, en même-tems, combien ſon bon cœur ne ſouffroit-il pas de ce que l'indigence lui ôtoit les moyens de me fournir les douceurs & les commodités d'une vie moins triſte que celle que je menois ! Nous n'étions cependant pas encore au plus haut degré de nos infortunes.

J'ai dit que ce Libraire, dont j'ai parlé, nous avoit laiſſés par ſon abſence dans une pauvreté extrême. Il revint enfin. Mon Epoux avoit achevé ſon premier Ouvrage, compoſé de trois Volumes ; il en reçut l'argent, & voici l'uſage qu'il en fit. Nous avions bien des dettes à payer, il les acquitta, & nous ſortîmes de notre premiére Auberge, pour nous renfermer dans une miſérable chambre,

où par notre économie, que nous étions obligés de pouſſer à l'excès, nous puſſions nous épargner quelque dépenſe. Que l'on s'imagine toutes les rigueurs de la pauvreté ; aucune que nous n'ayons eu à eſſuyer. J'aurois trop de larmes à répandre, ſi je voulois en rapeller toutes les circonſtances : mais en voici une que je ne dois pas omettre.

Malgré toutes les miſéres de la vie dure que nous traînions, je ne laiſſois pas cependant que d'avancer heureuſement en groſſeſſe, & je n'avois pas lieu de m'attendre au funeſte accident qui m'arriva : voici à quelle occaſion. L'Hôte chez qui nous demeurions, mourut après quelques jours d'une maladie qui ne parut pas dangereuſe dans les commencemens. Sa mort, à laquelle je fus malheureuſement préſente, me ſaiſit d'une telle frayeur, qu'il ſe fit chez moi un bouleverſement univerſel. Huit jours cependant ſe paſſérent ſans que je reſſentiſſe rien d'extraordinaire ; mais au bout de ce terme je fus obligée de garder le lit. Quelles allarmes pour mon tendre Epoux ! Sa douleur le met comme hors de lui-même ; il ne ſe poſſede plus ; il me ſerre entre ſes bras ; me fait les plus touchantes careſſes ; m'arroſe de ſes pleurs ; ne ceſſe de me demander ſi mon mal diminue. Mais à peine avois-je la force de lui répondre. Il appelle du ſecours ; notre Hôteſſe & une de ſes Amies

montent

montent dans ma chambre. Il leur fut aisé de connoître la cause de mon mal. Mon inquiet Epoux, ayant apris de quoi il étoit question, ne veut se reposer sur personne du soin de me procurer le ministére d'une main habile; tout délai lui paroît dangereux; la vie d'une Epouse qu'il adore est en péril. La crainte qui le trouble, lui prête des aîles. Il vole par-tout pour chercher la personne qui devoit me secourir, mais inutilement. Il revient enfin tout hors d'haleine. Il ne peut me parler : je lui tends une main, sur laquelle il se jette, & qu'il baise un million de fois. Quelle scéne plus attendrissante! Je ne m'occupe plus de mes maux; je ne songe qu'à délivrer mon Epoux de la crainte qui l'agite. Mais les Femmes qui étoient auprès de moi, mirent fin aux innocentes caresses que nous nous prodiguions. Il y a tems pour tout, Monsieur, dirent-elles à mon Epoux; Mademoiselle n'est pas hors de danger : il n'y a point de Sage-Femme : eh bien! nous ferons ce que nous pourrons pour la soulager. Mais il nous faut bien de petites choses que nous n'avons pas & qu'il faut vîte aller chercher; des cordiaux promptement, ou du moins des ingrédiens nécessaires pour en faire. Tout de suite mon Epoux court une seconde fois avec précipitation, & ne tarde pas à revenir, après avoir fait lui-même les empletes de mille

bagatelles qu'on lui avoit nommées. Quel meſſage, quelle commiſſion pour le cher de Lerban ! Je vous en ai fait le portrait comme d'un vrai Petit-Maître, uniquement occupé de ſes plaiſirs, accoûtumé dès ſon enfance à toutes les douceurs d'une vie molle & ſenſuelle. Je vous ai dit ſa naiſſance & ſon rang ; jugez par-là combien devoient être humiliantes pour lui les circonſtances où il ſe voyoit ! Mais il s'agiſſoit de ſauver la vie à une Epouſe, pour qui il auroit ſacrifié mille fois la ſienne. Un amour auſſi tendre & auſſi vif que le ſien, pouvoit-il ne pas ſe complaire dans les ſervices, quoique vils & abjects, qu'il me rendoit ?

Les remédes que l'on me donna, produiſirent un ſi heureux effet, qu'au bout de deux heures je fus ſoulagée d'une partie de mon mal, ne l'ayant été totalement que huit jours après. Cet accident qui fut d'abord dangereux, me retint plus de quinze jours au lit ; que de remedes, que de ſoulagemens, que de douceurs qui m'étoient néceſſaires, & que notre extrême indigence ne me permettoit pas d'eſpérer !

Mais voici, ma chére, me dit mon Amie en interrompant ſon recit, celle de mes Aventures que je vais vous raconter avec le plus de plaiſir, & je ſuis aſſurée que vous ſerez ſurpriſe de ce que vous allez enten-

dre. Car devois-je m'attendre, dans une terre étrangére, où je n'avois nulle liaiſon, nulle connoiſſance, nulle habitude, que j'y trouverois une perſonne compâtiſſante & généreuſe, au point que, peu contente de pourvoir à tous mes beſoins, elle prévint juſqu'à mes déſirs ? Avec quel attendriſſement, avec quelle vive reconnoiſſance ne me rapellai-je pas encore à l'heure qu'il eſt le ſouvenir de ſes bontés !

Ce fut elle qui, durant le cours de ma maladie, plus tremblante que moi pour les périls qui menaçoient mes jours, ne borna pas ſa généroſité à me procurer le néceſſaire, mais qui l'étendit juſques à ne me pas laiſſer manquer d'aucune douceur que j'aurois pu déſirer dans un état plus aiſé que celui où j'étois réduite. Je dus donc mon entiére guériſon aux ſecours prévenans que ſa compâtiſſante bonté me prêta. Mais ſi je n'eus plus à craindre pour ma vie, je commençai bientôt après à frémir pour les dangers où celle de mon Epoux étoit expoſée. Il dépériſſoit chaque jour à vue d'œil. Le courage que lui prêtoit ſon tendre amour pour moi, ne pouvoit plus lui donner les forces néceſſaires pour réſiſter aux fatigues d'un travail opiniâtre. Pouvoit-il cependant l'interrompre ſans que nous fuſſions livrés aux extrêmités de la plus affreuſe indigence ? C'en eſt trop, lui dis-je, cher & aima-

ble Epoux, votre triſte état, bien plus que le mien, me déſeſpére : ne nous roidiſſons plus contre la barbarie du ſort cruel, qui ne ceſſe de nous perſécuter. Epargnons-nous la mortelle douleur de nous voir l'un & l'autre les infortunées victimes de notre amour. Sans ceſſer de nous aimer, conſentons à nous ſéparer ; cette ſéparation pourra peut-être finir bientôt. Vous m'avez parlé de l'inflexible ſévérité de vos Parens ; ce n'eſt point dans leurs bras barbares que vous devez aller vous jetter ; je ne vous le conſeille pas : le portrait que vous m'en avez fait, me laiſſe trop prévoir les cruel traitemens que vous auriez à redouter de leur reſſentiment. Je dois même ajouter, que quand vous pourriez les fléchir, peut-être n'échaperiez-vous pas à la vengeance de ma famille. Mais examinez : n'avez-vous pas hors de la France quelque Ami qui puiſſe, pendant quelque-tems ſeulement, vous donner un azile ?

Mon tendre Epoux, accablé d'une douleur mortelle, ne me répondoit que par ſes ſoupirs. L'idée ſeule de cette ſéparation le faiſoit frémir. Mais, d'un autre côté, pouvoit-il ſe réſoudre à voir périr de miſére entre ſes bras cette chere Epouſe qu'il idolâtroit ? C'étoit-là cependant la malheureuſe deſtinée qui nous attendoit. De Lerban m'avoit parlé autrefois d'un puiſſant

Protecteur qu'il avoit à la Cour de l'Empereur. Je n'oubliai rien pour l'engager à tourner ſes vues de ce côté-là. Il étoit néceſſaire de prendre une prompte réſolution. Mais qu'allois-je devenir moi-même ? C'étoit-là l'unique ſujet de ſes inquiétudes. Il me fut facile de le deviner. Mais je crus pouvoir aiſément le calmer. Ignorez-vous, lui dis-je, mon cher, ce que je puis eſpérer de l'amitié de ma généreuſe Bienfaitrice ? Ne ſuis-je pas aſſurée de trouver dans ſes bontés une reſſource dans ma miſére ? Non, elle ne m'en refuſera pas le ſecours. Elle ſera touchée des périls que je puis courir, & elle me fera la grace de me continuer ſes ſoins juſqu'à ce que je ſois rendue à la tendreſſe de mes Parens. Dès que vous aurez trouvé un azile chez votre Ami, elle les inſtruira du lieu de ma retraite, & ils ne tarderont pas à m'y venir chercher. J'aurai bien des reproches à eſſuyer ; mais je ne veux point que ces reproches retombent ſur vous. Je ne craindrai point de leur avouer, que mon amour, que ma tendreſſe ſeule m'a rendue la compagne de vos infortunes. Je leur aprendrai ce que votre généreuſe conſtance vous a fait entreprendre pour me ſouſtraire aux humiliantes rigueurs d'une extrême indigence.

Toujours des ſoupirs & des larmes ; & je ne pouvois arracher d'autre réponſe au

triſte de Lerban. Pouvoit-il ne pas ſentir la ſolidité des raiſons que je lui aportois ? Mais quel parti plus cruel que celui que je lui propoſois ! Ce fut cependant une néceſſité pour lui de s'y réſoudre. Mais comment, ſans argent, entreprendra-t-il un ſi long voyage ? Nouvelle difficulté embarraſſante, mais que je trouvai cependant le moyen de lever, & ce fut par le ſecours de ma généreuſe Bienfaitrice.

N'attendez pas, ma chere Amie, me dit Mademoiſelle de Mezin fondant en pleurs, que j'eſſaye de vous exprimer à quel tranſport de douleur nous nous livrâmes, mon cher Epoux & moi, lorſque le moment arriva où il devoit s'arracher d'entre mes bras : ô Dieu ! quelle ſéparation plus cruelle ! De combien de larmes ne furent pas arroſés ces triſtes adieux !

Les ſoins aſſidus & empreſſés de mon adorable Amie, qui m'avoit fait la grace de me loger chez elle, ne purent me conſoler. Je ne lui fis plus alors un myſtére de ma naiſſance & de mes Parens. Elle leur écrivit, & en reçut une lettre toute remplie des témoignages de la plus vive reconnoiſſance. Cette lettre fut ſuivie de près de l'arrivée du Baron, mon frere, avec qui je retournai à Paris. L'exceſſive bonté qui faiſoit le caractére de ma vertueuſe Mere, ne lui permit pas de m'accabler de

tous les reproches que je méritois. Mais ſa tendreſſe ne ſe borna pas-là. Comme je ne lui avois pas fait un ſecret des liens indiſſolubles qui m'uniſſoient au cher de Lerban, elle écrivit à ſes Parens, de la maniére du monde la plus preſſante, pour les engager à ratifier par leur aveu notre mariage ; mais tous les mouvemens qu'elle ſe donna pour fléchir leur ſévérité, furent inutiles. Trois années ſe ſont écoulées, ſans qu'ils ayent voulu entendre parler de mon malheureux Epoux. J'eſpérois cependant que le tems mettroit fin à leur injuſte reſſentiment. Mais, hélas ! la cruelle mort vient de m'ôter toutes les eſpérances dont je me flatois. Ce cher Epoux, cet Epoux que j'adorois, n'eſt plus. La voilà encore, me dit mon Amie en tirant la lettre par laquelle on lui avoit annoncé la mort de l'infortuné de Lerban ; la voilà cette lettre barbare, qui m'aprend qu'il n'y a plus d'Epoux pour moi.

Hélas ! ce cher & aimable Epoux, trop digne de toute ma tendreſſe, n'a pu ſurvivre aux cruels maux de l'abſence, & au déſeſpoir où l'a livré l'inéxorable ſévérité de ſes Parens inhumains. En prononçant ces derniers mots, ma charmante Amie s'étoit jettée à mon col ; elle verſoit des ruiſſeaux de larmes ; ſes triſtes & fréquens ſoupirs lui coupoient entiérement la parole. Quel mal ne me

voulus-je pas d'avoir exigé de ſa complaiſance un récit qui renouvelloit de ſi mortelles douleurs ! Quels motifs de conſolation ne fus-je pas obligée d'employer pour remettre quelque calme dans ſon ame ! J'avois beau eſſuyer ſes larmes. L'idée de ſon cher de Lerban lui en faiſoit répandre à chaque inſtant de nouvelles. J'eſpérois que les douceurs du ſommeil aideroient à calmer ſes douleurs. Je la preſſai donc de ſe mettre au lit ; & lui ayant fait valoir pour cet effet le beſoin que j'avois moi-même de prendre du repos, je parvins à lui perſuader de s'y livrer pareillement.

Fin de la huitieme Partie.

LA NOUVELLE MARIANNE,

OU LES *MÉMOIRES* DE LA BARONNE DE****.

NEUVIEME PARTIE.

NOus avions pouſſé, mon Amie & moi, bien avant dans le jour notre ſommeil. Dès que nous fumes éveillées, Mademoiſelle de Mezin fut la premiere à me preſſer de hâter l'exécution du deſſein que j'avois d'aller paſſer une année dans quelque Couvent. Vous aſſurerez mon bonheur, me dit-elle, ſi vous pouvez obtenir de mon Pere que j'aye l'a-

vantage de vous tenir compagnie dans cette retraite ; car je ſerois inconſolable, ſi je devois vivre éloignée de vous : Ainſi, ſi l'intérêt de mon repos vous eſt cher, n'oubliez rien, ma chére Amie, pour rendre le Comte ſenſible à vos deſirs & aux miens. Eh ! qu'eſt-il beſoin, ma Chére, lui répondis-je, de me recommander ſi inſtamment une choſe dont le ſuccès me tient ſi fort à cœur ? Oui, j'eſpére que le Comte ne refuſera pas de s'y prêter. Voici l'heure qu'il ſe proméne ordinairement dans le jardin ; auſſi-tôt que je ſerai habillée, j'irai l'y trouver, & vous ne tarderez pas à être inſtruite du réſultat de notre entretien. L'envie que j'avois de porter le Comte à m'accorder ma priere, me fit mettre un peu plus de façon que de coûtume à ma parure. C'étoit-là cependant une petite affectation que je voulus cacher ; ainſi, ſous un négligé aparent, j'eus ſoin de ne rien omettre de ce qui pouvoit donner quelque éclat à mes charmes. La glace que je conſultois, & qui me rendoit toute entiere, offroit à mes yeux une petite figure dont j'étois fort contente. Ayant l'eſprit en repos de ce côté-là, je me diſpoſai à aller trouver le Comte. Je plairai, me diſois-je en moi-même ; je réuſſirai ; il ne faut pour cela que flater de quelque eſpérance mon vieux Amant. Il eſt vrai que la petite tromperie que je lui pré-

pare, va faire souffrir la droiture & la sincérité de mon caractere ; mais mon amour pour le Baron ne peut-il servir d'excuse à cette innocente ruse ? Ma retraite dans un Couvent n'est-elle pas nécessaire pour le rassurer contre les frayeurs qui pourroient l'inquiéter pendant le tems de la cruelle absence à laquelle on le condamne ? Essayons même, s'il est possible, de faire révoquer cet arrêt ; ou si nous ne réussissons pas, tenons ferme dans le dessein médité.

Occupée de ces réflexions, je descendis dans le jardin où se promenoit le Comte. J'avois un Livre en main que je ne tenois que par pure contenance, parce que je ne voulois pas que le Comte pût soupçonner que le désir de m'entretenir avec lui, fût le motif de ma promenade. Je ne l'eus pas plutôt aperçu, que j'affectai de vouloir éviter sa rencontre ; mais il vint précipitamment à la mienne, & me fit des reproches sur ce que je paroissois me disposer à fuir sa présence. Eh ! quoi donc, ma charmante Demoiselle, me dit-il, ne vouliez-vous quitter ces lieux que parce que peut-être je puis vous les rendre odieux en m'y trouvant avec vous ? Je vais, s'il le faut, vous céder la place. Ce sont-là, en vérité, Monsieur, repris-je, des sentimens bien injustes & bien ingrats que vous me prêtez ; croyez, je vous prie, que la crainte seule de me

rendre incommode, m'engageoit à me retirer. Vous ! Mademoiſelle, reprit le Comte, vous ! craindre de vous rendre incommode. Voilà dans votre bouche un langage qui me ſurprend & m'atriſte, & je ne vois que trop que je ne puis en tirer un augure bien favorable pour mon amour. Mais puiſque le hazard me procure un entretien avec vous, parlez-moi de grace avec franchiſe. Vous m'avez promis de faire des réflexions : dites-moi, puis-je eſpérer que votre cœur un jour parlera en ma faveur ? Ce que j'ai réſolu au ſujet du Baron, cet exil auquel je le condamne, me le pardonnerez-vous ? Eh ! qui ſuis-je, Monſieur, repris-je, pour oſer contredire vos volontés ? Mais ſi vous me permettez de vous expliquer ma penſée, je ne vous cacherai pas que je crains que votre tendreſſe ne ſouffre de l'arrêt que vous avez prononcé contre un Fils qui vous eſt cher. A peine deux mois ſe ſeront écoulés, que vous regretterez la douce ſatisfaction de le voir ; ainſi c'eſt pour votre propre contentement que j'oſe, Monſieur, vous prier de ne pas bannir de ces lieux un Fils tendrement chéri, & qui vous adore. Je vous entends, Mademoiſelle, me répartit le Comte ; & j'avois bien prévu que vous ne vous accommoderiez pas de l'abſence de mon Fils. Pourrois-je ne pas envier ſon bonheur ? Mais croyez-vous, Ma-

demoiſelle, que le prix que je propoſe à ſon obéiſſance, ne ſoit très-capable d'adoucir ce que mon ordre a de rigoureux? La promeſſe par laquelle je me ſuis engagé de conſentir, au bout d'une année, à ſes déſirs, ne doit-elle pas lui rendre ſuportables les maux de l'abſence? Laiſſez-moi du moins ce tems-là pour eſſayer ſi je puis me rendre agréable à vos yeux. Souffrez que j'eſpére que peut-être vous ne dédaignerez pas mes hommages, lorſque je ſerai ſeul à vous en rendre. Je ne ſuis rien moins qu'inſenſible, Monſieur, repris-je, à l'honneur que vous voulez bien me faire; je connois tout le prix de vos bontés; elles me touchent d'autant plus que je les mérite moins: mais je vous en fais juge vous-même. Vous m'avez déclaré vos intentions; j'en connois, il eſt vrai, la pureté: mais penſez-vous que la bienſéance permette que je demeure une année entiere avec un Amant déclaré? Car c'eſt ſur ce pied-là qu'il faudra vous voir; ainſi, Monſieur, ſi vous voulez me convaincre que je vous ſuis véritablement chére, ne me refuſez pas une grace que j'ai à vous demander. Continuez-moi encore pendant une année, dans quelque Couvent, le ſecours de vos bontés; je n'y ſerai pas privée de l'honneur de vous voir: Je vous avoue même que vous m'obligerez ſenſiblement, ſi vous me faites la grace d'y

multiplier vos visites ; elles ne pourront jamais être assez fréquentes à mon gré. Eh ! que me dites-vous-là, ma charmante Demoiselle, reprit le Comte, en prenant une de mes mains qu'il serra tendrement, & que je lui abandonnai sans peine ; parce que je me serois crue heureuse si par cette petite faveur j'avois pu obtenir la grace que je souhaitois : ne me trompez-vous point ? Quoi ! puis-je croire que mes soins ne vous déplairont point ? que ma présence ne vous sera pas importune ? Vous ne tarderez pas, Monsieur, lui repliquai-je, à en faire l'épreuve, si vous voulez bien vous rendre à mes prieres. Peut-être même arrivera-t'il que je vous donnerai lieu de vous plaindre de mes importunités. Eh ! comment, s'il vous plaît, reprit-il ; le cas me paroîtroit merveilleux. C'est qu'il se pourroit bien, répartis-je, que vous ne vous accommodassiez pas de venir souvent vous ennuyer à la grille avec moi, & que le nombre des visites dont vous auriez commencé à m'honorer, vînt bientôt à diminuer ; voilà ce qui ne m'accommoderoit point du tout & m'engageroit à prendre la liberté de vous en faire des reproches.

C'étoit une nécessité pour moi de flater ainsi le Comte, parce que rien ne me tenoit plus à cœur que d'en obtenir la grace que je sollicitois ; & il me semble que je ne pou-

vois guere mieux m'y prendre. Auſſi le Comte fut-il tellement tranſporté de joye, que les paroles lui manquoient pour s'exprimer. Il tenoit une de mes mains, qu'il avoit baiſée je ne ſçais combien de fois, avant que j'euſſe ſongé à la retirer. Nouvelle faveur qui le pénétroit trop pour qu'il pût me refuſer celle que je lui demandois, & qu'il m'accorda ſur le champ de la meilleure grace du monde. Il ſe fit encore moins prier pour permettre que Mademoiſelle de Mezin, mon Amie, me tînt compagnie dans le Couvent : mais il étoit arrêté que le Baron partiroit dans trois jours. Je voulois avant ſon départ avoir la conſolation de lui parler hors de la maiſon du Comte, ſon Pere & ſon Rival. Pour cet effet, je redoublai mes inſtances pour que celui-ci ſe hâtât de faire choix du Couvent où nous nous réjouiſſions, mon Amie & moi, de pouvoir paſſer une année.

Le Comte avoit tant d'ardeur à me complaire, qu'étant ſorti le même jour, il me dit le ſoir que je pourrois le lendemain entrer dans le Couvent qu'il m'avoit choiſi. Il étoit convenu avec l'Abbeſſe, que nous aurions, mon Amie & moi, un apartement commode pour nous ſeules ; que, ſans être aſſujéties à demander des permiſſions, nous pourrions rendre & recevoir toutes les viſites que nous voudrions ; que

rien enfin ne gêneroit notre liberté. Outre la Dupré, qui devoit nous accompagner dans le Couvent, le Comte nous destina encore une Cuisiniére, qui avoit ordre de ne rien négliger pour nous bien régaler. Je devois bien des remercimens au Comte pour tant d'attentions, & je les lui fis de la maniére la plus obligeante.

Je ne raporterai pas les entretiens que j'eus avec le Baron, avant mon entrée dans le Couvent. La démarche que j'allois faire, l'ardeur avec laquelle j'avois sollicité le consentement de son Pere, étoient pour lui des garans trop surs de mon inviolable constance, pour qu'il pût emporter quelque inquiétude : aussi me parut-il plus disposé qu'auparvant à passer avec patience le tems de son exil. Car s'il n'est rien de plus cruel que la néceſſité de s'éloigner d'un objet tendrement chéri, quelle source de consolation pour un Amant, d'être assuré que l'absence ne servira qu'à enflammer davantage les tendres sentimens de celle qu'il adore !

Mais laissons-là le Baron, & tout ce qui se passa jusques à mon entrée dans le Monastére, pour avancer le recit d'un événement le plus heureux de ma vie.

Le Comte nous conduisit lui-même au Couvent, où tout étoit préparé pour notre réception. Nous montions au Parloir,

où l'Abbeſſe parut, & nous fit l'accueil le plus gracieux. Je ne ſçais ſi elle fut auſſi contente de ma phyſionomie que je le fus de la ſienne : mais il ne me ſouvient pas d'en avoir jamais vu une plus heureuſe & plus revenante. La douceur & la bonté de ſon ame étoient peintes ſur ſon viſage, & vous demandoient toute votre confiance ; elles vous la raviſſoient même. Vous ne nous avez pas trompées, Monſieur le Comte, lui dit-elle en nous regardant, mon Amie & moi, d'une maniére fort obligeante ; vous nous aviez fait un portrait bien charmant des Demoiſelles que vous vouliez confier à nos ſoins ; mais, quoique vous en ayez dit, je vois quelque choſe de plus aimable encore que ce que vous nous aviez promis. Meſdemoiſelles, ajouta-t'elle, en adreſſant la parole à Mademoiſelle de Mezin & à moi, j'eſpére que vous me ferez l'honneur d'être de mes Amies ; car c'eſt ſur ce pied-là que je ſouhaite de vivre avec vous. J'oſerai vous demander, Madame, lui répondis-je, que vous veuillez bien m'honorer de vos bontés ; & je n'oublierai rien pour en mériter la continuation. Oh ! de grace, Mademoiſelle, me répartit la bonne Abbeſſe, commencez à vous accoutumer à me parler comme on parle à une Amie. Je veux être la vôtre ; & je conclurai que vous refuſez d'être la mienne,

ſi vous ne me parlez avec plus de cordialité & de franchiſe : mais nous aurons heureuſement le tems de faire connoiſſance enſemble, & vous ne tarderez pas à convenir, que l'on ne peut-être plus ennemie que je le ſuis de toute cérémonie qui peut gêner tant ſoit peu l'amitié & la confiance.

On s'entretint encore pendant quelques momens. La Dupré, notre Gouvernante, qui étoit entrée dans le Couvent, & qui étoit allée viſiter l'apartement qui nous étoit deſtiné, vint nous dire qu'elle y avoit fait porter nos hardes, & que tout étoit prêt pour nous recevoir ; ainſi nous n'eumes plus qu'à entrer. Le Comte ne put s'empêcher de ſoupirer au moment de cette ſéparation. Ses regards, qui me ſuivirent auſſi loin qu'ils purent, me diſoient combien mon éloignement alloit faire ſouffrir ſon cœur, très-ſenſible à cet état de déſolation où je le mettois. Je voulus l'en tirer, & rien ne me fut plus aiſé. Je retournai donc ſur mes pas, & je dis au Comte : Vous nous quittez, Monſieur ; mais vous ne me dites pas ſi j'aurai bientôt l'honneur de vous revoir : vous n'oublierez pas, s'il vous plaît, que c'eſt-là une des conditions auxquelles vous vous êtes engagé ; croyez au reſte que j'aurai ſoin de vous la rapeller, s'il vous arrive de ne pas vous en ſouvenir. Non, ma charmante Demoiſelle, me répartit-il,

c'eſt-là une peine que j'aurai ſoin de vous épargner. Je vous ſuis cependant bien obligé de ce que vous me permettez de croire que mes viſites ne vous importuneront pas : & que manqueroit-il à mon bonheur, ſi j'étois aſſuré que vous trouveriez autant de plaiſir à les recevoir que j'en aurai à vous les faire ? Comptez, Monſieur, lui répondis-je, que ſi votre félicité dépend de la ſatisfaction que j'aurai de vous voir, vous pouvez hardiment vous eſtimer le plus heureux de tous les hommes. Voilà plus qu'il n'en faloit pour laiſſer le Comte comme enchanté de tout ce que je lui avois dit de flateur : quelle eſpérance n'en conçut-il pas pour le ſuccès de ſes vœux ! Mais en même-tems, qu'il étoit éloigné de pénétrer mes vrais ſentimens à cet égard !

Mon deſſein cependant n'étoit pas de tromper le Comte : Je lui devois toute mon eſtime & toute ma reconnoiſſance ; pouvois-je par conſéquent être inſenſible au plaiſir de le revoir ? Voilà ce qu'il ne devoit pas craindre : Mais il ſe promettoit qu'à ce plaiſir pourroit ſe joindre dans la ſuite quelque peu d'amour. Eh bien ! qu'il ſe flate de cette eſpérance. Suis-je obligée de le détromper d'une erreur qui lui plaît, & dont je puis tirer avantage ? Mais peut-être m'accuſera-t'on de n'avoir pas agi en ceci avec toute la bonne-foi que je devois ;

ſoit, j'en fais même l'aveu : mais que l'on convienne auſſi pour ma décharge, que je me trouvois dans des circonſtances ſi délicates & ſi critiques, que j'aurois trop riſqué à être plus ſincére. Mais je reviens.

Me voilà donc enfin avec ma chére Amie dans le Couvent. Force careſſes qui nous furent faites par les Religieuſes, nous firent bien augurer de cette maiſon. Notre entrée fut pour elles une occaſion de diſſipation qu'elles ne laiſſérent pas échaper: ajoutons, qu'il faloit bien que leur petite curioſité eût ſon compte. Ce ſont de nouvelles figures qui paroiſſoient ; comment ſont-elles bâties ? De quelle couleur, de quelle étoffe ſont leurs habits ? Voilà ce qu'il importe de ſçavoir. J'ai fait éloge de la figure aimable de mon Amie ; & peut-être eſt-ce avec une ſecrette complaiſance que j'ai parlé de la mienne. Que l'on juge ſi nous pouvions craindre la cenſure de ces bonnes Filles, qui venoient les unes après les autres nous examiner avec une curieuſe avidité : je ne remarquai dans aucune rien de cet air béat & patelin, qui eſt l'apanage ordinaire du voile. La triſteſſe, la gêne & la contrainte paroiſſoient bannies de cette maiſon. Ces Religieuſes, formées ſur l'exemple de leur Abbeſſe, mettoient dans leurs façons quelque choſe de ſi doux, de ſi franc & de ſi aimable, que je ne doutai point de

pouvoir paſſer chez elles les jours les plus heureux. Paſſons au lendemain, jour qui, quoique deſtiné au départ de mon Amant, fut le plus fortuné de ma vie.

Le Baron m'avoit apris par un petit billet, que je reçus le ſoir avant que de me mettre au lit, que tous les préparatifs néceſſaires pour ſon voyage étant faits, il ne pouvoit plus différer à partir ; qu'il avoit en vain preſſé le Comte de lui accorder quelques jours de délai, qu'il avoit été inexorable ; qu'ainſi il auroit l'honneur de venir le lendemain me faire ſes adieux. On s'imaginera bien que je ne dûs pas paſſer une nuit fort tranquille : Une abſence d'une année ! quel ſujet de déſolation pour un cœur auſſi tendre que le mien ! ce n'étoit cependant qu'à cette condition que je pouvois être heureuſe. Auſſi fut-ce-là le motif de conſolation qui ſervit le plus à me faire enviſager l'éloignement du Baron avec moins de frayeur. Je ſçavois que la parole du Comte étoit inviolable. Au bout d'une année il devoit conſentir aux vœux de ſon Fils, ſi rien n'avoit pu ébranler ſa conſtance & la mienne : & pouvois-je douter de celle de mon Amant ?

J'avois ſi peu dormi pendant la nuit, que le ſommeil commença à apéſantir mes paupiéres, lorſqu'il fut tems de me lever. Mon Amie, qui ne voulut pas troubler mon re-

pos, m'en laiſſa tranquillement goûter les douceurs juſqu'à midi ; & peut-être m'auroit-elle laiſſée au lit plus long-tems, ſi l'on n'étoit venu nous avertir que le Baron nous attendoit toutes deux au Parloir. La viſite qui m'étoit annoncée, me fit lever précipitamment. Je m'habille à la hâte, ſans donner preſque aucun ſoin à ma parure. D'ailleurs, il convenoit aſſez que je paruſſe dans un déſordre qui annonçât celui de mon ame. Toute occupée des triſtes adieux que j'allois recevoir, je ne pris pas garde aux murmures de ma vanité, qui me reprochoit l'air négligé dans lequel j'allois m'offrir aux yeux de mon Amant. Quelques inſtans ſuffirent donc pour me mettre en état de deſcendre à la grille ; & j'y fus accompagnée de Mademoiſelle de Mezin.

Dans quel affreux accablement le Baron ne me parut-il pas plongé ! Ses ſoupirs, ſes triſtes regards, qui furent bientôt après ſuivis de larmes amères, me firent connoître, bien mieux que ſes diſcours, l'exceſſive douleur qui déchiroit ſon cœur. Quelques momens ſe paſſerent, ſans qu'aucun de nous eut la force de proférer une ſeule parole. Mon Amie, peut-être auſſi attendrie que moi du départ de ſon frere, parla la premiere, & lui fit des reproches ſur la triſteſſe immodérée à laquelle il ſe

livroit : Eh ! ſongez donc, cher Baron, lui dit-elle, aux raiſons que vous avez de vous conſoler ; vous voilà affligé, comme ſi vous étiez le plus infortuné de tous les hommes ; avez-vous cependant ſujet de vous plaindre ſi extrêmement de la rigueur de votre ſort ? Eſt-ce trop d'une année d'abſence pour mériter le bonheur qui vous eſt aſſuré ? Vous reſte-t'il quelque doute ſur la ſincérité des promeſſes du Comte ? Eh ! non, ma chére Sœur, répondit le Baron en ſoupirant, ce n'eſt point-là le ſujet de mes inquiétudes ; ce ne ſont pas même les cruels maux de l'abſence à laquelle je ſuis condamné, qui me déſeſpérent le plus, mais mon peu de mérite peut-il me raſſurer ? Puis-je, éloigné de ces lieux, ne pas vivre dans de continuelles allarmes ? N'y laiſſai-je pas dans mon Pere un Rival trop redoutable ? Les qualités qui le diſtinguent, la reconnoiſſance qui parlera en ſa faveur, tout cela peut-il ne pas me faire craindre ? De grace, Monſieur, lui répondis-je en l'interrompant, arrêtez ; & ſi vous m'aimez, ne me laiſſez pas paroître des ſoupçons dont ma gloire auroit droit de s'offenſer, & que je ne vous pardonnerois peut-être de ma vie : je ne ſçais même ſi je ne vous laiſſerai pas partir avec tout mon courroux. Oh ! s'il vous plaît, ma chere Amie, me dit Mademoiſelle de Mezin en

ſe jettant à mon col, voilà de petits mouvemens de colere que je vous prie de modérer, ou bien je vais à mon tour me fâcher contre vous : car je veux que les craintes du Baron ſoient mal fondées ; voudriez-vous lui en faire un ſi grand crime ? Dans l'abſence, tout ne devient-il pas pour un Amant un ſujet de frayeur ? Mais, cher Baron, raſſurez-vous, c'eſt moi, c'eſt une Sœur qui vous aime, qui ſe charge de donner tous ſes ſoins à entretenir l'objet de votre tendreſſe dans les favorables intentions que vous lui connoiſſez. C'eſt-là, ma Chére, lui répondis-je, s'y prendre aſſez mal pour raccommoder les choſes. Monſieur le Baron vient de faire une faute, & vous jugez à propos d'en faire une plus grande, par la parole que vous lui donnez de le ſervir auprès de moi : Voilà aſſurément une promeſſe qu'il étoit fort néceſſaire de faire ; comme ſi c'étoit par recommandation que l'on aimât, ou que l'on continuât à aimer.

Nous en étions-là de notre converſation, lorſqu'elle fut interrompue par l'arrivée d'une Religieuſe, qui, de la maniere du monde la plus polie, nous demanda pardon de l'importunité qu'elle alloit nous cauſer : C'eſt bien à regret, Meſdemoiſelles, nous dit-elle, que je vais peut-être vous incommoder, mais je vous demande en grace de m'excuſer :

m'excuſer : une Dame de mes Amies, qui eſt à préſent avec Madame l'Abbeſſe, vient pour me parler d'affaires importantes ; tous les Parloirs ſont remplis, & il n'y a que celui-ci où je puiſſe recevoir ſa viſite ; mais elle ſera courte. Elle n'eut pas achevé de parler, que la Dame qui avoit été annoncée, entra. Elle étoit vêtue de noir, & avoit un grand voile qui lui cachoit plus de la moitié du viſage, & qui m'empêcha d'en diſtinguer les traits : ce que j'en voyois cependant, paroiſſoit m'annoncer une figure qui ne m'étoit pas tout-à-fait inconnue. Son air, ſa démarche, ſon port, fixérent mes regards, juſqu'à ce qu'elle eût pris place auprès de la Religieuſe, ſon Amie. Un preſſentiment ſecret agiſſoit en moi. Le Baron, oui le Baron lui-même, cet Amant qui m'étoit ſi cher, me parloit, & c'étoit avec beaucoup de diſtraction que je l'écoutois. J'attends impatiemment que la Dame inconnue ait commencé l'entretien avec ſon Amie. Elle parle enfin ; nouveau ſujet de ſurpriſe : le ſon de ſa voix paſſe juſqu'à mon cœur. Je prête une nouvelle attention à ſes diſcours, & ſaiſie d'un mouvement qui me ravit comme hors de moi même, je vole auprès de celle dont la voix m'avoit ſi vivement frapée. Non, m'écriai-je en m'aprochant d'elle, je ne me trompe point ; c'eſt ma chere & aimable Amie,

c'eſt Mademoiſelle Delanoy dont je viens d'entendre la voix. Au ſon de la mienne, cette Dame quitta ſa place, & vint à ma rencontre : nous voilà vis-à-vis l'une de l'autre ; nous nous reconnoiſſons toutes deux ; nous heurtons nos têtes contre les grilles, qui s'opoſoient aux tendres & vives careſſes que nous avions à nous faire (car c'étoit Mademoiſelle Delanoy ;) nos tranſports marquoient combien nous ſouffrions de ne pouvoir nous jetter au col l'une de l'autre. Ma tendre & fidèle Amie ! Ma chére & aimable Amie ! Ce furent-là les ſeules paroles que nous répétâmes une infinité de fois. Quel bonheur ! Quel comble de joye ! Aurions-nous pu l'eſpérer ! Quel hazard plus heureux ! Nos diſcours pouvoient-ils ne pas ſe reſſentir du trouble charmant qui nous agitoit ?

Le Baron & Mademoiſelle de Mezin étoient au fait de mes Aventures. Je n'avois pu les leur raconter, ſans leur parler ſouvent de la tendre amitié qui nous lioit, Mademoiſelle Delanoy & moi. Ainſi lorſque j'eus prononcé ſon nom, en me précipitant vers elle, mes tranſports ne les étonnérent point. Mais quelles nouvelles plus raviſſantes que celles qu'elle avoit à m'aprendre !

Quelle rencontre pour moi plus heureuſe, me dit-elle ! Après pluſieurs années

d'abſence, j'ai le doux plaiſir, ma Chére, de vous revoir. Avec quelle inquiéte ardeur n'ai-je pas ſoupiré après ce doux inſtant ! Depuis trois mois ſur-tout, que de mouvemens, que de ſoins ne me ſuis-je pas donné pour avoir de vos nouvelles ! Et quelles cruelles inquiétudes n'aurois-je pas épargné à vos infortunés Parens, ſi j'avois pu les inſtruire de votre ſort !

A ce mot de Parens, je marquai une extréme ſurpriſe. Je ne me poſſédai plus. A mes Parens ! ma Chére, dites-vous, m'écriai-je, à mes Parens ! Eh quoi ! puis-je croire que j'en aye encore ſur la terre ? Puis-je croire que je ſerai rendue à leur tendreſſe ? Oh ! achevez, de grace, ma chere Amie, ajoutai-je, je n'aurai plus de vœux à former, ſi vous pouvez m'inſtruire de ma naiſſance. C'eſt-là un point, ma Chére, me dit-elle, qu'il m'eſt aiſé de vous éclaircir, puiſqu'il n'y a pas encore trois mois que j'ai eu moi-même l'honneur de parler à Mylord Rendan, votre Pere.

Ah ! quel déſeſpoir ne lui a pas cauſé le mortel chagrin qu'il a eu de voir que tous les ſoins qu'il a pris pour avoir des nouvelles de ſa chere Marianne, étoient inutiles. Non, jamais on ne vit un Pere plus tendre & plus affligé que lui. Son amour l'avoit fait voler d'Angleterre à Meaux, dans l'eſ-

pérance de vous y trouver. Il accable de reproches l'Abbesse, qui ne peut lui rendre le précieux dépôt qui lui a été confié. Informé de l'étroite liaison qui étoit entre nous, il ne doute pas que je ne sois instruite de votre destinée. Il demande mon adresse; on la lui donne; & dans le même moment il se rend à Paris chez moi. On m'annonce sa visite, & je la reçois. Vous voyez, Madame, me dit-il en m'abordant, le plus malheureux de tous les Peres; je n'avois qu'une Fille unique que j'adorois, quoique je n'aye jamais eu le plaisir de la voir: dites-moi, je vous prie, puis-je espérer qu'elle sera rendue à mes vœux? Je viens de Meaux, où je sçavois qu'elle étoit en pension dans un Couvent. J'ai eu la mortelle douleur de n'en pouvoir aprendre aucune nouvelle. L'on m'a dit, Madame, que vous étiez la fidelle Amie de cette Fille infortunée, nommée Marianne; de grace, rendez-moi la vie en m'instruisant de son sort: dites-moi où puis-je retrouver ce cher objet de ma tendresse? Comment, Monsieur, lui dis-je, vous êtes le Pere de la charmante Marianne, de cette Amie que j'aime plus que moi-même, & vous venez m'en demander des nouvelles? Hélas! que de larmes & de soupirs ne m'a pas déjà coûté l'incertitude de son sort, & que de perquisitions & de recherches n'ai-je pas faites pour en

ſçavoir quelque choſe ! Mais tous mes mouvemens & tous mes ſoins à cet égard n'ont été ſuivis d'aucun ſuccès : & vous me voyez, Monſieur, livrée, comme vous, aux mêmes inquiétudes.

Je n'eſſayerai point, ma chere, dit Mademoiſelle Delanoy, de vous exprimer l'exceſſive douleur que le déſolé Mylord fit paroître. Elle lui fit répandre un torrent de larmes ; ſon viſage en étoit baigné : j'y mêlai les miennes. Il a paſſé ici deux mois, qu'il a employés en d'inutiles recherches. Il m'a fait chaque jour l'honneur de me venir voir. Vous ſeule faiſiez le ſujet de nos triſtes entretiens. Aucune de vos Aventures qui ne fût pour lui très-intéreſſante, & qu'il ne m'ait fait répéter pluſieurs fois. Il m'a raconté auſſi les ſiennes, & celles de votre tendre Mere.

Mes ſoupirs & mes pleurs m'avoient ôté la force de répondre à mon Amie. J'étois ſaiſie au point, que je craignois à chaque inſtant de tomber en foibleſſe. C'étoit mille mouvemens divers qui s'élevoient dans mon cœur. Si l'eſpérance de retrouver mes Parens me tranſportoit de joye, ce ſentiment étoit troublé par la part que je prenois à la triſteſſe où les livroit la cruelle incertitude de ma deſtinée.

Mademoiſelle Delanoy devoit me faire un recit touchant : comme elle m'avoit dit

ſçavoir les Aventures de mes Parens, je mourois d'impatience de les aprendre. Elle prévint mes déſirs : je vois bien, me dit-elle, que je ne dois pas ſonger à vous quitter de toute la journée, tant j'ai de choſes merveilleuſes à vous dire. Je ſerois d'avis que vous me fiſſiez la grace de venir dîner chez moi. L'Abbeſſe de ce Couvent eſt de mes Amies ; & je ſuis ſure qu'elle ne me refuſera pas la permiſſion que je vais lui demander de vous emmener. Mon caroſſe eſt là-bas, nous n'aurons qu'à y monter. Si j'oſois eſpérer, ajouta-t'elle, que Monſieur & Mademoiſelle (c'eſt au Baron & à Mademoiſelle de Mezin qu'elle adreſſa ces paroles) vouluſſent me faire la même grace, j'aurois l'honneur de les en prier inſtamment.

La partie étoit trop du goût du Baron & de ſa Sœur, pour qu'ils ne l'acceptaſſent pas volontiers. Il ne s'agiſſoit plus que de parler à l'Abbeſſe : & ce fut un ſoin dont je me chargeai. Mon impatience me fit bientôt rejoindre mon Amie, qui, en m'attendant, s'entretint quelques momens avec la Religieuſe qu'elle étoit venue voir, & à qui elle n'avoit pas encore eu le tems de dire un mot. L'Abbeſſe voulut elle-même nous conduire, Mademoiſelle de Mezin & moi, juſqu'à la porte du Couvent : Voilà, Madame, dit-elle à mon Amie, des Demoiſelles que je vous confie : mais c'eſt à condi-

tion que vous me ferez la grace de les ramener de bonne-heure. Oui, Madame, lui répondit Mademoiſelle Delanoy, je vous le promets : mais j'eſpére auſſi que vous ne me refuſerez pas le plaiſir de jouir quelquefois chez moi de leur compagnie ; car je prévois que c'eſt-là une priére que j'aurai ſouvent à vous faire. Après quelques révérences faites à l'Abbeſſe, nous voilà, le Baron, mes deux Amies & moi, montés en caroſſe. Vous voudriez peut-être, ma Chére, me dit Mademoiſelle Delanoy, que j'entamaſſe dès ce moment le recit intéreſſant que j'ai à vous faire ? Mais il faudra, s'il vous plaît, contenir votre impatience ; nous aurons le tems de nous entretenir après le repas : contentez-vous juqu'à ce tems-là de l'aſſurance que je vous donne, que je n'ai que des choſes très-agréables à vous aprendre. Mais, ajouta-t'elle, ſçavez-vous que j'ai bien des reproches à vous faire ? Des reproches à moi ! ma chére Amie, lui répartis-je ; eh ! comment donc ? Comment ! me répliqua-t'elle ; c'eſt qu'il paroît que vous ſongez bien peu à mes intérêts : Quoi ! vous me voyez en grand deuil, & vous ne m'en avez pas encore demandé la raiſon ? Sçavez-vous que depuis ſix mois je ſuis veuve ? Je vous avois dit, lorſque je ſortis de notre Couvent de Meaux, que mes Parens me rapelloient à Paris pour me marier au Mar-

quis du Freſnoi ; rapellez-vous les cruelles allarmes que cette nouvelle me cauſa ; je ne ſoupçonnois cependant qu'une partie des malheurs dont j'étois menacée. Je vous les raconterai à leur tour, & je ſuis ſûre que vous ne pourrez en entendre le recit ſans répandre des larmes. Mais ne nous occupons aujourd'hui que du plaiſir que nous avons de nous revoir ; aparemment nous ne ſerons pas condamnées à nous ſéparer ſi-tôt ; ainſi nous pourrons donner bien des momens à nous raconter nos aventures : Mais je ſouhaite bien que les vôtres n'ayent pas été auſſi triſtes & auſſi affreuſes que les miennes.

La Marquiſe du Freſnoi (car c'eſt de ce nom-là que j'apellerai dorénavant mon Amie) me donna lieu enſuite, par les queſtions qu'elle me fit, de lui aprendre une partie des obligations que j'avois à la généreuſe Comteſſe, Mere du Baron & de Mademoiſelle de Mezin ; de façon qu'elle comprit aiſément, qu'elle m'avoit trouvée dans la compagnie de deux perſonnes à qui je devois être tendrement attachée. Je ſuis charmée, me dit-elle, on ne peut l'être davantage, des choſes que vous venez de m'aprendre, parce que je ſuis aſſurée que Monſieur & Mademoiſelle ne pourront que prendre beaucoup de part aux heureuſes nouvelles que j'ai à vous donner : je ne ſçais

même, si je me trompe ; mais il me semble que Monsieur le Baron a quelque raison particuliere d'y prêter plus d'attention que tout autre. Comment donc, ma chére Amie, lui répondis-je, il me semble que dans peu de tems vous vous croyez bien sçavante : Vous ne déguiserez pas avec moi, me répartit-elle, quand je vous aurai dit à qui je dois cette science : c'est au talent que j'ai de lire dans les yeux.

Il faut remarquer que ceux du Baron, qui n'avoient point encore été détournés de dessus moi, me tenoient un langage si intelligible & si tendre, qu'ils mirent aisément la Marquise au fait de ce qu'elle devoit penser.

En nous entretenant ainsi, nous arrivâmes & descendîmes chez elle. Ses ordres furent donnés pour que l'on nous servît promptement à dîner ; ainsi nous ne tardâmes pas long-tems à nous mettre à table. Ce fut pendant le repas que j'achevai d'instruire mon ancienne Amie de toutes mes Aventures qu'elle ignoroit. J'en étois au départ du Baron, lorsqu'elle m'interrompit pour me dire, que si l'on s'en raportoit à son avis, mon Amant auroit à faire un voyage bien différent de celui pour lequel il se préparoit. C'est pour l'Angleterre, Monsieur, lui dit-elle, que vous devez vous embarquer au plus vîte, pour arracher les Parens de

mon Amie à la mortelle douleur qui les accable ; vous les instruirez de son sort ; vous solliciterez leur consentement ; & je crois qu'ils ne refuseront pas de se prêter à vos désirs. Je vous ait dit que j'ai l'honneur de connoître particulierement le Pere de Mademoiselle ; j'entretiens même un commerce de lettres avec lui ; vous lui en remettrez une de ma part, & mon Amie écrira aussi de son côté : n'en est-ce pas assez pour que vous puissiez vous promettre le plus heureux succès ? Le Baron ne sçavoit où trouver des termes pour exprimer à la Marquise toute sa reconnoissance. Quelles actions de graces, Madame, lui dit-il, n'ai-je pas à vous rendre ? Rien de plus sage que l'avis que vous me donnez. Avec quelle ardeur aussi ne vais-je pas entreprendre le voyage que vous me conseillez ? Souffrez, mon adorable Reine, me dit-il, que je parte sur l'heure : puis-je trop me hâter d'aller essuyer les pleurs de vos chers Parens : Que ce soit moi qui ait le bonheur de leur aprendre, que votre sort ne leur laisse plus de larmes à verser. Je vous sçais bon gré, Monsieur, lui répondis-je de votre empressement : oui, avancez les momens de votre départ, pour hâter ceux de votre retour. Mais peut-être y a-t-il des arrangemens à prendre pour votre voyage ; & ces arrangemens dépendent des éclaircissemens

que mon Amie va me donner ſur ma naiſſance. Non, ma Chére, me répondit-elle, je ne reculerai pas davantage votre joye, & vous allez aprendre à quel ſang illuſtre vous devez votre origine. Paſſons, ſi vous le voulez bien, dans mon cabinet; j'ai donné mes ordres pour que l'on ne vienne pas nous interrompre. J'ai auſſi à vous y montrer un bijou qui vous doit être bien cher.

C'étoit en nous levant de table que la Marquiſe nous parloit ainſi. Nous la ſuivîmes dans ſon cabinet, où elle ne fut pas plutôt entrée, qu'ayant ouvert un petit coffre, elle tira d'un étui une miniature travaillée avec beaucoup de délicateſſe. Le voilà, me dit-elle, en me le préſentant, ce bijou dont je vous ai parlé; examinez-le, & jugez s'il n'eſt pas juſte que je le conſerve avec ſoin: mon portrait! m'écriai-je après avoir jetté un premier coup d'œil ſur cette miniature (& il eſt vrai que mon viſage y étoit rendu trait pour trait) voilà qui me ſurprend, & il faut ſans doute que ce ſoit-là un un ouvrage d'imagination. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque mon Amie m'aprit, que le Portrait que j'avois entre les mains, lui avoit été donné par mon Pere, & que c'étoit celui de ma Mere. Je ne pouvois me laſſer de le baiſer; je m'attendriſſois même au point que je ne pus retenir mes larmes. Attendez pour en répan-

dre, me dit la Marquise, que vous soyez entre les bras de cette tendre & aimable Mere, dont je vais vous raconter l'Histoire, telle qu'elle m'a été raportée par Mylord votre Pere. Là-dessus, après nous être assis, elle commença ainsi son recit.

Celle à qui vous devez le jour, ma chére Amie, s'apelloit Mademoiselle de Crezé, avant qu'elle fût mariée à Mylord de Rendan. Elle nâquit à Grenoble en Dauphiné, où ses Parens faisoient leur séjour ordinaire. Le Comte de Crezé, son Pere, avoit signalé son courage dans plusieurs batailles, & avoit mérité d'être élevé aux plus brillans emplois; mais ses biens n'étoient pas, à beaucoup près, proportionnés à l'éclat de sa naissance & de son rang. Ce fut pour pouvoir les soutenir, qu'il épousa une riche Héritiere; mais la mort ne le laissa pas jouir long-tems des grands revenus que sa nouvelle Epouse lui aporta en mariage. Il s'arracha d'entre ses bras au bout d'une année pour aller au siége de Landau, où il fut tué, à la tête de son Régiment. On n'aprit pas cependant si-tôt cette nouvelle à la jeune Comtesse, parce qu'elle n'attendoit alors que le moment pour accoucher, & elle accoucha en effet huit jours après la mort de son Epoux; ce fut à votre aimable Mere qu'elle donna le jour. Deux mois s'écoulérent avant que l'on eût instruit la

jeune Veuve de ſon malheur. Elle en parut inconſolable : mais la fin de ſon deuil fut auſſi celle de ſa douleur & de ſes larmes. Ce ne fut plus cette Veuve déſolée qui fuyoit toutes les compagnies qui pouvoient la diſtraire de ſon chagrin. Elle recommença à paroître dans le monde avec éclat, & à y faire une figure brillante. Elle crut être en droit de ſoutenir, par un luxe & un faſte exceſſifs, le titre de Comteſſe qui flatoit ſa vanité, parce que, quoiqu'elle fût d'une extraction noble, il n'y avoit cependant jamais eu dans ſa famille aucun titre qui l'eût illuſtrée. Son eſprit, ſes manieres polies & engageantes, jointes aux grandes dépenſes qu'elle faiſoit, attirérent bientôt chez elle tout ce qu'il y avoit de perſonnes diſtinguées dans la ville. Mais il faut dire pourtant que, quoique la jeune Comteſſe parût toute occupée de ſon plaiſir, elle ne négligea pas le ſoin de l'éducation de Mademoiſelle de Crezé ſa fille, & qu'elle eut toujours pour elle une tendreſſe infinie ; jamais auſſi enfant ne mérita plus d'être aimée. A meſure qu'elle grandiſſoit, elle laiſſoit voir en elle les qualités les plus capables de charmer & de plaire : eſprit, beauté, douceur, modeſtie & ſageſſe, rien ne lui manquoit de tout ce qui peut rendre une jeune perſonne accomplie.

C'eſt pour en venir plutôt aux Aventu-

res intéreſſantes de ſon Hiſtoire, que j'omets tout ce qui ſe paſſa juſqu'au moment qu'elle fut tirée d'un Couvent, où l'on avoit achevé de polir ſon éducation. La jeune de Crezé, âgée alors de quinze ans, fit ſa premiere aparition dans le monde. Ses charmes naiſſans ne tardérent pas à lui faire un grand nombre de tendres & ſincéres adorateurs. Mais l'heure n'étoit pas encore venue où elle devoit faire la premiere épreuve de la ſenſibilité de ſon cœur : peut-être ſa petite vanité lui laiſſoit-elle voir avec quelque plaiſir cette foule d'illuſtres ſoupirans que ſes apas attachoient continuellement à ſa ſuite ; mais elle opoſoit un cœur inſenſible à tous les vœux qu'ils lui adreſſoient. Chaque jour il ſe préſentoit pour elle quelque nouveau parti, également honorable & avantageux ; mais aucun n'étoit de ſon goût.

Le moment cependant aprochoit, que l'Amour alloit offrir à ſes yeux celui qui devoit triompher de ſon indifférence. Le jeune Lord de Rendan, qui ſortoit de la plus illuſtre & de la plus ancienne Nobleſſe d'Angleterre, voyageoit depuis deux ans dans les divers Etats de l'Europe, avec une nombreuſe ſuite. Il venoit de Paris, & ſuivoit la route du Piémont, pour paſſer delà dans les autres Cours d'Italie, lorſqu'une maladie le ſurprit à Grenoble & l'obligea

d'y faire quelque ſéjour. Sa convaleſcence fut ſuivie de près de l'entier rétabliſſement de ſes forces. Il ne ſe hâta pas cependant de partir, parce qu'il s'étoit fait à Grenoble un nombre d'amis choiſis, qui, par leurs preſſantes inſtances, l'engagérent à différer ſon voyage de quelques mois.

Mylord n'avoit point encore paru chez la Comteſſe de Crezé, où ſe tenoient les plus brillantes aſſemblées; & il y fut introduit & reçu avec toutes les marques de diſtinction dues à ſon mérite & à ſon rang. Peu de figures auſſi revenantes, de phyſionomies auſſi heureuſes que celle de ce jeune Seigneur; & cet extérieur ſi charmant étoit ſoutenu par les qualités les plus eſtimables du cœur & de l'eſprit. Rien de plus aimable, de plus poli & de plus aiſé que ſes manieres & ſes façons; rien de plus noble & de plus élevé que ſes ſentimens. C'étoit dans ſes expreſſions un tour fin & délicat, qui faiſoit que l'on l'écoutoit toujours avec plaiſir. C'étoit de continuelles ſaillies les plus heureuſes & les plus ſpirituelles que la vivacité de ſon imagination lui fourniſſoit, & qui prêtoient de l'enjoûment à tous ſes diſcours.

Voilà, ma chére Amie, dit la Marquiſe en interrompant ſon récit, un portrait de Mylord votre Pere, qui n'eſt qu'ébauché. Vous pourrez bientôt juger par vous-

même, si je pouvois en faire un plus ressemblant. Mais je reviens à l'accueil que l'on lui fit chez la Comtesse. Elle connut tout le prix du mérite du jeune Etranger, & elle en parut charmée. J'espere, Monsieur, lui dit-elle, que vous voudrez bien ne pas vous en tenir à cette premiere visite que vous m'avez fait l'honneur de me faire. C'est moi, Madame, reprit Mylord, qui dois vous remercier de ce que vous voulez bien me pardonner la liberté que j'ai prise d'oser, quoiqu'étranger, venir vous offrir mes respects; & je vous demande en grace, Madame, de vouloir me continuer la même indulgence, parce que je ne pourrai pas m'empêcher de commettre souvent la même faute. Ce n'en est pas-là une, Monsieur, reprit la Comtesse, que l'on aura peine à vous pardonner : mais il en est une autre dans laquelle je vous prie de ne pas tomber, & que je ne vous pardonnerois pas facilement; c'est que vous ne nous priviez pas du plaisir de vous voir souvent.

Peut-être allez-vous me dire, que pour une premiere entrevue, voilà un peu trop de politesse de la part de la Comtesse : mais le jeune Mylord étoit fait comme l'Amour; & le cœur de la Comtesse, âgée seulement de trente à trente-deux ans, n'étoit rien moins qu'insensible.

Me permettrez-vous d'ajouter, ma chere

Amie, me dit la Marquise, que la Comtesse, votre Grand'mere, poussoit les choses au point qu'elle étoit même jalouse des charmes naissans de Mademoiselle de Crezé, sa fille. Ce n'est au reste, ajouta-t-elle, que sur le raport de Mylord que je vous raconte toutes ces choses. Deux ou trois entretiens avec la Comtesse lui suffirent pour le mettre au fait des impressions que sa vue avoit faites sur son cœur. Mais le sien malheureusement ne se trouva pas blessé du même trait. Les jeunes appas de l'aimable de Crezé l'avoient charmé : mais continuellement éclairé par les yeux d'une Mere jalouse, il mouroit d'envie d'avoir une conversation particuliere avec l'objet de sa tendresse, sans pouvoir en trouver l'occasion. Les soupirs cependant & les regards allerent leur train pendant un tems : Mais un Amant peut-il se contenter toujours de ces muets truchemens ? Le hazard enfin le servit mieux que tous les mouvemens qu'il auroit pu se donner.

La Comtesse s'entretenoit avec lui, lorsqu'elle reçut une lettre qui demandoit une prompte réponse ; ce qui l'obligea de se retirer dans son cabinet : mais, toujours plus enchantée de la conversation de Mylord, elle le pria de souffrir que sa fille lui tint compagnie, en attendant que la lettre qu'elle alloit écrire lui permît de le rejoindre. Quelle

occasion plus conforme aux désirs du passionné Mylord ? & avec quelle ardeur aussi n'en profita-t-il pas ? Il avoit déjà démêlé dans les regards que la jeune de Crezé lui avoit quelquefois jettés à la dérobée, que sa vue ne lui étoit peut-être pas indifférente. Le rouge qui lui monta au visage lorsqu'elle se trouva seule avec lui, lui fit conjecturer une partie des choses qui se passoient dans son cœur. Que je serois heureux, Mademoiselle, lui dit le Seigneur Anglais, si j'osois espérer que vous ne vous fussiez pas offensée des vœux tendres & respectueux que mes regards vous ont adressés ! A moi, Monsieur ! reprit d'un ton étonné & en rougissant encore davantage Mademoiselle de Crezé ; voilà ce que je n'ai point du tout sçu deviner. C'est cependant ce que vous auriez facilement pu connoître, reprit Mylord. Mais, Mademoiselle, ajouta-t-il, dussai-je m'exposer à tout votre ressentiment, je ne puis tenir plus long-tems renfermés dans mon cœur, les sentimens que la vue de vos charmes y a fait naître ; blâmez, si vous le voulez, la témérité d'un pareil aveu, mais vous me feriez assurément la grace de me le pardonner, si vous connoissiez toute la violence de mon pur & sincére amour. Ce n'est pas-là encore tout mon crime. Ne vous surprendrai-je point, en vous disant que cet amour dont je vous fais l'aveu, m'a

fait recourir à des détours qui semblent démentir la droiture naturelle de mon caractere ? Vous avouerai-je, que vous seule étiez l'objet des soins fréquens que j'ai rendus à la Comtesse ? Que je n'ai cherché à m'insinuer dans ses bonnes graces, & à me rendre digne de son estime, que pour qu'elle ne me jugeât pas indigne de la vôtre ? Vous dirai-je enfin, que l'espérance de jouir du ravissant plaisir de vous voir, a été l'unique motif de mes visites si souvent reitérées ? Prononcez à présent, Mademoiselle ; voilà mon crime : si c'en est un de vous adorer, je suis le plus coupable de tous les hommes. En vérité, Monsieur, répondit Mademoiselle de Crezé au Mylord, ces déclarations me paroissent un peu brusques, & il me semble que je n'avois pas grand lieu de m'y attendre. Je les veux cependant croire sincéres ; & je ne vous cacherai pas qu'elles me font trop d'honneur, pour que je puisse m'en offenser. Mais, Monsieur, quel succès pouvez-vous espérer de votre amour ? Je suis soumise aux volontés d'une Mere, & cette Mere ne m'accablera-t-elle pas de tout son courroux, si elle aprend que... Eh ! non, Mademoiselle, lui répondit le Mylord en l'interrompant, ne vous laissez point allarmer par ces vains sujets de frayeur ; souffrez seulement que j'espére, & reposez-vous sur moi du soin de vaincre les autres obstacles

qui s'opoſeroient à mes vœux. La préſence inopinée de la Comteſſe, qui venoit d'achever ſa lettre, mit fin à cette converſation. Ce fut une néceſſité pour Mylord, d'en recommencer une autre, où il alloit payer le plaiſir qu'il avoit eu d'entretenir ſon Amante. Il ne pouvoit ſe diſpenſer de parler d'amour à la Comteſſe : & que n'en coûte-t-il pas, lorſqu'on eſt forcé d'exprimer des ſentimens que le cœur dément ! Quelle contrainte pour une ame naturellement ſincére, lorſqu'elle eſt obligée de feindre ! Mais d'un autre côté eſt-il rien qui rebute un cœur bien tendre, lorſqu'il s'agit de l'intérêt de ſon amour ? L'heureux Mylord aimoit depuis deux mois l'aimable de Crezé, ſans ſçavoir ſi elle étoit ſenſible à ſon amour, dont il n'avoit pu encore l'entretenir ; & la converſation qu'il venoit d'avoir avec elle lui permettoit de ſe flater qu'elle feroit tomber ſon choix ſur lui, ſi elle étoit la maîtreſſe de diſpoſer de ſa main comme de ſon cœur. Les obſtacles qu'il avoit à craindre ne pouvoient donc venir que de la part de la Comteſſe, qui n'auroit pû modérer ſon jaloux dépit, ſi elle ſe fut aperçue qu'elle avoit en ſa fille, une Rivale à qui on la ſacrifioit. Auroit-elle pu, ſans éclater, aprendre qu'elle avoit été juſqu'alors le jouet des artifices de Mylord ? Il étoit donc abſolument néceſſaire pour le ſuccès de ſes vœux,

qu'il continuât d'entretenir la Comteſſe dans ſon erreur. La choſe n'étoit pas facile : car eſt-il rien qui ſe cache plus mal-aiſément que l'amour ?

Nos deux jeunes Amans, privés de la conſolation de goûter les charmes d'un entretien particulier, furent obligés, pendant un tems, de s'en tenir au plaiſir qu'ils avoient d'exprimer leurs tendres ſentimens dans les lettres fréquentes qu'ils s'écrivoient & qu'ils avoient la facilité de ſe rendre, par l'exactitude de Mylord, à venir faire ſa cour à la Comteſſe. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que jamais il ne lui tenoit de diſcours plus tendres & plus paſſionnés, que lorſque la jeune de Crezé étoit à portée de les entendre : artifice dont la Comteſſe ne pouvoit avoir aucun ſoupçon. Se ſeroit-elle en effet imaginée, que c'étoit-là une colluſion entre Mylord & ſa Fille ? Ils étoient cependant convenus enſemble, que Mademoiſelle de Crezé prendroit pour elle tout ce qu'il diroit de tendre & de galant à ſa Mere : & c'étoit par des regards jettés à la dérobée & comme au hazard, qu'elle répondoit à ſon Amant, & qu'elle le dédommageoit de la contrainte à laquelle cette feinte l'aſſujettiſſoit.

Cette gêne eût peut-être encore duré longtems, ſans un accident qui ſembloit devoir déceler leurs artifices, & qui, contre toute eſ-

rance, avança leur bonheur. Une lettre de Mylord à son Amante, tomba, je ne sçais par quel hazard, entre les mains d'une des femmes de chambre de la Comtesse. Cette femme, apellée Fantin, après en avoir fait la lecture, se disposoit à la remettre à sa Maîtresse, lorsque Mademoiselle de Crezé entra dans sa chambre : Tirez-moi, je vous prie, ma chere Fantin, lui dit-elle, d'un embarras extrême ; je suis inquiéte, on ne peut davantage, pour un papier que j'ai perdu & que j'ai déjà cherché inutilement par-tout : comptez sur mon éternelle reconnoissance, si par vos soins je puis le recouvrer. Il faut donc, Mademoiselle, répondit la Fantin, que ce soit un billet dont la perte vous tienne bien à cœur : seroit-ce, par hazard, quelque billet tendre d'un Amant ? Ce ne seroit pas-là le compte de Madame la Comtesse : oh ! pour elle, elle est assurément en âge d'avoir des Soupirans ; mais vous, Mademoiselle, avec vos quinze ou seize ans, voyez si c'est à vous de vous mêler d'aimer, & de vouloir être aimée. Laissez-là toutes ces plaisanteries, reprit la triste de Crezé ; tâchez de me rendre le service que je vous demande, & soyez sure que je n'en serai pas ingrate. Mais, Mademoiselle, reprit la Fantin, qui avoit l'ame du monde la plus vénale & la plus intéressée, il est bon ce me semble, avant tout, que nous convenions de

nos petits faits. Je vous avoue que j'ai des secrets merveilleux pour faire retrouver les choses perdues ; eh bien ! je m'en servirai pour vous tirer de peine : mais cette reconnoissance dont vous me parlez, à quoi la bornez-vous ? A de simples remercimens. C'est cependant une piece rare que celle que vous redemandez : ô ! si Madame la Comtesse avoit le plaisir de la voir... Ah ! je n'en doute plus, ma Chére, interrompit Mademoiselle de Crezé en se jettant à son col, c'est vous, j'en suis sûre, qui avez la lettre que je cherche, rendez-là moi, je vous prie : voilà ma bourse que je vous donne ; je suis fâchée de n'être pas plus riche. La lecture du billet que vous tenez, a dû vous faire connoître les sentimens de Mylord pour moi ; je l'instruirai du service que vous me rendez, & osez tout vous promettre de sa générosité. Voilà, reprit l'intéressée Fantin, ce qui s'apelle parler clair & comme il faut. Voyez, ajouta-t-elle en montrant la lettre en question, si ce n'est pas votre Ange & le mien, qui vous ont conduite auprès de moi. Allez, Mademoiselle, ou ne perdez plus de billets, ou faites en sorte qu'ils tombent toujours dans des mains aussi sûres que les miennes. Mais vous n'oublierez pas ce que vous m'avez promis ; & de mon côté, je me souviendrai de ne jamais souffler mot de tout ceci à qui que ce soit.

Milord Rendan ne manqua pas d'être instruit le même jour, par un billet, de ce qui venoit de se passer entre son Amante & la Fantin ; & il ne lui fut pas plus difficile de se ménager un entretien avec cette Femme, que de la mettre dans ses intérêts. Sa libéralité fit pleuvoir sur elle les présens. C'étoit-là l'accommoder trop selon son goût, pour que l'on ne pût pas tout attendre de son zèle & de son esprit intrigant. Car il est bon de sçavoir que jamais femme n'eût autant de talens d'avancer le succès d'une intrigue, ni plus d'adresse & d'industrie que la Fantin. La voilà donc devenue la Confidente de nos deux Amans ; & le premier service qu'elle leur rendit après cette affaire, c'est qu'elle trouva le moyen de leur ménager à petit bruit nombre de rendez-vous. Mais Mademoiselle de Crezé exigea d'elle, d'être toujours présente aux entretiens qu'elle auroit avec Mylord, & qui continuérent pendant plusieurs mois, sans que la Comtesse en eût aucun soupçon. La facilité qu'ils eurent de se parler, ne servit qu'à fortifier leurs mutuels sentimens de tendresse & d'estime. Leurs plaintes étoient communes, parce qu'ils ne pouvoient encore flater leurs vœux d'aucune espérance.

Quel malheur que le mien ! disoit l'amoureux Mylord : peut-être serois-je heureux, si l'on avoit pour moi des intentions moins

moins favorables. Quelle contrainte plus triſte & plus affreuſe que celle où je ſuis réduit ! Me voir à chaque inſtant forcé de trahir les ſentimens de mon cœur, ſans pouvoir cependant eſpérer aucun fruit de cette dure contrainte, c'eſt plus qu'il n'en faut pour me rendre le plus malheureux de tous les Amans : Et que deviendroit mon amour, que deviendrois-je moi-même, ſi, faiſant l'aveu de ma ſincére flamme, je laiſſois comprendre à la Comteſſe tous les artifices que mon amour m'a fait employer ? Détrompée d'une erreur qui la flate, loin de m'accorder le conſentement qui peut aſſurer mon bonheur, ne me banniroit-elle pas à jamais de ſa maiſon ? Ne deviendrai-je pas pour elle un objet de haine & d'horreur ? Ah ! je ne le vois que trop, il n'y a qu'un unique moyen qui peut me rendre heureux : mais la crainte m'empêche de le propoſer. Eh ! pourquoi m'en faire un myſtére, répondit Mademoiſelle de Crezé au paſſionné Mylord ? car c'eſt ſans doute un moyen qui n'a rien de contraire au caractére d'honneur & de probité dont vous faites profeſſion : ainſi, pourquoi apréhender de vous expliquer ? Je vais, Mademoiſelle, reprit-il, vous ouvrir ma penſée, puiſque vous me le permettez ; ce ſont les lumiéres de la raiſon ſeule que je veux que vous conſultiez. Je vous le demande, Mademoiſelle, penſez-vous

que la validité des liens les plus indissolubles dépende de quelques cérémonies extérieures, ou d'un contentement souvent arraché par l'intérêt ou par l'ambition ? Doit-on, dans une union à laquelle est attaché le bonheur de la vie, consulter d'autres sentimens que ceux de l'amour le plus tendre, & de la plus parfaite estime ? J'ose me flater, Mademoiselle, ajouta le Mylord, que vous ne doutez point de la pureté & de la droiture de mes intentions. Peut-être n'hésitez-vous pas de vous en raporter à ce que vous avez pu aprendre de ma naissance. Croyez-vous qu'un Hymen secret ? ... Eh ! le voilà donc, Monsieur, interrompit vivement Mademoiselle de Crezé, ce moyen qui vous reste pour assurer votre bonheur ? Mais avez-vous examiné s'il n'a rien d'offensant pour mon honneur ? Je veux croire que de pareilles unions ne sont peut-être pas désaprouvées dans votre patrie : mais.... Eh bien ! mais, reprit la Fantin, qui, par son titre de Confidente, ne craignoit pas de dire librement sa pensée, ne voilà-t-il pas vraiment de quoi vous épouvanter ? Eh ! pardi, quand des Parens ne veulent pas entendre raison, faut-il pour cela que les Enfans soient déraisonnables comme eux ? Voilà, par exemple, Madame la Comtesse qui ne voudra pas vous donner Monsieur pour Epoux, parce qu'elle le veut garder pour elle : eh bien ! puisqu'elle

ne ſonge qu'à ſes intérêts, de quoi ſe plaindra-t-elle, ſi de votre côté vous ſongez un peu aux vôtres ? Eh ! croyez-moi, Mademoiſelle, ne faites pas trop la délicate ; l'occaſion eſt belle, profitez-en ; ſoufflez à Madame votre Mere la fortune qu'elle vous envie.

La Fatin eut beau cependant apuyer ſon avis de toutes les raiſons qu'elle put imaginer, Mademoiſelle de Crezé en parut peu touchée. Et ce ne fut qu'après bien du tems que le Mylord put la faire entrer dans ſes vues. Voici ce qui acheva de vaincre ſa réſiſtance.

Il y avoit déjà quelques mois que la Comteſſe avoit parlé de mariage au Mylord. Cette propoſition, comme vous jugez bien, n'étoit guére du goût de celui à qui elle la faiſoit, mais qu'il éludoit cependant poliment, en prétextant qu'il ne pouvoit eſpérer d'obtenir le conſentement de ſes Parens. C'eſt un obſtacle, lui dit la Comteſſe, mais qui ne me paroit pas inſurmontable, ſi vous voulez n'écouter que la voix de votre amour. Eh ! comment donc, Madame, lui répondit le Mylord ; expliquez-vous, de grace : car enfin, quelque honorable que puiſſe être votre alliance pour ma famille, ſi elle a des vues différentes pour mon établiſſement, puis-je me flater qu'elle conſente jamais à mes vœux ? Eh bien ! Monſieur, reprit la Comteſſe, ce ſera en uniſſant ſecretement

votre sort au mien, que vous n'aurez pas besoin de solliciter ce consentement que vous craignez de ne pas obtenir.

Après un semblable conseil donné au Mylord par la Comtesse même, auroit-elle pu trouver mauvais que sa Fille en profitât? Ce fut-là aussi la raison que le Mylord fit valoir auprès de son Amante. Qu'auroit-elle pu y opposer? Mais elle vouloit qu'il ne manquât rien à la validité des liens qui l'uniroient à son Amant; & il y avoit en cela bien des difficultés à surmonter. L'intriguante Fantin se chargea de les lever. J'ai heureusement, dit-elle, un de mes Parens qui est aprentif Curé; laissez-moi le soin de lui parler, je lui donnerai de si bonnes raisons, & Monsieur me fournira de quoi les apuyer si bien, que je vous donne d'avance ma parole qu'elles feront leur effet. Je connois le personnage, puisqu'il est de ma race; & je sçais qu'il entend toujours raison quand on lui parle d'or. Voilà donc d'abord un Prêtre gagné; c'est moi qui en réponds. Mais où fera-t-il en votre faveur son petit ministére? Tenez, Monsieur, dit-elle au Mylord, il me vient une pensée. Madame la Comtesse a un Château qui n'est éloigné que de quelques lieues d'ici, & dans ce Château il y a une Chapelle; eh bien! c'est-là que vous pourrez épouser Mademoiselle. Vous allez peut-être me demander com-

ment ? Ecoutez-moi ; voici les petits arrangemens que nous avons à prendre. D'abord il ſuffira de dire à Madame la Comteſſe, que vous auriez quelqu'envie de prendre l'air de la campagne : je vous laiſſe à penſer, ſi, empreſſée comme elle eſt à prévenir vos déſirs, elle héſitera d'en faire la partie avec vous. Vous ſerez donc avec elle dans ſon Château ; car elle ne peut vous conduire que là ; & elle ne laiſſera pas ſans doute ici Mademoiſelle. Rien, comme vous voyez, en tout cela qui n'aille tout ſeul, & le reſte ira auſſi aiſément. Mon Parent ſera exact à ſe rendre au Château le jour qui lui aura été marqué. Madame la Comteſſe ne veille pas toujours ; elle dort ſans doute quelquefois ; nous profiterons du tems de ſon ſommeil, pour nous rendre à la Chapelle, où votre mariage ſe fera en belle & bonne forme. On ne peut rien de mieux, s'écria le Mylord, tranſporté de joye ; & tout de ce pas je vais préparer les choſes pour l'exécution de ce deſſein. La journée ne ſe paſſera pas, reprit la Fantin, ſans que j'aye fait marché avec mon petit Couſin le Vicaire.

Aucune de ces meſures qui ne réuſſit au gré des déſirs du Mylord. Le voilà, au bout de huit jours, devenu l'heureux Epoux de Mademoiſelle de Crezé. Mais, hélas ! il ne jouit pas long-tems de ſon bonheur. Il

ſe diſpoſoit à écrire à ſes Parens, lorſqu'il en reçut des lettres preſſantes qui le rapelloient en Angleterre, pour des affaires qui demandoient indiſpenſablement ſa préſence & qui ne pouvoient ſouffrir aucun retardement. Quelle néceſſité plus cruelle que celle où il ſe trouva réduit ! Comment s'arracher d'entre les bras de cette Epouſe qu'il adore ? Il n'oublia rien pour la déterminer à le ſuivre. Nous déclarerons, lui dit-il, avant notre départ, notre mariage à la Comteſſe : elle éclatera, je n'en doute aucunement ; mais la fuite nous dérobera à ſon couroux. Mais, Monſieur, répondit Mademoiſelle de Crezé, n'ai-je que le ſeul couroux de ma Mere à redouter ? Vos Parens aprouveront-ils votre choix ? Vous ne leur avez pas demandé leur conſentement ; pourront-ils vous pardonner ce défaut de ſoumiſſion à leurs volontés ? Et pourrois-je ne pas me reſſentir de la colére qui les animera contre vous ? De quel œil me verront-ils ? Voudront-ils reconnoître en moi votre Epouſe légitime ? Ce ſont-là, Monſieur, les ſujets de crainte qui m'effrayent ; ainſi, prenons d'autres arrangemens, où il y ait moins de danger. Hâtez-vous de partir, puiſque rien ne peut retarder votre voyage. Rendu aux vœux de vos Parens, inſtruiſez-les de notre union ; & attendez-vous aux reproches que vous aurez ſans doute à

en eſſuyer : mais eſpérez que par vos priéres vous réuſſirez à les fléchir. Votre bonheur leur eſt cher. S'opiniâtreroient-ils à vous refuſer ce qui ſeul peut aſſurer votre félicité ? Non, leur tendreſſe ne pourra tenir contre vos inſtances reitérées, & contre le déſeſpoir où ils vous verront livré par leur refus. Ils autoriſeront notre mariage de leur aveu ; ils vous permettront de revenir prendre ici une Epouſe, qui ne ceſſera de verſer des larmes juſqu'à ce que vous ſoyez rendu à ſa tendreſſe. C'eſt alors que je vous ſuivrai avec joye dans votre Patrie, parce que je ſerai aſſurée de l'accueil que me fera votre famille. Mais juſqu'à ce tems-là je continuerai à faire à ma Mere un ſecret de notre Hymen : fiatez-là même, s'il le faut, de l'eſpoir d'un prompt retour. C'eſt-là, je crois, le parti le plus prudent que vous ayez à prendre. Mylord Rendan ne le ſuivit cependant qu'après avoir renouvellé les plus vives inſtances à ſon Epouſe pour la déterminer à paſſer avec lui en Angleterre.

De quelles larmes ne furent pas arroſés leurs triſtes adieux ! c'eſt ce que je n'eſſayerai pas d'exprimer. Je ne parlerai pas non plus de la déſolation de la Comteſſe, qui eut bien de la peine à ſe conſoler, malgré la promeſſe que le Mylord lui fit de hâter les momens de ſon retour. Il me reſte mê-

me tant d'Aventures à vous raconter, que je me contenterai pour le coup de vous en raporter les plus intéreſſantes.

Mylord Rendan arriva enfin en Angleterre. On juge aſſez avec quelle ardeur il ſollicita le conſentement de ſes Parens; mais leur inflexible opiniâtreté tint contre ſes priéres & ſes larmes. Il eſpéra qu'avec le tems il pourroit les fléchir : vain eſpoir, dont le tems ſervit à le détromper! Ses Parens ne l'avoient rapellé, que parce qu'ils avoient conclu pour lui une alliance illuſtre; & leur injuſte colére redoubloit à meſure qu'ils déſeſpéroient d'ébranler ſa conſtance. Mais quel ſujet de déſeſpoir pour ſa malheureuſe Epouſe, lorſqu'elle aprit la cruelle perſécution que ſon cher Epoux avoit à eſſuyer! Elle recevoir de fréquentes lettres, mais aucune qui lui permît de ſe flater de la moindre eſpérance. Elle ne doutoit pas qu'elle ne pût compter ſur ſon inviolable fidélité; elle avoit cependant le mortel chagrin de s'aſſurer de plus en plus, que ſes Parens n'autoriſeroient jamais ſon choix. Mais voici le comble de ſes infortunes; c'eſt qu'elle avançoit chaque jour en groſſeſſe : comment en dérober la connoiſſance à la Comteſſe? Heureuſement la Fantin étoit demeurée attachée à ſes intérêts; & ce fut elle qui, par les conſeils qu'elle lui donna, l'arracha aux malheurs qui la menaçoient. Il ne s'agit

point, Mademoiſelle, lui dit-elle, de vous abandonner aux ſoupirs & aux larmes ; il faut de la réſolution & du courage : Dieu merci, j'en ai, & pour vous & pour moi. Sçavez-vous ce qui vous reſte à faire ? c'eſt de déloger d'ici promptement. Madame la Comteſſe a un voyage à faire à Chambery ; eh bien ! nous en ferons un en Angleterre : & pour ne pas manquer notre coup, vous n'avez qu'à feindre quelque maladie ; par-là vous voilà diſpenſée d'accompagner Madame votre Mere : pour moi, je ne manquerai pas de prétextes pour m'exempter de la ſuivre ; car elle a, graces à Dieu, d'autres Femmes de chambre que moi : eh bien ! elle choiſira celle qui lui plaira le mieux. Voilà donc notre voyage réſolu ; ſongeons à préſent comment nous le ferons. D'abord il vous faut un train convenable à votre rang, & qui puiſſe, à votre arrivée, faire honneur à votre Epoux. C'eſt-là le point embarraſſant, m'allez vous dire ; oh ! point du tout : monnoie fait tout, comme l'on dit ; & heureuſement vous ſçavez où eſt le coffre fort. Eh bien ! dès que Madame la Comteſſe ſera partie, vous n'avez qu'à y puiſer largement ; & confiez-moi enſuite le ſoin de conduire la barque : je me charge, avec de l'argent, de vous mener bon train.

Ce fut-là, ma chere Amie, me dit la Marquiſe, le conſeil que l'entreprenante

Fantin donna à celle qui devoit vous donner le jour, & qu'elle suivit. Le jour même du départ de la Comtesse, elle se mit avec sa Conductrice dans une voiture publique, pour se rendre à Lyon, où elle ne fut pas plutôt arrivée, que la Fantin fit emplette d'une chaise de poste, & choisit trois Laquais, qu'elle engagea au service de sa nouvelle Maîtresse, & qui l'accompagnèrent dans sa fuite. La crainte d'être surprise l'obligea de prendre des routes détournées pour venir à Paris. Elle n'en étoit qu'à dix lieues lorsque les douleurs, à qui vous devez le jour, l'arrêtèrent à Meaux. On vous a raconté comment vous fûtes confiée à la Delort, les soins que votre chere Mere voulut que l'on prit de votre éducation, & comment elle ordonna que l'on vous mit dans le Couvent, où j'ai eu le plaisir de me lier avec vous d'une amitié qui durera autant que ma vie. Mais je ne vous rapellerai pas bien d'autres circonstances de votre naissance, que vous sçavez mieux que moi, puisque c'est de vous que je les ai apriſes. Je passe à la suite de mon recit.

Cette chere Mere, dont le souvenir vous a tant fait verser de larmes, n'eut pas plutôt repris un peu ses forces, qu'elle se remit en chemin pour se rendre à Calais, où elle s'embarqua pour l'Angleterre. Mylord

Rendan, qui avoit été prévenu de ſon arrivée, lui avoit fait meubler une maiſon dans un petit Bourg, éloigné de quelques lieues de Londres. Il vouloit dérober cette tendre & fidelle Epouſe à la vue de ſes Parens, parce qu'il prévoyoit que ſa préſence ne ſerviroit peut-être qu'à redoubler leur courroux. Comme il avoit exactement ſuputé le jour qu'elle devoit arriver, il eut le plaiſir de la recevoir entre ſes bras lorſqu'elle débarqua. Fut-il jamais tranſports de joye pareils à ceux auxquels ils ſe livrérent? Eux-mêmes pourroient-ils les exprimer? Mylord m'en fit un recit ſi touchant, que je ne pus retenir mes larmes. C'eſt-là, me dit-il, le moment le plus heureux de ma vie, & dont, après plus de vingt ans, je ne puis me rapeller le ſouvenir ſans un extrême attendriſſement. Cette chére Epouſe que j'adorois, & que je craignois de ne revoir jamais, je la tenois entre mes bras. Le plaiſir qu'elle avoit de cet heureux événement, ne lui laiſſoit de force que pour m'exprimer ſes tranſports par les vives & touchantes careſſes que je recevois de ſa tendreſſe. C'étoient des raviſſemens qui nous mettoient hors de nous-mêmes, & qui ſembloient devoir nous ôter l'uſage des ſens. Que de larmes de joye ne répandîmes-nous pas? Tendre & fidelle Epouſe! Cher & aimable Epoux! étoient les ſeules pa-

roles que nos transports nous permettoient de prononcer, & que nous ne cessions de répéter.

Mais qu'est-ce, ma Chére ! me dit la Marquise, qui me voyoit fondre en larmes ; je m'aperçois que vous voilà attendrie à un point qui m'allarme : tâchez de faire violence à vos larmes, si vous voulez que j'achéve ce qui me reste à vous raconter. Il falut faire une petite pause pour me laisser le tems de me remettre. Le Baron & Mademoiselle de Mezin, mon Amie, ne paroissoient guére moins attendris que moi, & attendoient avec autant d'impatience la fin des Aventures de mes infortunés Parens, dont la Marquise continua ainsi le recit.

Mylord Rendan conduisit sa tendre Epouse dans la maison qui lui avoit été préparée. Il ne lui put cacher, qu'il n'espéroit presque plus de pouvoir triompher de l'opiniâtre résistance de ses Parens ; que chaque jour ils faisoient de nouvelles tentatives pour le déterminer à donner sa foi à l'Epouse qu'ils lui destinoient. Je ne le vois que trop, ajouta-t'il, rien ne pourra vaincre leur refus. Mais ne leur ai-je pas aussi fait assez connoître que rien ne pourra jamais ébranler mes résolutions ?

Quelle fermeté en effet, & quelle constance n'eut-il pas à opofer pendant plus de

vingt ans à l'injuſte reſſentiment de ſes Parens, qui ne furent pas plutôt inſtruits de l'arrivée de ſa chére Epouſe, qu'ils eurent la dureté de bannir ce Fils infortuné de leur préſence. Soumiſſions, prieres, larmes, interceſſions, rien qu'il n'employât pour les attendrir, & rien qui pût déſarmer leur implacable courroux; de ſorte que le malheureux Mylord, exilé de la maiſon de ſon Pere, fut obligé de demeurer, un grand nombre d'années, dans le Bourg où il avoit d'abord conduit ſa tendre Epouſe, & dont il avoit cru pouvoir la tirer au bout de quelques jours, ou tout au plus dans quelques mois. L'unique reſſource qu'il eut dans ſes malheurs, c'eſt qu'il trouva heureuſement, dans la bourſe de ſes Amis, de quoi pouvoir fournir conſtamment aux dépenſes néceſſaires pour entretenir un équipage & un train conformes à ſa naiſſance & à ſon rang.

Mais voici, ma chére Amie, une Aventure qui mit vos Parens au déſeſpoir. Vous vous rapellez que vous m'avez dit, que c'étoit par des voyes détournées & qui vous furent toujours inconnues, qu'ils envoyoient chaque année à la Delort, chargée du ſoin de votre éducation, l'argent néceſſaire pour votre penſion, & Mylord votre Pere m'a apris qu'il ſe ſervoit pour cela de l'entremiſe d'un Banquier de Calais, qui, pen-

dant quinze ans, fut très-exact à s'acquitter de la commission dont il étoit chargé par vos Parens ; mais le désordre de ses affaires le réduisit, lorsqu'on s'y attendoit le moins, à la nécessité de faire banqueroute, & de s'exiler de sa patrie. Une année se passa sans que Mylord fût instruit de ce malheur : & ce fut durant le cours de cette année qu'arriva la mort de la Delort, & que vous vous crûtes entierement abandonnée ; tandis que vos Parens, de leur côté, ignorant le malheur arrivé au Banquier chargé de leurs ordres, se désespéroient de ne point recevoir de vos nouvelles.

L'inquiéte tendresse de Mylord n'auroit pas manqué de le faire voler auprès de vous à Meaux, si, sur ces entrefaites, son Pere n'avoit été surpris d'une maladie trop dangereuse dès ses commencemens, pour que l'on ne tremblât pas pour ses jours. Cette maladie, qui fut d'une très-longue durée, ne permit pas à Mylord Rendan de contenter l'amour paternel qui l'appelloit auprès de vous. Il vous dépêcha un de ses gens, sur la fidélité duquel il croyoit pouvoir compter, & à qui il remit l'argent nécessaire pour payer votre pension de plusieurs années. Mais le fourbe ne vint pas jusqu'à Meaux. Il s'arrêta à Paris, où les débauches, dans lesquelles il se plongea pendant quelques mois, ne lui laissérent plus rien

de l'argent qui vous étoit deſtiné. C'eſt-là, ma Chére, la cauſe de ce prétendu abandon qui vous a fait verſer tant de larmes. Mais le moment aprochoit où Mylord en auroit lui-même à répandre de bien ſincéres. Il n'y avoit plus d'eſpérance que ſon Pere pût être long-tems conſervé à la vie. On l'avoit averti qu'il touchoit de près à ſa derniere heure. Ce fut alors qu'il ſe reprocha ſon opiniâtre dureté à l'égard du plus aimable de tous les fils. Il donna ſes ordres pour qu'on le fît inceſſamment venir avec ſon Epouſe. Le déſolé Mylord, accompagné de votre tendre Mere, vola auprès de ſon Pere mourant, & ils en reçurent les marques les plus touchantes de la plus vive tendreſſe. Cher Fils, lui dit ce Pere expirant, en lui tendant les bras, oubliez ce que je vous ai fait reſſentir de mon injuſte colere. Je ne devois point opoſer une ſi longue réſiſtance à vos vœux, réglés par les ſentimens de l'honneur & de la vertu. Continuez, mon Fils, à aimer cette aimable Epouſe, bien digne de toute votre tendreſſe, & à jouir enſemble des douceurs de l'union la mieux aſſortie. Quels reproches ne me fais-je pas d'avoir ſi long-tems traverſé votre bonheur! Et avec quelle ardeur ne travaillerois-je pas à l'accroître, ſi le Ciel vouloit prolonger mes jours! Et vous, Madame, ajouta-t'il, en ſe tournant

du côté de votre triſte Mere qui fondoit en pleurs, me permettez-vous d'eſpérer que vous perdrez le ſouvenir de mes injuſtices ? Que je ſuis malheureux de ne pouvoir les réparer ! Croyez que c'eſt-là l'unique regret que j'emporte dans le tombeau. Il s'adreſſa enſuite à ſon Epouſe, & la pria avec inſtance de ramaſſer ſur votre chére Mere toute ſa tendreſſe. Ce fut en faiſant ces triſtes adieux que votre Grand-Pere expira entre les bras de ſa famille éplorée ; & ce fut quinze jours après ſa mort, que votre tendre Pere, déſeſpéré de ne point aprendre de vos nouvelles, vola à Meaux, & vint enſuite à Paris, où j'ai eu l'honneur de le voir pendant les deux mois qu'il y ſéjourna. Ainſi finit le recit que la Marquiſe nous fit des Aventures de mes infortunés Parens.

Le Baron & Mademoiſelle de Mezin ne ceſſoient de me féliciter des éclairciſſemens que je venois de recevoir ſur ma naiſſance. C'eſt moi, Mademoiſelle, me dit le Baron, qui par ma diligence, vais hâter les momens où vous ſerez rendue à vos illuſtres Parens. Je ne cachai pas à la Marquiſe l'intérêt que le Baron avoit d'entreprendre promptement ce voyage ; & pour la mettre mieux au fait de mes affaires, je lui déclarai auſſi les intentions du Comte. Ce ſont-là, me dit-elle après m'avoir écoutée

attentivement, des nouvelles assez singulieres que vous m'aprenez : & je vous avoue que votre état ne laisse pas que de me paroître embarrassant. Mais, à votre place, je sçais bien le parti que je prendrois. Vous me dites que le Baron est condamné à s'exiler pendant une année de sa patrie : voilà un exil dont il est aisé d'abreger la durée. Monsieur se hâtera de passer en Angleterre, & par-là il terminera toutes ses courses : voilà déjà un point décidé. Mais passons à un autre qui me paroît d'une conséquence extrême. C'est que Monsieur le Comte ne doit rien sçavoir de ce voyage, ni du sujet qui l'aura fait entreprendre. Bien plus, je serois d'avis qu'on ne lui dît rien de ce que je vous ai apris de votre naissance. Il faut lui ménager le plaisir de la surprise ; elle portera, à la vérité, du préjudice à son amour ; mais du moins aura-t-il la consolation d'aprendre, qu'il ne pouvoit se trouver pour Monsieur le Baron une alliance plus honorable que la vôtre. Mais, Madame, reprit le Baron en s'adressant à la Marquise, vous m'avez fait espérer une lettre dont je dois être le porteur ; me faites-vous la grace de vous en souvenir ? Quoi donc, Monsieur ! lui répartit-elle, pensez-vous que j'oublie si-tôt ce qui intéresse mes Amis ? (car je veux que dès ce jour vous soyez des miens.) Non ; n'a-

préhendez rien, je ferai même quelque chose de plus : c'est qu'outre la lettre que je vous remettrai demain au matin, & que je tiendrai prête, j'en ferai partir une ce soir pour Mylord, qui le préviendra sur votre arrivée. Bien des remercimens de la part du Baron à la Marquise ; voilà ce qui se devine assez. Je lui promis aussi de lui remettre le lendemain les lettres que j'avois à écrire à mes Parens.

Nous aurions bien voulu continuer plus long-temps une si agréable conversation ; mais la nuit qui tomboit, nous avertissoit qu'il étoit temps de nous retirer à notre Couvent, où nous fûmes reconduites, mon Amie & moi, par la Marquise, qui me promit de venir le lendmain passer l'après-dîner avec moi, & de me faire le recit de ses Aventures.

Fin de la neuvieme Partie.

LA NOUVELLE MARIANNE,

OU LES *MÉMOIRES* DE LA BARONNE DE****.

DIXIEME PARTIE.

POINT de nuit où je dormis moins, & point de nuit cependant qui me laissât moins regretter les douceurs du sommeil, que celle qui précéda le jour marqué pour le départ du Baron. Que de flateuses idées en effet dont j'avois à m'entretenir ! Quel sort plus fortuné que le mien ! Quel comble de félicité qui m'attend ! Plus d'inquiétude sur ma

destinée, plus d'incertitudes sur ma naissance, plus de frayeur pour le succès de mes tendres vœux. Je me croyois étrangere à toute la terre : nuls Parens pour moi, ou du moins aucuns que je connusse, ou que j'espérasse de connoître ; & je touche de près au moment heureux où je vais recevoir les tendres caresses de ceux qui m'ont donné le jour. Malgré la parole du Comte, je doutois encore s'il consentiroit aux désirs du Baron. L'obscurité répandue sur ma naissance m'inspiroit ces inquiétudes : & le Ciel tout d'un coup me rend des Parens qui levent ces obstacles ! Voudroient-ils gêner mon choix ? Seroit-ce-là la premiere marque qu'ils me donneroient de leur tendresse ? N'étois-je pas au contraire assurée, qu'ils me laisseroient disposer à mon gré, & de mon cœur, & de ma main ?

Occupée de ces agréables pensées, je n'étois guére disposée à profiter du tems du repos. J'aurois même été fâchée que le sommeil m'eut arrachée à de si douces rêveries. J'y étois encore livrée, lorsque le jour commença à poindre. Nouveau plaisir que j'allois goûter en me levant. J'avois des lettres à écrire à mes Parens. Les noms de Pere & de Mere que ma main alloit tracer sur le papier pour la premiere fois ; ah ! cette idée seule me transportoit au point, que j'en étois toute hors de moi-même. C'é-

toit à la tendreſſe de mon cœur à dicter ces lettres, & je les lui laiſſai dicter. Je venois de les finir, & je n'avois plus qu'à les cacheter, lorſque l'on vint m'avertir que j'étois attendue au parloir par le Baron. Il ne fut pas néceſſaire que l'on me preſſât pour me hâter de deſcendre. J'y courus ; mais mon cœur avoit devancé mes pas. Point de ſoupirs à pouſſer, point de larmes à répandre. Quels adieux plus charmans que ceux que j'allois faire à mon Amant ! La joye étoit peinte dans mes yeux : elle me pénétroit même de façon qu'elle me donnoit un air d'étourderie & de diſſipation qui ne m'étoit pas ordinaire.

Eh bien ! Monſieur, dis-je au Baron en entrant au parloir, vous voilà donc enfin arrivé ? Sçavez-vous que votre lenteur m'a déjà fait murmurer ? Tous vos adieux ſont-ils faits enfin ? Avez-vous la lettre que la Marquiſe devoit vous donner ? Oui, Mademoiſelle, me répondit-il, je n'attends plus que celles que vous voulez bien me confier pour partir. Vous ne vous plaindrez donc pas, Monſieur, lui dis-je en lui donnant les lettres que j'avois en main, que ce ſoit moi qui aye retardé votre départ. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire que je vous prie de hâter votre retour. Non, en vérité, ma charmante Reine, me répartit-il, fiez-vous-en pour cela à la vivacité de mon

amour. Mais, Mademoiselle, ajouta-t'il, souffrez qu'avant mon départ, j'ose vous demander une grace : rassurez un Amant craintif, & qui a tout lieu de se défier de son peu de mérite. Vous voilà rendue à une famille illustre ; me permettez-vous d'espérer, que ce brillant changement de fortune n'en aportera aucun aux bontés dont vous m'honoriez ? Eh ! sçavez-vous bien, Monsieur, lui répondis-je, que vous auriez pû vous dispenser de me faire paroître, avant votre départ, des soupçons qui m'offensent ? Pensez-vous que j'aye oublié, que l'humiliante obscurité qui couvroit ma naissance, ne vous a point empêché de m'adresser vos vœux ? Que vous n'avez point hésité de me sacrifier l'espoir d'une alliance plus honorable ? Et ne dois-je pas par conséquent me croire heureuse, de pouvoir à présent former avec vous des liens qui n'intéressent plus votre honneur & votre gloire ? Je ne doute point, ajoutai-je, que mes Parens, à qui vous ne pourrez faire le recit de mes Aventures, sans qu'ils aprennent ce que je dois aux bontés de votre famille, n'autorisent mon choix de leur consentement. La justice & la reconnoissance parleront en votre faveur. Ils assureront votre bonheur & le mien. C'est dans cette douce espérance que je vous laisse partir.

Je voulus sçavoir ensuite s'il avoit déjà

fait ſes adieux au Comte, ſon Pere; il me répondit qu'oui, & qu'il lui avoit dit qu'il alloit commencer ſes courſes par la Hollande, & que de-là il pourroit paſſer en Angleterre; & que le Comte l'avoit laiſſé le maître de régler ſes voyages à ſon gré; mais toujours à condition qu'il ne reviendroit à Paris qu'au bout d'une année: mais c'eſt-là, me dit le Baron, un peu trop exiger de mon obéiſſance; car, ou je ſerai trompé dans mes eſpérances, ou dans moins d'un mois je ſerai de retour ici avec vos chers Parens, que leur impatiente tendreſſe fera voler auprès de vous. Partez donc, cher Baron, repris-je; avancez par votre diligence le moment qui doit mettre le comble à mon bonheur. Mon Amant ne me répondit que par quelques ſoupirs, & par des regards dont j'entendois le langage. Ils me demandoient quelque faveur innocente, que je ne crus pas devoir lui refuſer. Je lui abandonnai une de mes mains, qu'il baiſa pluſieurs fois, en ſe jettant à mes genoux, & qu'il arroſa de quelques larmes.

Mais laiſſons-le partir, cet Amant tendre & fidele, qui ne va hâter les momens de ſon départ, que pour avancer ceux de ſon retour. J'ai oublié de dire que mon Amie, la Sœur du Baron, étoit deſcendue au parloir avec moi. Elle fut priée avec

inſtance par ſon Frere, d'apuyer ſes intérêts auprès de moi; priére qu'il ne lui auroit point faire, s'il avoit pu lire dans le fond de mon cœur.

Il ne m'eut pas plutôt quittée, que je remontai dans ma chambre. Je ne faiſois que d'y entrer, lorſque l'Abbeſſe vint m'y faire une viſite à laquelle je ne m'attendois pas, & dont il m'eut été difficile de deviner le ſujet. Le paſſionné Comte ne lui avoit pas fait un ſecret de ſes intentions. Il lui avoit fait connoître, qu'il ne pouvoit être heureux qu'en me rendant ſenſible à ſes vœux: & comme cette Dame étoit dévouée à ſes intérêts, & qu'il connoiſſoit de plus ſa prudence & ſa ſageſſe, raſſuré ſur ſa diſcrétion, il crut, ſans faire tort à ma gloire, pouvoir lui faire le recit de mes Aventures. L'incertitude de ma naiſſance fut un point que le Comte n'omit pas, & dont il eſpéroit pouvoir tirer un grand avantage pour le ſuccès de ſes vues. Mais que les eſpérances dont il flatoit ſes vœux, ſe feroient bien vîte évanouies, s'il avoit ſçu le changement arrivé dans ma fortune! S'il avoit connu que cette petite Fille, cette humble Marianne, que l'on croyoit ne tenir à perſonne ſur la terre, avoit droit, par ſa naiſſance, de prétendre aux rangs les plus élevés; & que le moment n'étoit pas bien éloigné, que rendue à ſes Parens, elle alloit être

vengée

vengée avec éclat de tous les revers humiliants qu'elle avoit eus à eſſuyer de l'injuſtice du ſort ! Mais paſſons à mon entretien avec l'Abbeſſe. Elle ſçavoit que je venois de recevoir les adieux du Baron ; & c'eſt par-là qu'elle entama la converſation. Elle s'imaginoit que j'aurois dû avoir le cœur gros de ſoupirs, & les yeux baignés de larmes, au lieu que je m'offrois à ſes yeux dans une aſſiéte d'eſprit fort tranquile ; ce qui lui cauſa d'abord de l'étonnement. Comment donc, Mademoiſelle, me dit-elle, je croyois que j'aurois ici des larmes à eſſuyer, & je vois que les adieux que vous venez de recevoir, ne vous laiſſent aucune marque de triſteſſe ! Non, Madame, repris-je ; & je vous dirai de plus, que le départ de Monſieur le Baron eſt pour moi le motif de la plus douce conſolation. Voilà, me répartit-elle, une force d'eſprit bien ſurprenante dans une perſonne de votre âge. Nullement, Madame, repris-je ; croyez qu'il n'y eut jamais d'adieux qui ayent dû moins me coûter que ceux que je viens de faire. Je puis même dire, que rien ne m'eut affligée davantage que ſi le Baron eût différé ſon départ d'un ſeul moment.

Autant d'énigmes auxquelles l'Abbeſſe ne pouvoit rien comprendre, & dont je me gardai bien de lui donner la clef. Peut-être s'imagina-t-elle, que les ſentimens de mon

cœur démentoient mes discours. Mais plus elle examinoit mon air & ma contenance, plus la joye & la sérénité peintes sur mon visage, lui répondoient de la tranquilité qui régnoit dans mon ame. Elle soupçonna donc, que ne consultant que mes intérêts, je ne me réjouissois du départ du Baron, que parce que j'étois disposée à écouter favorablement les vœux du Comte ; & elle me félicita de ces prétendues dispositions qu'elle prêtoit à mon cœur.

Voilà, Mademoiselle, ce qui me fait bien comprendre, que vous n'écoutez que la voix de la raison ; aussi je vous en estime bien davantage : car je suis, pour vous l'avouer, un peu au fait de vos petites affaires ; & à parler net, je crois que vous ne pouvez rien faire de mieux, que d'accepter le parti que Monsieur le Comte vous propose. Je suis, comme vous, instruite de ses intentions ; & je ne vois pas qu'elles puissent vous être plus favorables. J'en conviens, Madame, repris-je ; & l'on ne peut être plus sensible que je le suis, aux bontés dont Monsieur le Comte m'honore. Mais cette sensibilité, me répartit l'Abbesse, vous sçavez, Mademoiselle, comment vous devez la témoigner. Si vos intérêts vous sont chers, croyez moi, ne laissez pas traîner les choses en longueur : c'est un nom, c'est une fortune brillante, c'est un

rang honorable que l'on vous deſtine. Les réflexions, je crois, doivent être bientôt faites, lorſqu'il s'agit d'accepter de pareils dons. Auſſi, Madame, lui répliquai-je, ne tarderai-je pas long-tems à me décider ſur le parti que j'ai à prendre. Je pouvois ajouter, que ce ſeroit cependant mon cœur ſeul qui régleroit mon choix; mais c'étoit-là un aveu que je me crus intéreſſée à ne point faire, parce que je ne doutois pas que ce que je venois de dire à l'Abbeſſe ne fût raporté au Comte, à qui je ne voulois point ôter les eſpérances dont il ſe flatoit.

Je devois m'attendre de recevoir bientôt une de ſes viſites; & je ne fus point trompée dans mon attente. Il n'y avoit pas trois heures que le Baron étoit parti, que l'on vint m'avertir que le Comte demandoit à me parler. Je ne le fis pas languir. La joye dont j'étois remplie, & dont il ne pouvoit ſoupçonner la cauſe, me prêtoit beaucoup de vivacité. Je me rendis donc inceſſamment au Parloir: Mais quel ſujet d'étonnement pour celui qui m'y attendoit! Il n'avoit pas douté, qu'affligée du départ du Baron, l'accueil que je lui ferois ne ſe reſſentît de ma triſteſſe; & je m'offrois à ſes yeux avec un air de contentement qui le déconcerta. Il n'oſa pas cependant m'en demander la raiſon. Que ſçais-je ſi, ingénieux à ſe flater, il ne crut pas pouvoir ti-

rer de ma joye un pronoſtic favorable à ſes deſſeins ? Quoiqu'il en ſoit, elle ne fut pas le ſujet de notre entretien. Il n'y fut pas même dit un ſeul mot du Baron. Comme le Comte ne m'avoit point encore fait de viſite depuis que j'étois dans le Couvent, la premiere queſtion qu'il me fit, fut de me demander comment je me trouvois de ce nouveau ſéjour. On ne peut mieux, Monſieur, lui répondis-je ; & pourvu que j'aye ſouvent l'honneur de vous y voir, j'oſe vous aſſurer que vous ne m'y laiſſerez rien à déſirer.

C'étoit-là, comme l'on voit, entrer en matiére d'une façon bien flateuſe pour lui ; & il eſt vrai que ce compliment, trompeur en aparence, étoit cependant bien ſincére. Car rien de plus charmant, rien de plus animé & de plus ſpirituel que la converſation du Comte, qui ne pouvoit ſervir qu'à polir mon éducation & mon eſprit. C'étoient, à la vérité, quelques douceurs qu'il falloit me réſoudre à écouter chaque fois qu'il m'entretiendroit ; mais y avoit-il là de quoi m'effrayer ? Des louanges fines & délicates ſont toujours du goût d'une jeune perſonne. Mais le Comte ne s'en tiendra pas toujours à donner ſimplement des louanges à mes charmes ; il voudra quelquefois laiſſer parler ſon cœur, & exigera du mien de lui répondre ; voilà en aparence ce qui devoit m'embarraſſer :

mais point du tout. On me dira que l'on m'aime ; on me le répétera mille fois : eh bien ! à la bonne-heure, ces fréquentes déclarations n'auront rien qui m'offense : mais quand on me pressera d'ouvrir mon cœur ; ce sera une autre affaire, & en cela nous n'irons pas si vîte. Mais je reviens à notre conversation. Je disois donc au Comte, que je me trouvois à merveille dans le Couvent, & je lui demandois qu'il m'honorât souvent de ses visites. A en juger, du moins, Mademoiselle, me répondit-il, par la joye qui brille dans vos yeux, il paroît que ce séjour ne nous ennuye point ; mais que je puisse vous le rendre encore plus agréable par mes visites, voilà ce que vous me dispenserez, s'il vous plaît, de croire. Je profiterai cependant avec beaucoup d'empressement de la permission que vous me donnez ; & si vous avez eu dessein de me jouer, ce sera-là l'unique moyen que j'employerai pour vous punir de votre défaut de sincérité. Et c'est-là, Monsieur, repris-je, un châtiment que je regarderai comme une véritable faveur. Voilà assurément, Mademoiselle, me répondit-il, un langage bien flateur, & qui me rendroit trop glorieux, si je pouvois me convaincre qu'il s'accordât avec les sentimens de votre cœur. Pourriez-vous en douter, Monsieur, lui répliquai-je ? Le fond de mon cœur ne vous

eſt-il pas aſſez connu ? Ne ſçavez-vous pas que rien n'égale les ſentimens de reconnoiſſance & d'eſtime dont il eſt pénétré pour vous ? Mais à ces ſentimens, me répartit-il, ne puis-je pas eſpérer qu'un jour vous voudrez bien en joindre d'autres, qui ſeuls peuvent faire mon bonheur ? Vous me parlez-là, Monſieur, repris-je d'un avenir dont je ne pourrois guére vous répondre moi-même ; mais vous ſçavez que d'ordinaire il n'y a pas beaucoup de chemin à faire pour paſſer des ſentimens que j'ai à ceux que vous exigez.

N'étoit-ce pas-là une réponſe capable de ſatisfaire le Comte ? Quel eſpoir plus flateur pour ſes vœux ! Mais il ne s'attendoit pas aux nouveaux tranſports de joye que je lui préparois.

Heureux paſſage, s'écria-t'il, qui n'eſt quelquefois que l'affaire d'un moment ; mais qui ſouvent auſſi ne ſe fait pas même après pluſieurs années d'une attente inutile ! Non, non, Monſieur, lui répondis-je, je ne vous demande pas un ſi long terme ; au bout d'un mois j'aurai l'honneur de vous aprendre quel aura été le fruit de mes réflexions : & j'oſe me promettre d'avance, que vous ne pourrez vous en plaindre avec juſtice.

J'ai dit que je préparois au Comte des tranſports de joye ; mais comment expri-

mer ceux auxquels ma réponſe le livra ? Laiſſons-le dans ſes raviſſemens. Je n'ai pas oublié que la Marquiſe du Freſnoi, mon ancienne Amie, m'a promis de venir paſſer l'après-dîné avec moi, & qu'elle doit me faire le recit de ſes triſtes Aventures. L'heure du dîner aproche. Le Comte, tranſporté de joye, ne me quitta qu'à regret. Me voilà donc remontée dans mon apartement, où je m'entretins pendant le repas avec Mademoiſelle de Mezin, de la converſation que je venois d'avoir au Parloir. J'y fus rapellée au ſortir de table. C'eſt la Marquiſe qui me tint ſa parole. On m'annonce ſa viſite, & je vais la recevoir.

Vous devez être contente de mon exactitude, me dit la Marquiſe, en me tendant une de ſes mains à travers la grille, mais dont elle ne put me paſſer que quelques doigts que je ſerrai tendrement ; car vous ſçaurez, ajouta-t'elle, que, pour pouvoir prolonger le plaiſir de vous voir, j'ai avancé l'heure de mon repas. C'eſt-là, Madame, lui repliquai-je, une obligation que je vous ai, & dont je vous ſçais un gré infini. Mais comment donc, me répartit-elle, il me ſemble que voilà un titre de Madame qui vous échape, & qui n'eſt guére de mon goût ? Ne ſerois-je donc plus, s'il vous plaît, votre Amie ? Songez, ſi vous voulez m'obliger, que vous ne m'apellerez

plus d'un autre nom ; c'eſt même une grace que je vous demande. Oh bien ! lui répliquai-je, nous n'aurons point de querelle ſur ce point ; voilà, ma Chére, ce que je vous promets : vous voyez comme je vous obéis. Oui, fort bien, me répartit-elle ; mais c'eſt en faiſant une nouvelle faute, moins pardonnable que la premiere : ce terme, j'obéis, eſt-il là en ſa place ? Tâchons, s'il vous plaît, l'une & l'autre, de nous rapeller cet air de cordialité & de franchiſe qui régnoit dans nos converſations lorſque nous étions dans notre Couvent de Meaux. Je n'étois point la Marquiſe du Freſnoi, vous ne penſiez pas que vous fuſſiez la fille de Mylord de Rendan. Tenons-nous-en, de grace, au titre d'Amie. Mais ſongeons que chaque moment nous eſt cher. Il y a plus de trois ans que nous n'avons eu le plaiſir de nous voir. J'ai ſouvent écrit à mes Parens, pour leur demander de vos nouvelles : mais comment auroient-ils pu m'en aprendre aucune ? Que devîntes-vous au ſortir de Meaux ? Voilà ce que toutes les recherches qu'ils ont faites n'ont pu leur découvrir. Hélas ! m'écriai-je, après les malheurs arrivés au perfide Comte & à l'aimable Chevalier, que de périls affreux où je me trouvai expoſée ! Sans reſſource, ſans conſolation, ſans apui, réduite à une indigence extrême, que pouvois-je devenir ?

J'arrivai enfin à Paris, où je ne fus pas plutôt rendue, que je fus surprise d'une maladie violente, qui me fit long-tems craindre pour ma vie : & tout de suite je fis à la Marquise le recit de toutes mes Aventures ; je l'abrégeai cependant de façon, en omettant les moins intéressantes, que je lui laissai le tems de me raconter les siennes.

Vous croyez peut-être, ma Chere, me dit-elle, dès que mon recit fut achevé, que votre destinée a été plus à plaindre que la mienne ? Mais ce que j'ai à vous raconter, va vous convaincre que votre sort auroit pu me paroître digne d'envie. Que les larmes, helas ! que je répandis en m'arrachant d'entre vos bras, lorsque mes Parens me rapellérent de Meaux à Paris, étoient des pronostics bien surs des malheurs dont j'étois menacée ! Vous vous rapellez que je craignois d'être sacrifiée à l'avarice & à l'ambition de mes Parens ; & mes craintes n'étoient que trop bien fondées. A peine fus-je arrivée à Paris, que l'on me força d'accepter la main de l'Epoux odieux que l'on me destinoit. J'eus beau opposer la répugnance invincible que j'avois pour l'union qui m'étoit proposée ; ce ne fut point mon goût que mes Parens consultérent. Le Marquis du Fresnoi étoit héritier d'une famille opulente, & recommadable par son ancienne & illustre Noblesse ; il ne lui falloit

point d'autre mérite pour obtenir l'aveu de mes Parens. Avant que j'eusse été mise dans le Couvent, le Marquis, qui avoit des liaisons avec ma famille, avoit eu occasion de me voir plusieurs fois ; & ma figure lui avoit plu. Mais sans que je pusse juger encore de son caractere que par la sienne, je ne laissai pas que de me sentir pour lui une antipathie insurmontable. C'étoit pour moi un véritable suplice, lorsque la bienséance m'obligeoit d'avoir quelqu'entretien avec lui ; & je ne fus jamais plus consolée, que lorsque j'apris que ses Parens le rapelloient en Province. Mais, au bout de trois ans, devenu, par leur mort, héritier de leurs grands biens, & maître de fixer son choix selon ses désirs, il vola à Paris, & fit à mes Parens des propositions qui étoient trop de leur goût pour qu'ils fussent tentés de les refuser. Ainsi mon union avec le Marquis fut conclue & signée, sans que l'on attendît mon consentement. Enfin je devins l'Epouse infortunée du plus odieux de tous les hommes. Sordide avarice, féroce brutalité, tyrannique jalousie, étoient les principaux défauts qui le caractérisoient. Quelle vie par conséquent plus affreuse que celle que je devois traîner avec un homme si haïssable ! Dissimulé cependant à l'excès, il sçut se contraindre de façon, tandis qu'il fut retenu par la présence de mes Parens,

qu'ils ne doutérent pas que je ne dusse jouir avec lui du sort le plus heureux. Ils étoient même tellement prévenus en sa faveur, qu'ils ont toujours refusé d'ajouter foi à ce que j'ai pu leur écrire sur les cruels traitemens que j'eus à essuyer de sa barbarie, & dont je vais vous faire le triste recit.

Il n'y avoit pas encore quinze jours que, contrainte par l'autorité de mes Parens, j'avois engagé ma foi au Marquis, qu'il supposa des affaires qui le rapelloient incessamment en Province. Que de pleurs ne versois-je pas lorsque le moment fut arrivé où il falloit m'arracher du sein de ma famille ! C'étoit sur une montagne des Cevennes qu'étoit situé le Château où j'allois faire mon séjour ordinaire. Quel exil pour moi plus épouventable ! Nous y arrivâmes après quinze jours d'une route pénible : & le même jour de mon arrivée, mon Epoux, qui s'étoit contraint jusqu'alors, commença à m'aprendre de quelle façon il entendoit que je vécusse avec lui. C'est par votre économie, Madame, me dit-il, qu'il faut que vous tâchiez de me faire oublier, qu'aveuglé par mon amour, j'ai été obligé de vous prendre sans dot : ainsi mon intention est que vous ayez un œil attentif sur le domestique : c'est-là un soin dont je vous charge, mais que je partagerai cependant avec vous. D'abord il

s'agit de retrancher toute dépense superflue. C'est en se bornant au simple nécessaire que mes Ancêtres, dont je prétends suivre les traces, sont venus à bout de me laisser de grands biens, que nous devons travailler de concert à augmenter. Pour commencer à mettre la main à l'œuvre dès demain, je ne veux garder ici que le petit nombre de gens qui nous seront nécessaires. Deux Laquais, que j'aurai soin de ne pas laisser oisifs, une Cuisiniere, voilà ce qui composera notre domestique : car pour cette Femme-de-chambre, ajouta-t'il, que vous avez jugé à propos d'amener ici de Paris, contre mon gré, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que demain je la renvoye par la même route qu'elle est venue.

Hé ! qui me servira donc, Monsieur, lui dis-je, étrangement étourdie de tout ce que je venois d'entendre ? Auriez-vous fait choix pour moi de quelqu'autre Femme ? Non assurément, me répartit-il ; car je crois que si pendant trente ans la Marquise ma mere a bien pu se servir elle-même, vous ne ferez point déshonorée en imitant son exemple : & si vous voulez que je vous aporte une raison qui est sans réplique, c'est que je le veux, & je ne crois pas que vous ayez à consulter d'autres volontés que la mienne. Mais il me semble, Monsieur, repris-je,... Oh ! s'il vous plaît,

Madame, me répondit-il brusquement, laissez-là ces il me semble, qui ne sont point de mon goût. J'ordonne, il faut que l'on obéisse; & il n'y a point d'autre parti à prendre avec moi. C'est-à-dire, Monsieur, lui répliquai-je, que vous attendez sans doute de moi une obéissance aveugle & absolue, & que vous prétendez me traiter, non en Epouse, mais en Esclave? Voilà assurément ce que je n'aurois pu m'imaginer, mais en même-tems ce dont il ne sera jamais rien, je vous en donne ma parole. Non, Monsieur, ce ne seront jamais vos caprices que je prendrai pour régle de ma volonté; je suivrai en tout la raison. Je consulterai ce qui est dû à la bienséance de mon état & de mon rang. J'en soutiendrai l'éclat, non par un excès de faste & de luxe, que je condamne; mais je me garderai bien de me déshonorer dans l'esprit du monde par une lézine crasse & sordide, qui ne peut être que du goût d'une ame basse & rampante. Vous m'avez, Monsieur, ajoutai-je, instruite de vos intentions, & vous voilà à présent informé des miennes. Ce seront cependant mes ordres, & non pas vos volontés, me répartit-il, que vous aurez à suivre: car je suis bien aise de vous aprendre, que les coûtumes de Province sont un peu différentes de celles de Paris. Les Dames y excercent une autorité despo-

tique sur leurs Maris, & ici elles sont accoutumées à une parfaite soumission à leurs Epoux : & c'est-là, Madame, un usage auquel il faudra vous faire, si vous voulez passer des jours heureux avec moi.

Vous pouvez juger, ma chére Amie, par ce premier entretien, me dit la Marquise, du genre de vie auquel je devois m'attendre. Dès le lendemain le Marquis commença à exécuter les projets que lui avoit dicté son avarice. Il fit dans son train toute la diminution qu'il avoit projettée. Ma Femme-de-chambre fut renvoyée, sans qu'il me fut permis de lui parler, ni de lui donner une lettre pour mes Parens; quelques autres Domestiques eurent le même sort. Je compris bientôt, que l'humeur farouche de mon Epoux demandoit que, pour l'intérêt même de ma propre tranquilité, je m'accoutumasse à régler mes goûts sur ses bizarres caprices. Je me fis donc une loi de n'opposer que des manieres douces & affables à l'impérieuse autorité qu'il exerçoit sur moi. Je me fis même une étude constante de prévenir ses désirs : mais vaine étude ! La même chose qui lui avoit plu un moment auparavant, lui déplaisoit l'instant d'après. Capricieux à l'excès, il ne sçavoit souvent lui-même ce qu'il souhaitoit. Il n'y avoit qu'un seul article sur lequel il ne se démentoit jamais ; c'est que

toutes ſes vues tendoient à l'épargne la plus craſſeuſe, & le terme n'eſt pas déplacé : Vous en allez juger. Ne vous ſurprendrai-je point, ma chére Amie, ſi je vous aprends que j'ai été obligée de me contenter, pendant trois ans, pour ma nourriture, des mêts les plus dégoûtans & les plus groſſiers, & dont les plus vils domeſtiques de Paris auroient peine à s'accommoder ; que je n'ai pu porter d'habits que ceux qu'une ſimple Bourgeoiſe auroit peut-être dédaignés ; que j'étois contrainte de me prêter ſouvent aux offices les plus bas & les plus humilians : mais voici ce qui ſeul peut vous faire comprendre toute la dureté de mon ſort. Vous ſçavez que j'ai toujours été de la complexion du monde la plus délicate ; les chagrins, joints à la vie dure que je menois, ne pouvoient contribuer à fortifier mon tempérament. Je devins cependant Mere au bout de deux ans ; & moins tremblante pour ma vie que pour celle de l'enfant à qui je venois de donner le jour, je ne pus obtenir par les plus tendres & les plus preſſantes ſollicitations, que l'on fît choix pour lui d'une Nourrice. Foible à ne pourvoir me ſoutenir moi-même, je fus condamnée à allaiter cet infortuné enfant, qui mourut après quelque mois d'une vie languiſſante.

Mais peut-être vous imaginez-vous que

ce ſont-là les plus rudes épreuves où ait été miſe ma patience, parce que je n'ai encore parlé que de quelques défauts de mon Epoux; mais avare & brutal, il pouſſoit encore la jalouſie juſqu'à des excès qui, quoique réels, ne pourront jamais être regardés comme vraiſemblables. Le rang qu'il tenoit dans la Province lui attiroit, malgré lui, les viſites importunes de quelques Gentilshommes, ſes voiſins, qui venoient, à la vérité, moins pour lui rendre des devoirs de bienſéance, que pour ſe divertir de l'embarras que lui cauſoit leur préſence. Mais ſes ordres m'avoient été ſignifiés. Les portes du Château ne s'ouvroient pas ſi vîte; & le jaloux Marquis, qui étoit toujours en garde, avoit le tems d'examiner auparavant ſi c'étoit la viſite de quelques Cavaliers que l'on lui annonçoit: & alors un ſignal qu'il me donnoit, me faiſoit entendre que je devois me hâter de me retirer dans mon appartement, & de me mettre au lit promptement, où je devois feindre quelque maladie qui me diſpenſât de recevoir la compagnie qui ſe préſentoit. Mais j'ai à vous raporter bien d'autres traits encore de ſon humeur jalouſe. Pendant deux mois j'allois entendre, Dimanches & Fêtes, la Meſſe dans l'Egliſe de la Paroiſſe. Le Marquis me donnoit le bras; & nous faiſions, s'il vous plaît, à pied ce chemin, qui étoit cepen-

dant d'un bon quart de lieue, dans des montagnes escarpées : car le Marquis n'avoit point d'équipage à la campagne ; c'eût été un crime que ne lui auroit jamais pardonné son avarice. Mais je reviens à sa jalousie. Quoiqu'il se gardât bien de me quitter d'un seul pas, les simples regards que l'on jettoit sur moi l'allarmoient. Il craignoit sans doute que son honneur ne fût pas en sûreté, s'il continuoit à m'offrir à la vue d'une foule de Païsans ; & ce fut cette frayeur qui le détermina à prendre un Aumônier. Mais cet Aumônier étoit homme ; je pouvois le voir à chaque instant : nouveau sujet d'allarmes pour le Marquis ; outre qu'il se rebuta bientôt de voir à sa table un jeune Ecclésiastique qui se croyoit dispensé de régler son apétit sur l'avarice de mon Epoux. Après de mûres délibérations, il fut enfin conclu que le jeune Aumônier seroit congédié, & qu'un bon vieux Religieux, que l'on feroit venir d'un Couvent voisin, prendroit sa place ; mais à condition qu'après avoir célebré la Messe, il retourneroit incessamment dans son Monastére.

Vous plaignez sans doute mon sort, ma chére Amie, me dit la Marquise ; mais préparez-vous à répandre bientôt des larmes : vous ne pourrez les refuser au triste recit que j'ai à vous faire.

Plus de deux années s'étoient écoulées de-

puis mon départ de Paris. J'avois écrit plusieurs lettres à mes Parens, qui, prévenus comme je vous l'ai dit, en faveur du Marquis, refusoient d'ajouter foi à mes plaintes, & ne me faisoient que des réponses remplies des plus accablans reproches. Chaque jour cependant étoit marqué par quelque mauvais traitement qu'il me falloit essuyer, & personne qui pût prêter une pitié secourable à mes maux, ou dont je pusse reclamer l'assistance. Mille fois je fus tentée de m'arracher par la fuite à la barbare tyrannie que l'on exerçoit sur moi. Mais, outre l'intérêt de ma réputation, qui me faisoit craindre les suites d'une pareille démarche, j'étois si bien gardée, que tous mes pas étoient éclairés. Que de mouvemens de désespoir je me serois épargnés, si, animée par les sentimens de la Religion & de la piété, j'avois travaillé à me faire de mes maux un trésor de mérite! Mais ce sont-là les effets d'une ame formée de puis long-tems dans l'exercice de la vertu la plus éminente; & à peine connoissois-je les pratiques & les devoirs d'une vertu ordinaire. Mais voilà une réflexion qui m'a un peu écartée du fil de mon Histoire.

Il y avoit quelques jours que le Marquis m'avoit avertie que le Chevalier, son Frere, qui revenoit de Malthe, devoit arriver incessamment. Mais, Madame, me dit-il,

quoique ce ſoit un Frere que je chériſſe, laiſſez-moi, s'il vous plaît, le ſoin de lui faire l'accueil qu'il doit atendre de ma tendreſſe. Sans ſonger à entrer de moitié dans les marques que je veux lui donner de mon amitié, montrez-vous étrangére pour lui ; voilà ce que j'exige de vous : vous connoiſſez mon humeur ; c'eſt à vous à examiner ſi vous êtes intéreſſée à ne rien faire qui puiſſe me déplaire : ſur-tout point d'entretiens particuliers avec Monſieur le Chevalier ; voilà ce que je vous interdis abſolument. Vous ne manquerez pas de lui trouver une figure aimable ; mais cette figure vous ne la verrez, s'il vous plaît, qu'en ma préſence, & durant les repas : encore voudrois-je bien qu'il n'en prît pas beaucoup chez moi. Mais il s'agit d'une légitime que j'ai à donner à ce Frere cadet ; &, tout bien conſidéré, il vaut mieux encore qu'il la dépenſe ici qu'ailleurs. Rien de mieux imaginé, Monſieur, lui répondis-je (car il eſt bon de ſçavoir, que la crainte des mauvais traitemens m'avoit accoutumée, non-ſeulement à ſouſcrire, mais même à aplaudir à toutes les bizarres idées du Marquis) & ſi vous le trouvez bon, ajoutai-je, vous pouvez même ordonner que l'on m'aporte à manger dans mon apartement, durant tout le ſéjour que fera ici Monſieur le Chevalier ; & je puis vous aſſurer, Monſieur, que je n'aurai point de peine à

me conformer à vos vues. Ce seroit bien là mon dessein, me répondit-il; mais j'ai des raisons qui m'obligent d'agir autrement : ainsi vous vous en tiendrez, Madame, aux ordres que je vous ai donnés. Voilà comme finit notre entretien.

Peu d'heures après arriva le Chevalier. Mon Epoux auroit été charmé de pouvoir me dérober à sa vue; mais la chose n'étoit pas possible. La premiere chose que le Chevalier demanda, après avoir donné quelques momens à s'entretenir avec le Marquis, son Frere, fut de le prier qu'il lui fut permis de venir m'assurer de ses respects. Non, non, lui répondit mon Jaloux, l'heure du souper aproche, & vous la verrez à table.

Quel sujet d'étonement pour le Chevalier, qui connoissoit à la vérité l'étrange caractére de son Frere, mais qui ne se seroit jamais imaginé qu'il eût poussé si loin la jalousie. Mais avançons. Un Laquais vint à la fin m'avertir que l'on alloit servir; je descendis de mon apartement, où je demeurois presque toute la journée enfermée. Ma leçon m'avoit été faite, & je n'y manquai pas d'un seul point. Je ne répondis aux politesses du Chevalier que par l'accueil du monde le plus indifférent & le plus froid. On se mit à table; nouveau sujet d'embarras pour moi : mes gestes, mes paroles, mes regards, il me faudra tout mesurer.

Le portrait cependant que le Marquis m'avoit fait de son frere, avoit irrité ma curiosité, & j'avois une demangeaison extrême de la contenter. Mais, ô Ciel! quelle figure, quelle physionomie plus heureuse & plus revenante que la sienne! quelle charmante douceur dans son caractere! quelle politesse, quel attrait dans ses manieres! J'étois heureusement placée vis-à-vis de lui; je ne pouvois lever les yeux sans rencontrer les siens, & j'y lisois la pitié qu'il avoit de mon triste sort: il ne put même s'empêcher de faire à son Frere, quoiqu'à mots couverts, des reproches sur la dureté de son procédé à mon égard; mais il se servoit pour cela d'allégories ingénieuses, dont le Marquis, ou ne comprenoit pas, ou feignoit de ne pas entendre le sens. Mais rien ne put l'engager à se relâcher de sa jalouse humeur. Le repas ne fut pas plutôt fini, qu'un signe qu'il me fit m'avertit de remonter promptement dans mon apartement.

Ainsi se passerent quinze jours, sans que le Chevalier pût se ménager l'occasion de me voir un seul moment hors du tems des repas. Peut-être n'eût-il pas fait un si long séjour dans le Château du Marquis, si la compassion l'avoit moins intéressé à mes malheurs; mais il songeoit à y aporter quelque remède. Après avoir fait bien d'inutiles efforts pour rapeller son Frere à la raison, il crut qu'il pouvoit tenter d'autres voies pour me sous-

traire à la tyrannique persécution que je souffrois. Une lettre qui me fut donnée par son Valet-de-chambre, m'instruisit de ses favorables intentions.

Il m'aprenoit qu'il étoit outré de dépit contre le Marquis, & qu'il ne pouvoit voir, sans le plus mortel chagrin, que je fusse l'infortunée victime de ses jaloux caprices ; que si je voulois prêter les mains à l'exécution des desseins qu'il méditoit pour l'intérêt de mon repos, il ne lui seroit pas difficile de mettre fin à mes infortunes ; & il m'assuroit que mon honneur & ma gloire n'auroient aucun péril à courir dans les moyens qu'il employeroit pour me tirer du dur esclavage dans lequel il me voyoit gémir. Il finissoit sa lettre, en me priant de l'instruire de mes volontés par un billet.

Je n'hésitai point de répondre à sa lettre. Je lui marquai que j'étois infiniment sensible à ses bontés, mais que je ne pouvois en accepter le secours que pour être remise dans le sein de ma famille ; que s'il s'engageoit à m'accorder cette grace, j'étois disposée à en profiter avec empressement. Le généreux Chevalier m'informa au bout de quelques jours, par une seconde lettre que son adroit Valet-de-chambre me rendit, que mes vues étoient conformes aux siennes ; que s'il souhaitoit de m'arracher bientôt d'entre les bras du cruel Marquis, ce n'é-

toit que pour me rendre à mes Parens ; & qu'il ne tarderoit pas à m'inſtruire des meſures qu'il auroit priſes pour la réuſſite de ſon projet : qu'il m'exhortoit cependant à ne rien faire paroître du reſſentiment qui m'animoit contre mon barbare Epoux. Les derniéres lignes de ſa lettre m'aprenoient, qu'il ſe promettoit d'avoir bientôt avec moi un entretien particulier, parce qu'il avoit mis dans ſes intérêts un de ſes amis qui demeuroit dans le voiſinage, & qui, ſur quelque prétexte qu'il imagineroit, trouveroit le moyen d'engager le Marquis à lui faire une viſite. Mais quels étranges malheurs n'occaſionna pas cette fatale lettre ! Je la renfermai, après l'avoir lue, dans une caſſette dont je croyois avoir ſeule la clef : mais que je fus bientôt détrompée ! Le jaloux Marquis, au bout de quelques jours, profita d'un moment que j'étois deſcendue au jardin, pour entrer dans mon apartement, dans le deſſein de fureter par-tout ; ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent. La malheureuſe caſſette dont j'ai parlé, n'échapa pas à ſa défiante curioſité ; il voulut en voir le fond, & il lui fut facile de l'ouvrir. Mais que devint-il, lorſqu'il eut fait la lecture de la derniére lettre que le Chevalier m'avoit écrite ! Je ne doute pas que je n'euſſe été ſur le champ ſacrifiée à ſa fureur, s'il ne ſe fut déterminé à l'exercer auparavant ſur une autre vic-

time. Il modéra donc les premiers transports de sa rage, remit la lettre qu'il venoit de lire dans la même place où il l'avoit trouvée, & sortit de mon apartement. Habile dans l'art de dissimuler, il continua à donner au Chevalier les mêmes marques d'amitié, jusques au moment qu'il avoit déstiné à l'exécution des furieux projets de vengeance qu'il méditoit.

Le jour enfin arriva qu'un Gentilhomme de ses voisins (c'étoit cet Ami qui étoit dans les intérêts du Chevalier) lui écrivit, pour le prier de l'honorer d'une prompte visite, parce qu'il avoit à lui communiquer une affaire importante qui le concernoit personnellement. Cette lettre ne surprit point le Marquis, & s'il fut étonné, c'est qu'elle ne lui eut pas été envoyée plutôt. Il feignit donc de se disposer à aller dans l'endroit où il étoit apellé. Il dit même, que peut-être pourroit-il bien ne pas revenir le même jour au Château, & il monta presque dans le même moment à cheval; mais à peine fut-il sorti par une porte, qu'il rentra par une autre, sans que personne de la maison s'en aperçût.

Le Chevalier cependant étoit monté dans mon apartement, où il devoit m'entretenir des arrangemens qu'il avoit pris pour hâter les momens de ma fuite. Le voilà enfin arrivé, Madame, me dit-il, ce moment si long-tems attendu, où je puis vous exprimer

primer de vive voix, & l'intérêt que je prends à vos malheurs, & l'indignation dont je suis animé contre votre cruel Tyran. Oui, Madame, vous me voyez rougir de ce que les liens du sang m'unissent à cet indigne Frere, qui semble oublier tout sentiment d'honneur & d'humanité. Mais je rends graces au Ciel de pouvoir mettre fin à vos maux, & je ne puis que vous remercier de ce que vous voulez bien vous reposer sur moi de vous remettre entre les mains de vos Parens. Il n'y avoit que vous, Monsieur, repris-je, qui pussiez me prêter un si généreux secours; je le dois à votre pitié : vous voyez s'il est un sort plus déplorable que le mien; & ce qui achéve de me désespérer, c'est que mes Parens, prévenus en faveur du Marquis, hésiteront peut-être de croire ce que je leur raporterai des indignes traitemens que j'ai eus à essuyer de la jalouse fureur. Mais croyez-vous, Madame, me répondit le Chevalier, qu'ils refuseront de s'en fier à mon raport ? Mon témoignage pourroit-il leur paroître suspect : Consolez-vous, ma charmante Dame, ajouta-t-il, parce qu'il me voyoit fondre en pleurs; toutes les mêsures que j'ai prises pour faciliter votre fuite, sont si bien concertées, qu'elles ne peuvent manquer de réussir; & j'ose vous promettre que dès demain vous cesserez d'être

l'innocente victime des folles passions de votre barbare Persécuteur. Mais, Monsieur, ne craignez-vous point, lui dis-je, que votre zèle pour moi ne vous expose à quelque péril ? Que je serois affligée si..... Eh ! Madame, me répondit le Chevalier, attendri des larmes que je ne cessois de répandre, que mon sort me paroîtroit glorieux, si, pour vous arracher à vos malheurs, j'avois à sacrifier ma vie ! Oui, Madame, ajouta-t-il en se jettant à mes genoux, & en prenant une de mes mains que je lui abandonnai, croyez que.... La surprise dont il fut saisi lui coupa la parole. La porte de mon apartement venoit d'être ouverte brusquement. Quel spectacle, ô Dieux ! j'en frémis encore d'horreur ! Un subit tremblement saisit tout mon corps ; mon sang se glaça dans mes veines ; mon visage perdit toute couleur ; je sentois que mes forces m'abandonnoient, & que j'allois tomber évanouie. Qu'un pareil accident eût été désirable pour moi ! Quelle scene barbare que celle qui se préparoit, & dont il m'auroit épargné la vue. J'ai dit que le Chevalier, attendri par mes larmes, s'étoit jetté à mes genoux, & qu'il tenoit une de mes mains serrée dans les siennes, lorsque l'on entra dans mon apartement. C'est le Marquis, qui, la rage peinte sur son visage, & l'épée à la main, s'offre à nos regards.

Infâme, s'écria-t-il en m'adreſſant la parole, & en me lançant un regard furieux, c'eſt dans ton ſang que je vais laver l'affront que tu voulois faire à mon honneur. Déjà il s'étoit aproché de moi, & meſuroit le coup mortel qu'il me deſtinoit, lorſque le Chevalier, allarmé des périls qui menaçoient ma vie, tira ſon épée, ſe mit en état de me défendre, & me fit un bouclier de ſon corps. C'eſt toi, barbare Epoux, lui dit-il, qui ſeras immolé à ma fureur, ſi tu ne quittes ce fer meurtrier dont tes mains ſont armées : ſonge qu'il ſera teint de mon ſang, & qu'il faudra que tu m'arraches la vie, avant que je quitte la défenſe de celle dont je dois protéger la vertu opriméé. Aprends, perfide Séducteur, répliqua en reculant de quelques pas le Marquis furieux, que tu es la ſeconde victime que je deſtine à ma rage ; tes lettres, qui ſont tombées entre mes mains, m'ont inſtruit de tes lâches complots ; prépares toi à en recevoir le juſte châtiment ; & là-deſſus il fondit avec fureur ſur le Chevalier, qui ſe contenta pendant un tems de parer les coups redoublés qu'on lui portoit. Toute effrayée cependant, je pouſſois les hauts cris ; & ſans conſulter les périls où j'expoſois ma vie, je quittois le mur contre lequel je me tenois à couvert derriére le Chevalier ; j'avançois quelques pas, & me diſpoſois à me

jetter à travers les épées, lorsque le Marquis, profitant du mouvement que je faisois, se mit en devoir de m'immoler à sa rage : j'allois en être la victime, si le Chevalier, qui ne put plus se modérer, ne lui eut porté un coup qui l'étendit sans force & sans mouvent sur le carreau.

Mais admirez, ma chere Amie, me dit la Marquise, le subit changement que la vue de cet Epoux mourant fit dans mon ame. Le Chevalier, mon généreux défenseur, devint pour moi un objet d'horreur. Cruel, lui dis-je, étoit-ce donc-là le funeste secours que me promettoit ta pitié ? Les mains teintes du sang de mon Epoux, ton propre Frere, peux-tu encore t'offrir à mes yeux ? Monstre barbare, fuis de ces lieux, ou l'effusion de ton sang va me venger de celui que tu viens de verser : mais loin de s'offenser des injustes transports de ma colére, il cherchoit à m'apaiser par les nouvelles marques qu'il me donnoit de son zéle pour mes intérêts. Voici, Madame, me dit-il, un accident funeste qui va se répandre bientôt ; vous pourrez être inquiétée ; souffrez qu'en vous remettant entre les mains de vos Parens, je vous arrache aux périls qui vous menacent. Mais j'étois bien éloignée de me rendre à ses priéres. Mes cris avoient attiré dans mon apartement le petit nombre de domestiques qui étoient

dans le Château. Le Chevalier comprit que, pour pour la sûreté de sa personne, il n'avoit point d'autre parti à prendre que celui d'une prompte fuite ; & il disparut, non sans avoir encore fait de nouveaux efforts pour me déterminer à profiter des offres qu'il me faisoit de me rendre à ma famille. Mais trop occupée de ma douleur, j'étois sourde à sa voix. Je me jettois sur le corps du Marquis, qui nageoit dans son sang. Je ne pouvois me consoler d'avoir été la cause innocente du malheur qui venoit de lui arriver. Par mes soupirs, & par les larmes dont j'arrosois son visage, je lui exprimois mes regrets. Les caresses qu'il reçut en ce moment de mon amour, semblérent le rapeller à la vie. Ses yeux recommencérent à s'ouvrir à la lumiére, & je m'aperçus qu'il respiroit encore. J'envoyois chercher un Chirurgien, & en l'attendant, aidée de deux Servantes & d'un Laquais, j'essayois de bander ses playes, & d'étancher le sang qui en couloit en abondance. On le transporta sur un lit, où, après quelques momens, il donna de nouveaux signes de vie. L'arrivée du Chirurgien fut pour moi un sujet de consolation, & bientôt après mes frayeurs furent entiérement dissipées, parce que la blessure de mon Epoux ne fut pas trouvée mortelle. Peu de jours même suffirent pour lui rendre ses forces.

Je ne quittai point pendant ce tems-là le chevet de son lit, où mon inquiéte tendresse me tenoit continuellement attachée. Le Marquis paroissoit sensible aux marques que je donnois de mon extrême douleur. Il sembloit même qu'il ne conservât aucun ressentiment contre le Chevalier. Il poussa la dissimulation & la perfidie jusqu'à me protester mille fois qu'il se reprochoit vivement son cruel procédé à mon égard, mais qu'il n'oublieroit rien dans la suite pour m'en faire perdre le souvenir, & qu'il alloit commencer à se faire une étude constante à prévenir tous mes désirs. Trompeuses promesses, dont il eût été sage de me défier ! Car ne devois-je pas connoître le caractere fourbe & perfide de mon Epoux ? J'en vais faire une fatale expérience.

Il n'y avoit pas encore quatre jours qu'il quittoit le lit, lorsqu'il me fit avertir de le venir trouver dans son apartement : mais quelle fut ma frayeur, lorsqu'y étant entrée, je le vis brusquement fermer la porte sur moi. L'air menaçant de son visage me fit frémir ; je voulus fuir ; mais me saisissant entre ses bras, il me dit : N'espére pas d'échaper à ma vengeance ; je ne puis l'assouvir sur le complice de tes crimes ; sa fuite l'a dérobé à ma juste fureur ; c'est sur toi seule que j'ai à l'exercer : je pourrois souiller mes mains de ton sang, ajou-

ta-t'il en me préſentant la pointe d'une épée qui étoit ſur la table ; mais une mort trop prompte me priveroit du plaiſir d'une vengeance qui durera autant que ma vie.

Ma frayeur, & la foibleſſe qu'elle me cauſa, ne me permirent pas d'en entendre davantage ; j'étois tombée évanouie, & le cruel eut la barbarie de me rapeller à la vie, en me ſaiſiſſant par les cheveux pour me traîner dans le cachot qu'il m'avoir préparé ; c'eſt-là que, n'ayant chaque jour pour nourriture que quelques morceaux de pain, j'ai été renfermée pendant plus de deux mois.

De qui pouvois-je implorer le ſecours ? Le Chevalier, qui ne doutoit pas d'avoir fait perdre la vie à ſon Frere, étoit retourné à Malthe. Pouvois-je écrire à mes Parens ? Dans la ſupoſition même que j'euſſe pu les inſtruire de mon triſte ſort, n'auroient-ils pas refuſé d'ajouter foi à mes lettres ? Mais le Ciel, protecteur de l'innocence oprimée, briſa mes fers. La mort inopinée du Marquis, qui ſuccomba à une attaque d'apoplexie, mit tout d'un coup fin à mes maux. Ses Parens, qui demeuroient dans le voiſinage, avertis ſur le champ de ſa mort ſubite, ne tarderent pas de ſe rendre au Château. Mais s'attendoient-ils à m'y trouver renfermée dans l'affreux ſouterrein d'où ils me tirérent ? Mes os décharnés n'of-

froient plus qu'un ſpectre hideux dont ſa vue épouvantoit. La mort étoit peinte ſur mon viſage pâle & livide. Avant que de me faire ſortir de mon cachot pour m'expoſer au grand jour, l'on eut la précaution de me fortifier par quelques cordiaux. Le plus proche Parent du Marquis me fit auſſi-tôt tranſporter chez lui, où les ſoins que l'on prit de rétablir mes forces, réuſſirent ſi bien qu'au bout de ſix ſemaines je fus en état de me mettre en chemin pour revenir à Paris, où je ſuis arrivée depuis ſix mois.

Convenez à preſent, ma Chere, me dit la Marquiſe après avoir fini ſon recit, qu'il n'y eut jamais Aventures auſſi triſtes que les miennes. Il eſt vrai, lui répartis-je, que ce que vous venez de m'aprendre ſeroit capable d'attendrir le cœur le plus inſenſible. Mais, ma chere Amie, ajoutai-je, vous avez eu vos diſgraces, j'ai eu les miennes; nous pouvons à préſent nous conſoler l'une & l'autre par l'eſpérance d'un avenir plus heureux. La converſation roula enſuite ſur les intérêts de mon cœur. La Marquiſe n'attendit pas que je lui parlaſſe du Baron; prévenue de ſon mérite, elle m'en fit le portrait le plus charmant, & me félicita par avance ſur l'heureuſe deſtinée qui m'attendoit. Je voulus ſuputer le tems où je pourrois recevoir des nouvelles de mes Parens; mais mon Amie, qui s'aper-

çut que je m'embrouillois dans mes ſuputations, me dit : Voulez-vous que je vous annonce ce qui vous arrivera ? c'eſt que ce ſeront vos Parens & le Baron, qui, ſans vous avoir écrit, viendront au plus vîte vous aporter de leurs nouvelles : car je ſuis ſure que leur diligence préviendra celle de la poſte ; & je gagerois bien que dans trois ſemaines vous ſerez agréablement ſurpriſe, lorſque l'on viendra vous annoncer leur arrivée. C'eſt-là, lui répliquai-je, un eſpoir bien flateur que vous me donnez, & dont je vais attendre le ſuccès avec impatience.

La Marquiſe demanda enſuite à voir Mademoiſelle de Mezin, à qui elle fit mille amitiés. Notre entretien, où il ne ſe dit rien de fort intéreſſant, dura encore une demi-heure, après quoi nous nous ſéparâmes, avec aſſurance de nous revoir bientôt ; parce que la Marquiſe me dit en me quittant, que la ſemaine ne ſe paſſeroit pas ſans qu'elle vint me prendre au Couvent avec mon Amie, pour nous emmener dîner chez elle. Elle ne put cependant tenir ſa parole. Un billet qu'elle m'écrivit, m'aprit qu'elle ne pourroit me voir que dans quinze jours, parce qu'il lui étoit ſurvenu des affaires d'une conſéquence extrême, qui dérobe-roient tous ſes momens juſqu'à ce tems-là.

Mais ſi j'eus à regreter les viſites de cette Amie, à qui j'étois ſi tendrement atta-

chée, le passionné Comte ne me laissa pas désirer les siennes. Peu de jours se passoient sans que j'eusse plusieurs heures à m'entretenir avec lui : & toujours il sortoit d'auprès de moi, flaté des plus douces espérances. Je ne faisois cependant que lui répéter ce que je lui avois déjà dit plusieurs fois, c'est-à-dire, qu'avant la fin du mois j'aurois pris des résolutions dont il ne pourroit manquer de me savoir gré. Il eût sans doute été plus content, si j'eusse voulu m'expliquer davantage ; mais il eut beau m'en presser : un mot qui me seroit échapé, auroit pu trahir mes secrets. Ce n'est pas cependant que je risquasse rien à les déclarer ; peut-être même ma vanité souffroit-elle un peu de ce que je faisois au Comte un mystere de ma naissance ; mais cette naissance, me disois-je en moi-même, sera manifestée avec plus d'éclat par l'arrivée de mes Parens : ainsi attendons ce moment, sans rien laisser conjecturer du brillant & inopiné changement qu'il doit aporter à ma fortune.

Je comptois cependant déjà plus de quinze jours depuis le départ du Baron, & je commençois à être inquiéte de ne point recevoir de ses nouvelles, lorsqu'un paquet de lettres me fut rendu par son Valet-de-chambre qu'il m'avoit dépêché, & à qui il avoit donné ordre de faire la plus grande

diligence qu'il ſeroit poſſible. Il eſt des tranſports de joye que l'on ſent, mais que l'on ne peut exprimer : tels furent ceux où je me livrai à la réception de ces chéres lettres. A peine les avois-je ouvertes que, n'ayant encore jetté les yeux que ſur les premieres lignes, me voilà arrêtée tout court, & je ne pus en achever la lecture : j'eus peine à m'en fier au raport de mes yeux. Je n'avois encore lu que ces doux termes, *Ma chére & aimable Fille ;* termes que je croyois devoir m'être toujours inconnus : avant que d'aller plus loin, je baiſois mille fois ces lettres qui me venoient de mains ſi chéres. C'étoit un Pere, c'étoit une Mere adorables, qui me marquoient que leur tendreſſe va les faire voler auprès de moi, que leur impatience leur fera compter tous les momens qui s'écouleront juſqu'à celui où je ſerai rendue à leurs vœux ; mais qu'ils ſe flatent que cet inſtant n'eſt pas bien éloigné ; qu'ils eſpérent que dans moins de huit jours ils auront la conſolation de me faire les plus tendres careſſes : mais ce n'étoit point encore-là le comble de ma félicité. Ces chers Parens m'aprenoient de plus, qu'ils autoriſoient mon choix de leur conſentement ; que, pleins d'eſtime pour le mérite du Baron, ils étoient charmés de pouvoir aſſurer ſon bonheur en lui accordant ma main. Comme je ne me laſſois

point de lire & de relire ces précieuses lettres, celui qui me les avoit rendues me demanda si je n'avois point d'ordres à lui donner : mais j'étois tellement transportée de joye, qu'il me fit plusieurs fois la même demande, sans que je lui répondisse. Revenue enfin à moi-même, je m'informai de lui s'il devoit bientôt repasser en Angleterre. Non, Mademoiselle, me répondit-il, j'ai ordre d'attendre ici le prochain retour de mon Maître : j'y ferai cependant *incognito*, c'est-à-dire que je ne paroîtrai point chez Monsieur le Comte. Mais, graces aux Guinées dont Mylord votre Pere, a eu soin de remplir ma bourse, & qui valent bien nos Louis de France, je ne chommerai peut-être pas d'Auberge ; j'ai besoin d'en trouver une bientôt, car on a volontiers soif quand on a couru la poste ; & Dieu sçait si je suis venu grand train. Le Postillon disparut enfin, après avoir pris congé par plusieurs révérences de sa façon.

Je ne sçais pas trop bien par quel chemin je remontai dans mon apartement. Ce fut, je crois, machinalement que je m'y rendis. Je lisois, ou peut-être m'imaginois-je lire les lettres qui venoient de m'être rendues, lorsque j'y entrai. Mademoiselle de Mezin surprise de mes ravissemens, ou de mes extases (c'est-là le terme le plus propre à

exprimer mon état) m'en demandoit la raiſon, & je ne lui répondois point : Ah ! ma chére, ma chére & aimable Amie, lui dis-je à la fin, en lui préſentant les lettres que je tenois, je ne me poſſéde plus ; liſez & jugez de l'excès de mon bonheur ; mes chers Parens, le cher Baron, je dois bientôt.... Oui dans quelques jours.... Quelle joye ineſpérée ! .... Et point de ſuite ni de liaiſon dans mes diſcours : & pouvoit-on y en attendre ? La joye de mon Amie ne fut pas moins vive que la mienne. Ce fut un déluge de careſſes dont elle m'accabla ; ce furent mille & mille félicitations qu'elle me fit. Je ſongeai à faire part à la Marquiſe, par un billet, des heureuſes nouvelles que je venois de recevoir. Ma lettre étoit prête, & j'allois la lui envoyer, lorſque l'on vint me vertir qu'elle me demandoit au Parloir. J'y volai avec Mademoiſelle de Mezin, qui me voyoit ſi peu maîtreſſe de mes tranſports, qu'elle douroit ſi je pourrois trouver le chemin de l'endroit où j'étois attendue. Que l'on ne me demande pas que je rende compte de l'entretien que j'eus avec mon Amie. L'unique idée qui m'en reſte, c'eſt que je me ſouviens que la Marquiſe ne fut point étonnée des nouvelles que je croyois lui aprendre, parce qu'elle avoit reçu des lettres de mes Parens, qui l'avertiſſoient de leur prochaine

arrivée. Elle ſçavoit même qu'elle auroit plutôt que moi le plaiſir de les voir ; car ils lui marquoient qu'ils iroient deſcendre chez elle.

Sans doute que la viſite qu'elle me fit fut courte, du moins je ne m'aperçus pas qu'elle fut longue : je ne puis même me rapeller ſi, ni comment je répondis à ce quelle put me dire. Je ne pouvois m'entretenir qu'avec moi-même : mais quelles réflexions faiſois-je ? Aucune dont je me reſſouvienne en particulier ; mais elles étoient toutes ſi agréables, que rien ne pouvoit m'en diſtraire. Il falloit cependant cacher l'excès de ma joye au Comte ; car cet *incognito*, que le Valet-de-chambre du Baron avoit ordre de garder, me faiſoit comprendre qu'il ne ſouhaitoit pas que ſon Pere pût ſoupçonner ſon prochain retour. Mais la joye immodérée eſt babillarde ; & comment empêcher la mienne de parler ? J'eus cependant aſſez d'eſprit pour lui impoſer ſilence. Le Comte même, qui me voyoit de l'humeur du monde la plus enjouée & la plus charmante, & à qui je n'avois encore demandé aucune nouvelle du Baron, ſe perſuada que l'abſence l'avoit effacé de mon cœur ; & cet oubli aparent lui faiſoit concevoir les eſpérances les plus flateuſes pour ſon amour. Mais dans peu il devoit aprendre la véritable cauſe de ma joye.

Il y avoit déjà ſix jours que les lettres, qui m'avoient été rendues par le Valet-de-chambre du Baron, m'annonçoient la prochaine arrivée de mes chers Parens ; &, ſelon mon calcul, je croyois être à la veille du moment heureux qui alloit combler tous mes ſouhaits. Je ne me trompai point dans mes ſuputations. Je m'étois couchée dans cette douce eſpérance, que je n'aurois plus le lendemain de déſirs à former. J'étois trop livrée à la joye, & je pouvois pendant la nuit occuper mon eſprit trop agréablement, pour ſouffrir que le ſommeil apéſantît mes paupieres. Le ſoleil éclairoit déjà depuis deux heures ma chambre de ſes rayons, & je n'avois pu encore fermer l'œil : accablée de laſſitude, je m'aſſoupis enfin, & je m'endormis d'un ſommeil ſi profond, que mon Amie eut bien de la peine à me réveiller. Eh ! vîte donc, ma Chére, me crioit-elle aux oreilles, hâtez-vous de vous lever. Je ne lui répondis pas ; elle me tiroit par le bras, & je repouſſois la main qui troubloit mon repos. Oh ! c'en eſt trop, me dit-elle en me ſoulevant, & en me faiſant mille careſſes, il ne ſera pas dit que je ſouffre que le ſommeil recule les momens de joye qui vous attendent. Eh ! qu'eſt-ce donc, répondis-je, encore à moitié endormie ? C'eſt que depuis une heure, me répartit mon Amie, on vous attend

là-bas avec impatience : c'eſt le caroſſe de Madame la Marquiſe qui vient vous prendre, vos chers Parens..... Mais, ajouta-t'elle en s'interrompant, je ne veux point achever ; vous en mourriez de joye en l'aprenant. Seroient-ils arrivés, ô Ciel ! m'écrai-je, en jettant à la hâte une robe ſur moi, & en me levant précipitamment ; quel reproche n'ai-je pas à me faire, ſi j'ai fait languir leur tendre impatience ! Et tout de ſuite je m'habille ; mais j'étois ſi émue, que mes ajuſtemens n'auroient pu manquer de ſe reſſentir du trouble qui m'agitoit. Je plaignois même les momens que je donnois à me parer. Mais l'Abbeſſe elle-même étant venue me dire que la Marquiſe me prioit qu'il n'y eût rien de négligé dans mon ajuſtement, croira-t'on que mon impatience ait pu me faire murmurer contre cet ordre qui, dans toute autre occaſion, eût été ſi fort du goût de ma vanité ? Auſſi, pour être plutôt en état de ſortir de ma toilette, je ne fis aucune façon d'accepter le ſecours que mon Amie voulut bien me prêter. Mais avançons. Me voilà enfin parée de tout ce qui pouvoit relever avantageuſement ma figure. Je priai mon Amie de m'accompagner ; elle y conſentit avec joye : nous deſcendîmes, & nous voilà montées en caroſſe. Où allions nous ? Je l'ai dit ; c'eſt chez la Marquiſe, & nous y

arrivons. Je ne me rapelle pas l'entretien que j'eus avec mon Amie, ni les réflexions dont je m'occupois durant le chemin. Je sçavois que j'allois voir pour la premiere fois de chers Parens que j'adorois ; que l'on juge après cela si je pouvois être bien à moi-même. Mais voici une circonstance que je ne dois point omettre : c'est que la Marquise, pour ménager à mes Parens le plaisir de la surprise, ne leur avoit point dit qu'elle avoit donné ordre que l'on vînt me prendre au Couvent. Il n'y avoit encore que deux heures qu'ils étoient arrivés ; & oubliant les fatigues de leur voyage pour n'écouter que leur tendresse qui les apelloit auprès de moi, ils se disposoient à me venir trouver lorsque je descendois de carosse.

La Marquise, qui avoit ordonné que l'on l'avertît dès que j'arriverois, vint me recevoir, & nous conduisit, mon Amie & moi, dans la salle où étoient mes Parens & le Baron. La voilà, Madame, dit la Marquise, en me présentant à ma Mere, & en s'adressant à elle ; la voilà cette chere & aimable Fille, qui a coûté tant de soupirs & tant de larmes à votre tendresse. Mais la voix de la nature s'étoit déjà fait entendre dans mon cœur. La Marquise parloit encore ; & je m'étois déjà jettée entre les bras de celle qui m'avoit donné le jour : Ah ! ma chere

& aimable Enfant, s'écria-t-elle en m'accablant des plus vives & des plus touchantes careſſes, ma belle & chere Marianne, l'aurois-je pu eſpérer ? Juſte Ciel ! quel excès de bonheur & de joye ! non je ne regrette plus ! .... Non... & elle ne put en dire davantage. C'étoit un ſaiſiſſement qui lui coupoit la parole, & qui ſe déclara par un ruiſſeau de larmes dont elle arroſa mon viſage. Les miennes s'y mêlérent ; j'avois pris une de ſes mains, que je tenois collée contre ma bouche, & que je ne ceſſois de baiſer avec la plus tendre ardeur : tranſports, raviſſemens, délire même, enfin tout ce qu'une joye exceſſive peut faire ſentir à un cœur, le mien en étoit pénétré. Mais la tendreſſe de mon Pere ſouffroit de ce que, trop long-tems retenue entre les bras de mon aimable Mere, il n'avoit pu encore me prodiguer ſes careſſes : mais comment auroit-il pu m'en arracher ? Il ſe jetta donc à mon col, & baigna de ſes pleurs la motié de mon viſage. Ma chere Fille, mon aimable Enfant, Fille trop long-tems infortunée, & digne d'un ſort plus heureux ! ... Et ce furent-là les ſeules paroles que ſes tranſports lui permettoient de prononcer, & qu'il répétoit pluſieurs fois.

Quelle ſcéne plus attendriſſante ! Elle l'étoit au point, que la Marquiſe, qui en craignoit les ſuites, pria Mademoiſelle de Me-

zin de l'aider à m'arracher d'entre les bras de mes Parens. Me voilà entre ceux de mes deux Amies. Il falut cependant encore quelques minutes pour laiſſer aux mouvemens de la nature le tems de ſe calmer.

Mes regards cependant avoient rencontré ceux du Baron. Ils ſembloient me reprocher mon aparente indifférence ; car il eſt vrai qu'oubliant ce que je devois à mon amour, j'avois paru ne m'occuper que du plaiſir que j'avois de me voir rendue à la tendreſſe de mes Parens. Mais par le remerciement que je lui fis, je réuſſis aiſément à lui faire oublier les marques aparentes que je lui avois données de cette prétendue indifférence. Vous me voyez, Monſieur, lui dis-je d'un ton obligeant, tellement ravie hors de moi-même, que vous me pardonnerez ſans peine, ſi je n'ai pu encore vous remercier de votre ardeur à avancer les momens de mon bonheur ; mais je n'oublierai point que c'eſt à vous que je dois le plaiſir que je goûte. Voilà, ma chere Fille, reprit mon Pere en m'interrompant, & en prenant la parole pour le Baron, une obligation dont je veux vous acquiter ; &, s'adreſſant à mon Amant, il lui dit, qu'il convenoit qu'il ſe hâtât de ſe préſenter à Monſieur le Comte, & qu'il l'inſtruiſît & du motif qui l'avoit engagé de paſſer en Angleterre, & du ſuccès qu'avoit eu ſon voyage. Je vous prie auſſi, Mon-

sieur, ajouta mon Pere, qui parloit au Baron, de dire à Monsieur le Comte, que j'aurai bientôt l'honneur de le voir, pour lui rendre les actions de graces que je lui dois.

Mais dans le même moment que le Baron alloit sortir, on vint annoncer à la Marquise la visite de Monsieur le Comte, qui étant venu au Couvent pour me voir, avoit appris une partie des choses qui se passoient chez Madame du Fresnoi. Elle voulut elle-même aller le recevoir, parce qu'elle crut qu'il étoit à propos qu'il fût un peu prévenu sur tout ce qu'il alloit aprendre.

Dans une des Parties de ces Mémoires j'ai fait le portrait du Comte : on peut se rapeller les éloges que méritoit son caractere ; ainsi l'on ne sera point surpris de le voir faire violence à son amour pour consentir aux vœux de son Fils. Il l'aimoit tendrement, & il aprenoit que je devois ma naissance à un sang illustre, & que j'étois une riche héritiére. Auroit-il pu ne pas se tenir obligé à mes Parens pour le dessein qu'ils avoient d'unir mon sort à celui du Baron ? Mais voyons paroître Monsieur le Comte.

La Marquise, qui venoit de l'instruire en particulier, l'amena dans la salle où nous étions. D'abord on s'imagine aisément les remerciemens que lui firent mes Parens, dont la reconnoissance s'exprima par les plus vives actions de graces, & auxquelles le Comte ré-

pondit par les complimens les plus flateurs pour moi ; mais sa présence m'avoit fait perdre toute contenance. Je tenois les yeux baissés, parce que je craignois de rencontrer les siens, qui n'auroient pas manqué, à ce que j'apréhendois, de me reprocher ma dissimulation & mes artifices ; car de quel autre nom pouvoit-il apeller les trompeuses espérances dont j'avois paru flater ses vœux ? Mais il m'épargna les excuses que j'avois à lui faire, & me demanda même pardon des obstacles qu'il avoit aportés jusques-là aux désirs du Baron.

Mon Amant, qui n'avoit pas encore osé parler, se jetta alors aux pieds du Comte, qui ne pouvant le souffrir dans cette posture, le releva en l'embrassant.

Mon Pere profita de ce moment, pour instruire le Comte de ses desseins. Puis-je espérer, Monsieur, lui dit-il, que vous vous rendrez aux prieres que j'ai à vous faire ? Mon nom peut seul suffire pour vous aprendre mon rang & ma naissance. Le Ciel, dans le tems même où je n'osois plus me le promettre, me rend une Fille destinée à être l'unique héritiere des grands biens que j'ai à transmettre. Je n'ai pu aprendre toutes les aventures de cette Fille infortunée, sans que l'on m'instruisit en même-tems des obligations qu'elle a à vos généreuses bontés. Je sçais que feue Madame la Comtesse, votre

Epouſe, a recueilli cette chére Enfant dans ſa miſere ; qu'elle a bien voulu lui tenir lieu de la plus tendre Mere ; que, malgré les doutes répandus ſur ſa naiſſance, elle la deſtinoit à être l'Epouſe d'un Fils qu'elle chériſſoit tendrement : J'ai eu occaſion de connoître tout le prix de ſon mérite ; ainſi vous jugez bien, Monſieur, que j'ai à vous propoſer une alliance qui unira nos deux familles. J'ai promis à Monſieur le Baron, que je ſolliciterois moi-même votre conſentement : prononcez ſi je puis me flater... Eh ! pouviez-vous, Monſieur, répondit le Comte à mon Pere, donner à mon Fils une marque plus aſſurée de votre eſtime ? Et pourrois-je ne pas être infiniment ſenſible à l'honneur que vous lui faites ?

Le repas, que l'on ſervit, mit fin à tous les complimens que l'on alloit ſe faire de part & d'autre. Il fut cependant conclu, avant que l'on ſe mît à table, que le cher Baron ſeroit inceſſamment mon Epoux, parce que mes Parens ne pouvoient faire un long ſéjour en France.

L'on ne ſongea donc plus qu'à hâter les préparatifs de notre mariage, qui ne fut différé que de quelques jours.

Voilà donc mon état & mon nom changés. Je ne ſuis plus l'humble & infortunée Marianne. Fille de Mylord Rendan, & devenue Baronne de Mezin, je commençai à jouir de

tous les honneurs dûs à ma naiſſance & à mon rang. Mais que ces honneurs me touchoient bien moins que le plaiſir que j'avois de trouver, dans le cher Baron, l'Epoux le plus tendre, le plus complaiſant & le plus paſſionné !

Il falloit, pour mettre le comble à ma félicité que mes chers Parens, dont l'éloignement eût été pour moi le ſuplice le plus affreux, ſe déterminaſſent à fixer leur ſéjour en France. Vaincus par mes prieres & par mes larmes, ils ſe rendirent à mes vœux. Les affaires qui les rapelloient en Angleterre, ne furent pas plutôt terminées, qu'ils revinrent à Paris, où j'ai encore chaque jour la douce conſolation de les voir.

Fin de la dixieme & derniere Partie.

P.
1993
L43.73
1769
t.2

Lambert, Claude François
La nouvelle Marianne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY